TOME XXV. N° 2. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 AVRIL 1926

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le roman de François Villon[1]

Prologue.

CHAPITRE PREMIER

APRÈS un très long jour d'octobre, laiteux, comme engourdi, vers le soir, un vent humide se leva et souffla sur Paris. C'était le vent d'ouest. Aussitôt les girouettes, en haut des toits, développèrent dans un même sens leurs banderoles et la Seine s'assombrit et roula sous les ponts un flot jaunâtre tout rebroussé.

Il faisait encore clair. Quoique marchands et chalands se tinssent sur le pas des échoppes pour conclure de bonne foi leurs accords, on apercevait entre les maisons le ciel pâle et la lumière, luisante, sur les carreaux. Pourtant, avec le vent, un froid subit circula par les rues. Il n'était pas très vif. Comme un jeune chien, qui fait ses dents et mordille à petits coups, il essayait sa prise sur les passants, puis, par moments, cessait. La nuit venait. Des tintements de cloche, çà et là, s'entendaient, mêlés à des bruits vagues, à des rumeurs, au souffle qui pénétrait mystérieusement la grande ville, balançait les enseignes et soulevait, droit, dans les car-

(1) Copyright 1926 by Plon-Nourrit.

refours, de légers tourbillons de poussière et de fétus de paille.

Près du Châtelet, devant sa lourde et massive porte, des curieux attroupés regardaient une escorte de gens d'armes qui, débouchant du Petit-Pont, arrivait à cheval. Sur le pavé, le fer des bêtes tapait et résonnait. Et les curieux se signalaient au passage les sergents qu'ils reconnaissaient sous leur capuchon, puis les suivaient des yeux et, ce spectacle attirant d'autres badauds et flâneurs, il y eut bientôt sur la petite place, flanquée à droite des trois hautes tours de la prison et, à gauche, du portail de la Grande Boucherie, une foule qui se parlait tout bas et se demandait quels malfaiteurs étaient ainsi menés.

— Ce sont des goliards, dit, au premier rang, un bourgeois. La prise est bonne.

— Et des pipeurs, fit son voisin.

— Oui, reprit glorieusement le bourgeois. Regardez! Voilà comme s'achève mauvaise vie.

Il désignait du doigt, conduits par les sergents à pied, au milieu de l'escorte, huit ou dix malandrins dont l'un, qui se devait nommer Jaquet Legrant, fut appelé dans la foule, à deux ou trois reprises, par des gens qu'on ne voyait pas.

— Qu'a-t-il fait? demanda le bourgeois.

Une voix cria :

— La coquille! La coquille! *Sois ferme en la mauhe!* (1) Jaquet!

Mais Jaquet n'entendit sans doute pas car il ne tourna point la tête et passa, comme les autres, les mains nouées derrière le dos.

Alors, on perçut un petit rire et quelqu'un dit allégrement :

— Mieux est in on icy qu'en face, compa-gnons... voire par froidure et pluye.

— Oui, certes, s'exclama le bourgeois. Je le crois.

— Il le faut, lui fut-il répondu, ou qui le nie est fol. La vue suffit. Quant à l'apprendre d'autre façon, Dieu me garde d'y faire mes estrennes mais me laisse les deux jambes...

— Et la chance! acheva-t-il plus bas, par crainte du mauvais sort, en se reculant tout à coup.

Celui qui s'exprimait ainsi était un chétif, brun et espiègle écolier d'environ dix-sept ans, qui avait nom François de

(1) Littéralement : Sois ferme en la bouche.

Montcorbier. Il habitait, rue Saint-Jacques, chez un sien oncle, maître Guillaume de Villon, chapelain de Saint-Benoît le Bétourné, qui, l'ayant élevé, le logeait dans une petite chambre de sa maison, dite de la Porte Rouge, attenant à l'église, parmi des coffres, un dressoir, une table, un bassin de toilette, des escabeaux et de gros livres. Le lit, sous ses courtines, était droit et dur et le repos qu'on y goûtait manquait de confort, mais maître Guillaume le voulait de la sorte, attendu qu'un jeune garçon ne se doit point trop prélasser, ni se négliger. La rue, avec ses hasards, y suffisait, et le jeune garçon le savait qui, couché sur ce lit, parfois tout habillé, l'appréciait à sa juste valeur et, ne songeant qu'aux divertissements qui l'attendaient dehors, bâillait le jour durant plus qu'il n'étudiait.

C'est qu'à l'heure à laquelle François de Montcorbier descendait de sa chambre pour rejoindre ses amis, on se sentait mieux vivre. Chacun, la journée faite, allait, venait pacifiquement, entre les établis et, sur le Pont au Change, les fenestres où très tard, voire à la chandelle, des écrivains et leurs commis noircissaient du papier. Vêpres sonnantes, hommes, femmes, fillettes, bourgeois, marchands se saluaient, s'arrêtaient, échangeaient des propos et les petits enfants qui se rendaient au vin et à la moutarde passaient avec des pots, en chantant. Cela vous égayait. Dans les maisons, les ménagères préparaient sagement le repas. Des odeurs de lard, de choux flottaient et lorsque les crieurs du soir se répandaient dans les quartiers, en annonçant la deuxième ronde, des gens lentement se quittaient pour gagner leurs logis.

C'étaient les plus âgés ; les jeunes, qui guettaient les servantes, n'avaient jamais hâte de se séparer. Ils se connaissaient pour la plupart, formaient des groupes joyeux qui poursuivaient les filles, riant, parlant très fort et plaçant leur plaisir avant tout. Parmi ces turbulents, Régnier de Montigny, qui était d'une noble famille de Bourges, faisait gracieuse figure. Il avait naturellement belle allure dans ses vêtements de drap fin aux manches déchiquetées. Son chapeau de velours sur le chef, les pieds chaussés d'élégants souliers à la poulaine qui lui découvraient les talons, il flânait nuit et jour, librement, sans souci. Ses camarades l'enviaient, même les plus riches, car Montigny qui avait peu d'argent s'en moquait. François de Montcorbier avait plus d'une

fois entendu Montigny expliquer comment s'arrangent les choses au moment de payer et l'écolier si pauvre qu'était François dans sa méchante robe, admirait qu'un pareil personnage s'attardât à son amitié.

Tous les soirs, les deux jeunes gens se retrouvaient rue de la Juiverie, et tandis qu'ils se promenaient, un troisième compagnon, venant à leur rencontre, les saluait gaiement.

— Vous voilà ! disait-il. Je vous cherche.

On le nommait Colin de Cayeux. Il était fils d'un serrurier du quartier Saint-Benoît. Bas sur pattes, bien planté, les mains rudes, il avait une manière à lui de lorgner les fillettes qui les faisait se détourner. Or Colin — mieux que personne — savait ce que valent fillettes et marchandes de Paris et lorsque François voulait quelquefois parler d'elles :

— Tais-toi, lui ordonnait Colin. Tu es à l'âge d'être berné. Hein? Pour se bien connaître au jeu, il faut le temps et la pratique...

— Est-ce tout?

— Il faut aussi, répliquait Colin de sa voix dure, départager le bien et le mal.

— Et qu'est le bien? interrogeait François.

Colin le regardait et affirmait :

— L'aubert.

— L'aubert? Le tout est qu'on l'obtienne.

— Mais on le fauche, petit !

— Ah !... Et le mal?

Colin haussait les épaules et, crachant devant lui, faisait ensuite entendre un sourd ricanement.

Il avait, par instants, des façons singulières de parler, mais Montigny semblait aussi les pratiquer et cela ébaubissait François. Cependant, peu à peu, le petit écolier, dans la fréquentation de ses deux grands amis, s'instruisait. Par exemple, il retenait que la justice — entre eux — avait pour nom : la « marine » ou « la roue ». Tromper la justice, c'était « blanchir la roue ». Et quand Colin jurait qu'il ne supporterait jamais d' « être blanc », François l'approuvait hautement, car lui non plus n'éprouvait aucun goût à se laisser jouer. Déjà, dans ses idées, qu'il ne puisait guère dans les livres, le jeune François admettait volontiers que ce qu'on n'a pas, on le prend, mais il manquait d'expérience, et la peur le retenait. Il était naturellement poltron sous ses

airs délurés, inquiet, peu sûr de lui. Tout l'effrayait : les femmes surtout. Si l'une d'elles répondait à ses muets regards de manière trop directe, il se troublait et rougissait. Puis il était furieux de se troubler ainsi.

— Sais-tu que tu me plais? raillait alors Colin. Il faut attendre.

— Attendre? ripostait François, avec humeur. Par ma foi, je le vois.

Il voyait, en premier, que, logeant chez son oncle, il n'était point libre de sortir la nuit comme il l'eût désiré ; si faible que fût maître Guillaume de Villon, il ne plaisantait pas sur ce sujet. François, pour dîner en ville, devait avoir son assentiment et rentrer à neuf heures, car maître Guillaume fermait alors sa porte à clef et la venait ouvrir lui-même. De telle sorte, comment tromper sa surveillance? François y renonçait. En second lieu, c'est à son oncle qu'il devait le matin réciter ses leçons avant d'aller rue du Frouare suivre les cours avec les écoliers.

— Ainsi, se lamentait François, quand Montigny lui demandait la façon dont l'enseignait maître Guillaume, retenir par cœur *Donat* et *Doctrinal!* Je n'en ai point de joie...

— Mais tu seras gradué ! disait Colin.

— Hé, je m'en passerais !

Aussitôt Colin déclarait que François ne savait pas ce qu'il disait, attendu que des avantages de tout ordre sont attachés aux titres de l'Université. Ainsi, lui, qui pourtant n'avait point de grandes connaissances, il était clerc.

— Et pourquoi?

— Tu l'apprendras peut-être un jour, affirmait Colin en montrant sa tonsure. Que fait le clerc le plus chétif? Il se réclame de l'évêque et où l'on voit d'autres périr de malemort, le clerc souvent vit en franchise... Cela vaut quelque ennui...

Et il parlait, il citait des exemples...

— Colin dit vrai ! opinait Montigny.

Mais François pensait au plaisir.

Ce soir-là, dès l'instant qu'il le vit, Régnier proposa à François de dîner de compagnie, puis de joindre Colin en tel lieu qu'il savait.

— Nous irons, dit Régnier, demander à ton oncle.

Et il se mit à rire.

— Pourquoi, s'informa timidement François, te moques-tu? Qu'ai-je fait?

— Laisse, répondit Régnier d'un air mystérieux. Où nous devons nous entrejoindre cette nuit, je jure, tu le feras.

— Mais quoi? dit l'écolier. Que ferai-je?

— Non, fit son compagnon. Parler ne sert de rien. Gagnons plutôt Saint-Benoît où je veux voir maître Guillaume...

— Il me permettra de rentrer à neuf heures, quand la cloche de Sorbonne...

— Ce soir, elle sonnera pour d'autres, répliqua gaiement Montigny.

Et, prenant l'écolier par un bras, il l'entraîna vers le pont Saint-Michel qu'ils franchirent, gauchit et atteignit ainsi la Porte Rouge sans s'être plus clairement expliqué.

Régnier de Montigny savait se présenter et, par son beau langage, obtenir chaque fois gain de cause. Aux yeux du chapelain, sa parenté dans l'église même de Saint-Benoît avec Étienne de Montigny, l'aida tout aussitôt.

— Maître Guillaume, l'aborda-t-il courtoisement, je vous viens saluer.

Et s'inclinant en ôtant son chapeau, Régnier prétexta fort habilement qu'ayant reçu d'une de ses sœurs un gros pâté en croûte et du gibier, il les voulait manger avec François si le chapelain ne s'y opposait pas.

— Nous serons seuls, dit-il. Je vous promets.

— C'est que, fit aussitôt maître Guillaume que cette proposition prenait au dépourvu, François n'aura demain aucun zèle à l'étude.

— Oh! que si, dit François.

Maître Guillaume eut une moue.

— Voyez cela, s'exclama-t-il. Comme il craint de ne point avoir mon consentement!

— Je crains aussi pour moi, repartit Montigny en souriant et en tirant François pour qu'il se tînt tranquille. Me refuserez-vous?

Puis, cessant de sourire et regardant ingénument maître Guillaume, il attendit, sans ajouter un mot, qu'il prît sa décision.

— Voilà, fit alors le chapelain touché par les gentilles manières et la discrétion dont usait Montigny. Si j'accepte pour François, vous le reconduirez?

— Par ma foi !

— A quelle heure?

— Onze heures, dit l'écolier. Il faut le temps de dîner à son aise.

— Hé ! là !

— Que craignez-vous? demanda Montigny d'une voix calme. De se mal rencontrer par les rues?

— Précisément, répondit maître Guillaume. Il n'est que trop fréquent.

— Mais non, les rues sont sûres quand on suit son chemin sans quereller personne, dit Montigny. Allez, maître Guillaume, ne tremblez point pour nous... Même si l'heure du retour se trouvait reculée, il ne peut advenir rien de fâcheux qui soit...

Et ce disant, Régnier saluait fort poliment le chapelain qui, prenant François dans un angle, lui remettait la clef de la grande porte et lui faisait ses recommandations.

Le dîner fut des plus modestes, car il ne coûta rien à Montigny, qui ordonna qu'on marquât la dépense à son compte, mais les vins qui l'accompagnèrent, étaient fort bien choisis. François en but plus d'un grand pot et Montigny, qui l'y poussait, feignait de l'admirer.

— A ton âge, disait-il, je n'en vidais point tant.

— C'est qu'il est bon.

— Je sais, répliquait Montigny.

Quand ils sortirent, le couvre-feu était sonné à Notre-Dame, mais les autres églises de Paris, qui ne mettaient leurs cloches en branle qu'une heure plus tard, commençaient leur vacarme.

— Au diable ! fit Montigny.

Il conduisit François dans une seconde taverne où, là encore, on marquait sur l'ardoise. Régnier, qui ne lésinait pas, commanda de l'ambroisie et François se sentit ébloui. Quel vin ! Il n'en avait jamais goûté de meilleur : cela l'enchantait, le rendait bavard, joyeux, exubérant. Jusqu'à neuf heures ils burent ainsi. Puis le tenancier dut boucler ses contrevents, et dans la rue, comme la cloche de la Sorbonne tintait à petits coups :

— Ah ! murmura François, cela me plaît. Ding ! Ding ! Ding ! Dong ! Sonne plus fort. Point n'est pour moi ce soir que tu appelles. J'entends et n'entends pas. Ding ! Ding !

— Par ici, fit Régnier.

Le vent emportait, par moments, les bruits si loin qu'on ne se fût point cru dans le bas de la rue Saint-Jacques où cette cloche battait. Les enseignes, sur leurs gros crampons de fer, grinçaient, s'entre-choquaient. C'était le vent qui les secouait à grands coups. Le vent gémissait et se plaignait et malgré que François sût qu'aux dernières mesures du couvre-feu de la Sorbonne, toutes lumières dussent être soufflées, il avait dans l'idée que c'était par la violence du vent qu'il les voyait partout, l'une après l'autre, s'éteindre.

En effet, les chandelles se mouraient à l'intérieur des maisons et la nuit en paraissait plus noire et plus compacte.

— Tire à ta gauche, fit encore Montigny, et donne la main...

— Où es-tu? demanda François.

Il prit la main de son aîné et, la serrant craintivement, avança dans une ombre épaisse qui lui était désagréable et le faisait au moindre bruit se retourner.

— Hé, qu'y a-t-il? s'informa Montigny. As-tu peur?

— Non, dit François.

— Tu me mens, ma mouset. Je sens ta main qui tremble.

— C'est qu'il y a... Là, chuchota subitement François en se réfugiant contre son compagnon.

Montigny eut un gros rire.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-il en s'arrêtant.

Il prêta l'oreille et des jurons, poussés par quelque ivrogne empêtré dans des établis, s'élevèrent avec rage.

— Tudieu! s'écria Montigny, la jolie voix! Je veux connaître qui l'a si bien formée. Hé, m'entends-tu?

En même temps, il cherchait à tâtons dans l'ombre et s'amusait de l'aventure :

— Quel besoin, questionnait-il, de se jeter en pareil embarras! Aide-moi si je dois t'aider, l'ami! Je ne sais rien de toi.

— Je suis Jehan le Loup, dit alors un homme qui se hissait péniblement sur ses jambes et, agitant une lanterne qu'on ne voyait pas mais qu'on entendait heurter les établis, il répétait : Jehan le Loup... le Loup... J'aurai suivi le vent.

— Il l'a poussé! fit François en riant.

— Oui, répondit l'ivrogne qui restait invisible mais dont la présence se devinait à une puissante odeur. Qui a bu... par grand vent... il chute.

— Et où vas-tu? demanda Montigny.

— Je vas, déclara Jehan le Loup en cognant toujours sa lanterne... par la rue d'la-a-a-Harpe.

— Alors viens ! ordonna Montigny. Nous aussi.

François était fort étonné. Ce Jehan le Loup qu'il connaissait parfaitement, car il avait pour fonctions de mesurer le sel et d'empêcher, le long des berges, qu'on vidât des ordures, était à ce point ivre? Il n'en revenait pas. Quelles découvertes bizarres l'on pouvait faire la nuit ! Par exemple !... Jehan le Loup ! François n'en aurait plus peur, à présent, quand il le rencontrerait, le soir, faisant sa ronde sous sa huque de drap et rôdant au bord de la Seine.

Montigny s'arrêta.

— Marche donc ! cria-t-il à l'ivrogne.

CHAPITRE II

Toute la nuit, ce ne furent que surprises du même ordre, car, après Jehan le Loup qu'ils abandonnèrent pour gagner la rue de Mâcon, les deux amis se heurtèrent à d'étranges personnages avec qui Montigny discutait. Ils s'agitaient sans qu'on les distinguât, puis le vent les entraînait et Montigny récitait des vers que François entendait pour la première fois.

Ce sont amis que vent emporte...

— Oui, observait l'écolier, mais point les mêmes ni le même vent... Ces vers me plaisent.

Et pressant la main de son camarade.

— N'en connais-tu point d'autres? demanda-t-il.

Montigny ne répondit pas et François qui répétait, pour s'en bien souvenir, ce vers étrange, sentit une subite tristesse mêlée d'exaltation s'emparer de ses sens lorsqu'une porte tout à coup s'entr'ouvrit et Colin apparut.

— Colin !

— Eh ! fit le fils du serrurier. Entre d'abord. Qu'as-tu?

— C'est Régnier, expliqua François.

Régnier, poussant François, pénétra dans l'étroite logette, où Colin et trois femmes qui semblaient les attendre les accueillirent joyeusement.

— Guillemette, appela Régnier, viens me baiser !

Guillemette s'était levée.

— Ah ! dit-elle, en se jetant au cou de Montigny, il ne perd pas de temps.

— Et qui aurai-je? s'écria l'une des deux autres femmes qui alla vers François et le prit gentiment par la taille.

Tous à la fois se mirent à rire, puis Colin de Cayeux, versant à boire, déclara :

— Il est à toi, Marion, mais ne va pas l'épouvanter. Il te laisserait pour s'enfuir...

— Qu'en sais-tu? répliqua François qui se sentit rougir et lança à Colin un regard irrité. Moi, me sauver?

— Là ! Ne te fâche pas !

— M'as-tu déjà vu fuir?

— Bien ! approuva Montigny, qui le cherche le trouve. Or, à présent, buvons... François, tu parles d'or et mêmement Cayeux. Mais vois plutôt que te veut Marion.

— Oh ! dit celle-ci avec une tendre inflexion de voix. Je ne veux que gagner mon plaisir.

Et, attirant François plus près, elle lui planta sur la bouche un baiser qui le dispensa de répondre.

. . . . . .

La nuit était moins sombre quand Montigny, Colin et leur petit compaing prirent congé des trois filles et, longeant les façades, arrivèrent à la Porte Rouge. Par moment, une clarté livide errait par les rues mais elle s'éclipsait vite à cause du vent qui chassait les nuages, arrachait des toits des ardoises et des tuiles et cognait les enseignes à grand bruit.

— Où est-ce? dit sourdement Colin.

— Suis-moi, lui chuchota François en le menant à la serrure. Voici la clef.

Montigny lui fit signe de se taire, le tira par la manche pour qu'il lui cédât la place et, penché sur l'épaule de Colin, regarda.

— Il ne veut pas la clef? demanda François tout surpris.

Colin l'envoya paître.

— Il n'en est pas besoin, fit alors Montigny, puis s'adressant à Colin, qui enfonçait dans la serrure un long crochet :

— Va doucement, lui recommanda-t-il à voix basse. Être pris à ouvrir l'huis de l'honorable maître Guillaume pour ne le point tirer du sommeil, qui le croirait?

Colin se retourna.

— Je veux, déclara-t-il, que tu aies vu.

— Mais, je vois.

— Eh bien? approche, dit Colin qui, après une poussée, entre-bâilla silencieusement la porte, et fais-en ton profit.

— Ah!

— François! appela Colin qui avait l'air fort satisfait et maintenait la porte de crainte que le vent ne la poussât... toi aussi... viens...

— Comment? demanda celui-ci. Qui a ouvert?

Montigny désigna le crochet que Colin avait à la main et soudain, explorant les abords de la rue, eut un geste.

Ainsi, fit lentement Colin. Vous savez à présent le secret. Adieu, François. Va dormir. Cependant (il posa un doigt sur ses lèvres) as-tu compris?

— Oui.

— Alors, reprit Colin, il faut jurer de n'en jamais parler.

— Je le jure, dit François.

— Devant Dieu?

— Oh! mais viens donc! protesta Montigny.

Après un bref salut ils se quittèrent et François les regarda filer à pas de loup, tourner l'angle des Mathurins, puis il se glissa dans la demeure de son bon oncle, ferma la porte et monta se coucher.

Il était las. Le souvenir de Marion le harcelait et, bien que recru de fatigue, au lieu de se déshabiller, il tomba dans une molle et stupide rêverie. Pourtant, il ne faisait pas chaud à demeurer ainsi, debout entre ces murs, et François en fit la remarque lorsque, à l'église voisine, une cloche tinta, qui annonçait matines, et, dans le jour naissant, égrena son appel. D'autres cloches répondirent, toutes grelottantes de froid et presque à demi engourdies, à coups égaux, malgré le vent, obstinés, répétés.

— Ah! ah! bâilla l'écolier.

Il ôta ses habits, tristement, se coula sous les draps, et, les yeux grands ouverts, vit dans le haut de la fenêtre une vague lueur blanchir. C'était l'aube. Elle éclairait confusément la chambre et insensiblement étalait sur les murs une lumière maussade et flétrie. François n'y prit pas garde. Il pensait à Marion, la cherchait près de lui et, en même temps, il évoquait Colin ouvrant en bas la porte avec son long crochet. Sans doute, il avait dû trouver ce crochet dans la boutique du père, le serrurier. Oui. Oui. Certainement. Mais quelle raison l'avait poussé à s'en servir? Cette raison échap-

pait à François. Il ne comprenait pas, revenait à Marion et, glissant peu à peu dans un sommeil épais, confondait des images qui n'avaient plus de sens.

Durant la matinée, s'efforçant d'éviter maître Guillaume qui l'observait et le questionnait sur sa nuit, François manqua d'entrain. Il dormit à moitié durant la leçon de grammaire et se mit à table sans appétit. Sa mauvaise mine, dont chacun s'étonna, le trahissait. Il était jaune. Ses yeux luisaient de fièvre et quand il ne pouvait retenir un frisson — si quelqu'un s'en apercevait — il grognait et se secouait. Allait-on l'ennuyer longtemps? Il ne demandait rien à personne. Lui, d'habitude si doux avec maître Guillaume, ne voulait pas répondre, tournait la tête et, à la fin, ne sachant comment dissimuler ses sentiments, regardait en dessous d'un air rogue.

Le barbier Flastrier, qui était un peu son parent, et venait visiter, dans la journée, le chapelain de Saint-Benoît, ne put pas lui tirer un mot. Le brave homme en fut tout marri. Mais maître Guillaume envoya François étudier dans sa chambre et dès que le jeune homme eut obéi :

— C'est ma faute, dit maître Guillaume. Je l'ai laissé sortir hier soir.

— Passé neuf heures?

— Passé neuf heures.

— Hé, fit le barbier, je n'ai pas à juger.

— Si fait, lui déclara maître Guillaume. Toi comme un autre. J'ai manqué de bon sens.

François, de son côté, se reprochant d'avoir montré si sottement son humeur, était fort mécontent. Il ouvrit ses gros livres et, se prenant le front dans les mains, tenta de s'y intéresser. Mais les lettres dansaient devant ses yeux, se brouillaient et, à leur place, se substituait la douce image de cette Marion que le pauvre écolier ne pouvait repousser. Où était-elle à pareille heure? Que faisait-elle? Au juste, il l'ignorait, car ce qu'il savait d'elle et de sa condition, il répugnait à se l'avouer. Mais à quoi bon nier l'évidence? Une femme, moins dissolue, se serait-elle ainsi donnée en compagnie d'autres personnes à la première rencontre? Il était ridicule d'y songer sérieusement. Tout à fait. Et, la preuve...

— François ! appela gravement une voix d'homme derrière lui.

C'était maître Guillaume.

— Tu étudiais? demanda-t-il.

— Oui, répondit François sans sourciller. Pour me punir.

Il soupira.

— Mon pauvre enfant ! dit le chapelain. Te punir? Je n'y pensais guère.

— Il convient que je le sois, protesta François qui voyait son oncle attendri et voulait se faire pardonner.

— Mais pourquoi?

— Oh ! vous le savez bien.

Maître Guillaume hocha la tête.

— Écoute, François, fit-il ensuite. Si quelqu'un est coupable, ce n'est pas toi, mais moi. Aussi point ne te fais reproche d'avoir été mal dispos ce matin. Tu m'entends?

— Je vous entends, mon oncle.

— Bon...

— Et... que décidez-vous? s'informa d'un air faussement emprunté l'écolier. C'est aujourd'hui jeudi...

François leva les yeux, puis s'approchant du chapelain qu'il sentait désarmé, lui prit rapidement la main et la baisa.

— Ah ! le vaurien ! s'exclamait alors celui-ci. Va ! Je n'aurais pas dû monter te voir. A-t-on idée?... Tu te perdras, petit, à me toujours convaincre. Tu es trop fin...

— Pourtant, mon oncle, le jeudi...

— Eh bien ! va, murmura l'excellent homme... Je le sais... C'est le jour où ta mère t'attend et je ne veux pas la priver. Mais au moins promets-moi d'y aller d'une seule traite. Va... Va... Salue-la de ma part, petit. Et porte-lui, avec mon bonjour, de ce pâté dont tu n'as pas mangé à table. Huguette te le préparera.

— Merci ! cria François. Je vous promets, mon oncle, de courir, s'il le faut.

— Oh ! je ne t'en demande pas tant, dit en riant maître Guillaume en posant sa grosse main sur la tête de son neveu et en la serrant affectueusement contre lui. Prends seulement par le plus court et rentre à l'heure pour le dîner...

— Oui, répondit aussitôt François qui ferma joyeusement ses bouquins et saisit son méchant bonnet.

Il descendit les marches, quatre à quatre, se fit remettre à la cuisine, par Huguette, le pâté pour sa mère et d'un saut se trouva dehors.

Il pleuvait. Le long des maisons grises, se hâtant, François gagna les ponts, traversa l'eau, puis tournant à droite,

par des rues encombrées où les chevaux parfois glissaient sur les pavés mouillés, arriva place de Grève et, sans s'arrêter, poursuivit. Des odeurs de salaisons, de bois qu'on rentrait pour l'hiver, de drap, de cuir, de vin s'échappaient des boutiques et François les humait. Elles le mettaient en bonne humeur ainsi que les cris des marchands qui appelaient les bourgeoises et les attiraient pour leur vendre. Aux fenêtres, on voyait toutes sortes de marchandises pendues dans des filets, accrochées pêle-mêle, en abondance. On les eût pu aisément prendre, songeait François. Mais quoi ! prendre, quand chez maître Guillaume on ne manquait de rien? Il alla son chemin, lorgnant malicieusement les gens et les porteurs, se heurtant par étourderie aux uns, s'écartant pour laisser place aux autres et tenant son pâté sous le bras. C'était pour sa bonne femme de mère qu'il s'en était chargé et le portait avec grande précaution. Autrement qu'eût été un pâté pour lui ! Mais la vieille femme s'en régalerait et bénirait le chapelain de Saint-Benoît, si bon pour elle et son enfant.

— La pauvrette ! dit François.

Il aimait tendrement sa mère, qui habitait là-bas aux Cordeliers, déjà vieillotte et remerciant Dieu, malgré son peu de train sur terre, de lui avoir sauvé son fils et mis en bonne garde. La bonne femme ne vivait que pour lui : elle l'admirait, se faisait fête chaque fois de le voir et, quand sur ses infimes gains d'ouvrière, elle arrivait à épargner quelques sous, ils étaient pour François, et François, tout content, les prenait.

Chaque jeudi, l'attendant sur le pas de sa porte, en tricotant pour ne point demeurer oisive, elle le voyait venir de loin et, aussitôt, riait et s'agitait cependant qu'il prenait sa course et se jetait dans ses bras.

— Hé là ! Mon Dieu ! s'écriait-elle. Petit François, mon doux enfant ! Que tu es prompt !

Et François lui rendait ses baisers et disait, avec une fierté juvénile :

— Savez-vous, mère, j'apprends à parler latin et l'entends. Je suis savant...

— Savant, Seigneur Jésus !

Elle touchait sa robe craintivement, éblouie et reconnaissante, joignait les mains, élevait vers la Vierge une prière et soudain tout émue :

— Si ton père te voyait ! soupirait-elle.

Mais il était mort à la tâche et la misère avait longtemps rôdé dans la maison comme ces loups de l'hiver qui, errant à travers Paris, se jetaient sur les gens sans défense et déchiraient les enfançons. Ah ! que ces souvenirs étaient encore vivaces dans l'esprit de la pauvre femme !

— Tu pleurais, racontait-elle souvent en tenant François comme de peur que ce temps ne revînt. Tu appelais. C'était de faim... Et moi, je n'avais rien à te donner...

— Mais maître Guillaume m'a pris chez lui, répondait l'écolier, et il m'a enseigné la grammaire et nourri...

— Le saint homme !

A la vue du pâté, la vieille femme poussa des cris.

— Je n'en veux point ! déclara-t-elle. Qu'en ferais-je? Un pâté ! Non. Non. Je n'en saurais manger.

— Oh ! répondit François, prenez-le. Je l'ai porté pour vous de la part de mon oncle.

— Eh bien ! tu le lui rapporteras.

— Il sera offensé, riposta l'écolier. Et moi, j'aurai fait double course pour rien.

— Ah ! le malin !

— Je sais peut-être ce que maître Guillaume m'a dit, affirma-t-il, en posant le pâté sur la table. C'est de bon cœur qu'il vous l'envoie. Il vous faut l'accepter de même.

Or, tandis qu'il parlait, il sentait le regard de sa mère attaché sur lui et en était gêné. La bonne femme branla la tête.

— Qu'avez-vous? demanda François.

— Viens çà, fit-elle. Tu es pâlot.

— Vous trouvez?

— Oui, répondit l'innocente créature. N'as-tu pas mal, au moins?

— Bah ! dit François légèrement. C'est vous tourmenter pour bien peu. Je n'ai pas mal. Tout le contraire. Peut-être ai-je pris froid en venant, mais il n'y paraît plus. Tenez...

Et, pour dissiper l'inquiétude où il voyait sa mère, il se frotta les joues jusqu'à ce qu'elles fussent rouges, et, éclatant d'un rire forcé :

— Là, là, débita-t-il très vite mais en n'osant fixer dans les yeux la pauvre femme qui lui prenait les mains et l'attirait vers elle. A présent, pensez-vous que j'aie encore le teint fripé?

CHAPITRE III

Il rentra lentement, tête basse, à la brune, en faisant sauter dans sa paume les quelques misérables sous que sa mère lui avait donnés au moment de partir et, pour la première fois, ne découvrit aucun plaisir à flâner. Il était triste. Il souffrait d'avoir eu quelque chose à cacher à sa bonne femme de mère, en éprouvait de la honte et un obscur ennui. Cependant, autour de François — sur sa route — hommes et femmes qui se croisaient ou se dépassaient se lançaient des œillades, et lui-même, en dépit d'un indéfinissable regret, regardait les servantes et les filles d'un air doux et modeste. Il les suivait des yeux, sans penser à mal et, machinalement, réconforté par la plaisante façon dont il se sentait accueilli, reprenait sa gaieté. Etait-ce sa faute s'il éprouvait chaque fois le besoin de lorgner les fillettes? Cela tenait à sa nature, au penchant qu'il avait toujours eu d'aimer et d'être aimé, bercé, choyé. Las ! Sa petite enfance avait passé trop vite et il se voyait tout bambin, élevé par un prêtre qui n'avait pas — quoi qu'il eût fait — pu remplacer la mère. C'était cela qui était cause de tout et lui donnait encore pour elle un tel amour.

Il y avait, en lui, quelque chose d'infiniment tendre dont il avait longtemps souffert dans sa petite chambre de Saint-Benoît quand, durant les mornes après-midi d'hiver, le front aux vitres, il regardait les enfants de son âge jouer près des maisons. Dieu ! que les jours lui avaient paru longs et vides, insupppportables ! Il les comptait jusqu'au jeudi, car, alors, la bonne femme venait à Saint-Benoît le visiter, le prenait avec elle et le baisait, en lui racontant des histoires. Il se les rappelait. Des histoires merveilleuses. Et, aussitôt, dans sa mémoire, il retrouvait intactes, parmi ses souvenirs, la couleur du ciel, des maisons et des odeurs, l'été, qui montaient du jardin.

— Voilà, constatait-il, en roulant ces pensées saugrenues. Ainsi s'en vont les jours... Pourquoi?

Nul ne pouvait répondre à une pareille question et il ne s'y arrêtait pas. Au beau milieu de sa détresse, brusquement, par un tour de son caractère, il devenait alerte et enjoué. Il n'était plus le même, se moquait de sa sotte humeur et se traitait de fol.

Peut-être l'était-il bien? Sinon fol, du moins capricieux, tournant à tous les vents et capable, par exemple, après avoir pensé à ces jours qui s'étaient succédé en vain, de se demander :

— Mais où vont-ils? Et qui les prend?

Pffft ! Cela non plus, il ne le savait pas. Comme ces *amis que vent emporte*, le vent sans doute chassait les jours un à un et, ensuite, le soleil rayonnait et le ciel était bleu, et, dans les rues, entre les établis, les fillettes que l'on rencontrait avaient bon air et souriaient. Fallait-il les bouder? François avait un goût si persistant pour elles que rien que d'y songer, il était consolé. Explique qui voudra pareils sentiments. Lui ne s'en souciait guère. Aujourd'hui moins que jamais. Aujourd'hui, il était un homme. Il connaissait le jeu et loin d'éprouver pour Marion une hypocrite humiliation de la savoir vénale et accessible à tous, il tirait vanité malgré lui qu'elle fût femme de mauvaise vie.

Cependant un dégoût lui venait de sa pauvre aventure. Marion lui semblait vulgaire ; il la détestait, il se jurait de ne plus la revoir lorsqu'un matin, rencontrant Montigny, ils parlèrent d'elle comme si de rien n'était.

— La pauvre, dit Montigny, elle s'inquiète, elle demande après toi.

Et Colin, peu après, vint trouver François dans sa chambre et jura — sur le Christ — que pareille femme devait rester entre leurs mains.

— Ah! questionna naïvement François. Pour quelle raison?

Colin vrilla sur lui ses petits yeux et répondit :

— Pour le caire. Entends-tu?

Colin se mit à rire et l'écolier se troubla et baissa le nez.

— Quoi? fit Colin. Tu n'oses pas?

— Je ne sais, murmura François que cette conversation décourageait et mettait dans une grande confusion... Il y a le moyen... la façon...

— D'autres la connaissent, grogna le fils du serrurier.

— Quels autres?

— Ils ont tiré de Marion plus d'aubert, affirma-t-il, que toi de plans ou de projets de ta chétive cervelle. Ah! ah! c'est quelque chose...

Il secoua la tête. François dit tristement :

— Il faut le temps d'apprendre.

— Il faut d'abord vouloir, riposta Colin avec fermeté. Tu as le choix.

— Mais je voudrais...

— Oh ! tu voudrais...

— Si, si...

— Regarde-toi, fit durement Colin en désignant sa robe usée et ses souliers. Tu n'as point tournure de galant. Quant à la bourse, dedans, qu'y a-t-il? Rien. Du vent...

— C'est vrai, dut avouer François.

— Eh bien ! tu es un sot. Crois-tu que Montigny, si gracieux, serait ainsi vêtu sans Guillemette? C'est chose facile de prendre aux femmes : elles y sont consentantes. Leur plaisir est de donner ce que de gros bourgeois leur portent. Ne fais pas le niais.

— Et toi?

— Moi, dit Colin qui se croisa les bras avec satisfaction. J'ai instruit Montigny et l'ai fait ce qu'il est.

Et il se mit à marcher dans la chambre d'un air si glorieux que François se sentit convaincu.

Pourtant il répugnait à suivre les conseils de cet étrange maître. Exiger de Marion de l'argent, le passait. Il ne pouvait s'y décider. C'était encore trop tôt.

— Trop tôt? se récria Colin. Certes, il est plus commode de boire à la taverne aux frais des compaings. Tant pis s'ils risquent, n'est-ce pas? Que t'importe ! Ils paient sans barguigner.

— Tu vas ! Tu parles !...

— Comment?

— Je veux dire, expliqua François piteusement, que tu ne comptes pas les mots et me querelles sans écouter. C'est mal. Ai-je pouvoir, en un jour, de changer mon état? Penses-y ! Il me faudrait sortir de nuit.

— Soit.

— Et par quelle invention? Ici, maître Guillaume me tient. Il veille.

Colin se radoucit.

— Je t'attendais précisément en ce point, répondit-il.

François comprit que son excuse ne valait pas grand'chose et que, s'il permettait à Colin de l'aider, c'en était fait de sa tranquillité. Il eut peur un moment ; puis, prenant une soudaine décision.

— J'agirai, balbutia-t-il, ainsi que tu l'as dans l'esprit.

— Le promets-tu?

— Je m'y engage en bonne foi, dit François à voix basse.

Aussitôt Colin s'approcha et tira de sa poche une boule de poix avec laquelle on relève les empreintes des serrures pour façonner ensuite des clefs. Rien n'était plus facile. En descendant ils s'arrêteraient, tous deux, devant la porte et parleraient tandis que Colin opérerait rapidement. Puis, il remettrait à François, après-demain, une clef pour son usage.

— Est-ce convenu? demanda-t-il.

François se tut. Seulement il saisit Colin par un bras et, le menant vers l'escalier, l'accompagna jusqu'à la porte où ce qu'ils avaient arrêté fut promptement exécuté.

— A ce soir, dit alors joyeusement Colin. Tu viendras?

— Chez Marion, répondit l'écolier et il remonta dans sa chambre, rangea ses livres et attendit qu'il fût à peu près l'heure pour sortir sans attirer l'attention de personne.

Mais qu'il était ému, anxieux, mal à l'aise! Qu'il était hanté d'idées ridicules en se dépêchant par les rues! Il suivait l'une, il suivait l'autre, traversait, se retournait de crainte d'être suivi. Colin l'épouvantait. Il se voyait déjà, par son intervention, mêlé à toutes sortes d'aventures auxquelles, si résolu qu'il fût, il n'était aucunement préparé. Quelles aventures? Il n'aurait pu les définir. Cette femme, bien sûr, les ferait naître. Et François redoutait de s'interroger. Une force, une espèce de fascination l'attirait vers Marion, vers Colin, vers Régnier et leurs amies dont ils vivaient. Était-ce possible? François se prenait en pitié. Plus il approchait de la logette où sa maîtresse guettait les passants, plus il se reprochait sa faiblesse. Il avait honte. Il avait froid et chaud. Il tremblait. Et, dès qu'il se trouva dans la petite pièce, où Marion se jeta dans ses bras, son premier soin fut de fermer la porte avec frayeur et de rabattre le volet.

— Hé, là! lui reprocha la fille, que crains-tu?

Il la considéra, sourit et dit très vite :

— Colin et Montigny m'ont prévenu que tu demandais après moi. Est-ce vrai?

Si c'était vrai? Il ne le voyait pas? Quelle question! La fille se ressaisit et, repoussant légèrement François.

— Colin, s'informa-t-elle, t'a parlé?

— Oui, répondit le jeune garçon.

Ils se regardèrent en silence, puis François, détournant les yeux, murmura :

— Il m'a traité de sot.

— Pourquoi?

— Pour rien.

Peu après, il reprit :

— J'ai rendez-vous ici, tout à l'heure, avec lui. Régnier également viendra. Tu le savais?

— Non, dit la fille.

— Alors, voilà, fit-il, tout décontenancé. Je te préviens.

Et, sans plus s'occuper de rien, il soupira, en couvrant de baisers le visage de sa maîtresse :

— Je suis malheureux loin de toi, Marion... Je vis privé de vie, en folie et tristesses perpétuelles, me tourmentant...

— Mais il ne le faut pas !

— Le puis-je?

— Et maintenant? interrogea très doucement la fille d'une voix qu'il ne lui connaissait pas. Je veux savoir.

— Oh ! dit François avec ferveur. Maintenant...

— Plus du tout?

— Marion !

Déjà, elle le plaignait et lui faisait reproche, de n'avoir point confiance, quand Montigny heurta l'huis à coups pressés et Colin leur cria d'ouvrir.

— Quoi? protesta Marion. Le feu les brûle?

Ils répondirent, une fois entrés :

— Le feu d'amour, il le faut demander à vous.

— Car moi, reprit Régnier qui paraissait fort échauffé, ce n'est point même fureur qui me pousse.

— Tu auras bu?

— Bu toutes hontes, affirma-t-il. Guillemette me moque et je l'ai corrigée.

Colin expliqua froidement :

— Régnier l'a surprise s'ébattant avec un galant qui, non pas de donner du caire, le prend.

— Non? s'exclama François.

— Aussi, continua Colin, Régnier vous a jeté dehors, tout nu, cestuy galant et ses habits dans le ruisseau. Pour Guillemette, il l'a fessée.

— Elle l'a bien mérité, estima Marion.

— Fessée au sang !

— Oui, dit Régnier.

Il y eut un moment de silence pendant lequel tous quatre s'observèrent et finirent à la fois par rire à gros éclats. Colin surtout. Il se tenait le ventre et, bourrant François de petites tapes, l'obligeait à s'amuser comme lui de l'aventure et à la bien entendre.

— Tu vois, lui jeta-t-il, comment t'y prendre si, quelque jour, Marion te jouait. La fessée, sur-le-champ.

— Mais il n'est pas question, pour moi, d'agir si malement, riposta Marion, que cette histoire mettait dans une sincère hilarité. Que dis-tu là, Colin? Le penses-tu?

François, tenant Marion par la main, déclara :

— Pourtant, si par hasard cela se présentait, je saurais le remède.

— Oh! François, murmura la fille avec ravissement, tu me battrais?

— Oui, certes.

— Ainsi, je l'apprends bien, n'est-ce pas? proclama Colin qui paraissait fier de son élève et se frotta les paumes. Je l'apprends, je l'instruis, il y a commencement à tout. Quant au reste...

Il cligna son petit œil.

— Point n'est besoin de toi, coupa Marion.

— Quoi?

— Non. Il suffit! dit Montigny qui posa sa main sur l'épaule du jeune homme et le fit avancer. Mieux à présent est d'aller boire à la Pomme puis nous le renverrons.

François se débattit.

— Marche! fit Colin.

Marion cria :

— Reviens au moins tout aussitôt, François...

Et, comme Colin s'informait, sans vergogne, devant elle, si l'écolier avait de quoi payer, la fille courut à une cachette, y puisa un écu, et, le tendant en riant à François :

— Tiens, lui dit-elle, il me plaît que ce soit du mien. Prends-le.

Mais François s'échappa et Colin empocha l'argent.

Francis Carco.

(*A suivre.*)

Pour une solution politique du Problème alsacien

Il faudrait délibérément renoncer à voir et à entendre pour nier que la question d'Alsace ait pris, au cours de ces derniers mois, une acuité angoissante. Un silence, où il n'entrait pas que de la pudeur, l'avait, depuis longtemps, enveloppée. Ce silence est rompu ; le débat est ouvert. Il intéresse tous les Français. Combien d'entre eux, hélas ! soit qu'ils connussent peu ou mal les problèmes qui se posent, soit qu'ils cédassent à un libéralisme paresseux, étaient tentés, hier encore, de regarder les choses d'Alsace comme ennuyeuses. Elles sont graves, au point de réserver un réveil tragique. Si mesurée dans sa forme, si réservée dans sa pensée même que soit la contribution toute récente que M. Lazare Weiller vient d'apporter à l'étude du « malaise alsacien (1) », elle laisse discerner les dangers qu'il tient en suspens. Nous n'hésitons pas à écrire que l'honneur français est engagé dans ce problème ; la sécurité française le sera quelque jour si on ne le résout pas à brève échéance.

Le livre que nous avons publié au début de 1925 (2) recueillait des observations toutes fraîches et des informations de première main. D'amicales controverses nous ont permis d'approfondir et de préciser quelques vues auxquelles

(1) *Le Temps*, 29, 31 janvier et 2 février 1926. Voir aussi les très intéressants articles de M. Lucien Romier, dans *le Figaro*, 27, 28 et 29 janvier 1926.

(2) *Alsace*, 1924, chez H. Defontaine, 31, rue de la Grosse-Horloge.

nous avions primitivement donné un tour un peu elliptique. Il nous a paru opportun et profitable de verser au dossier de la question alsacienne ces réflexions et ces témoignages : *Le républicanisme des Alsaciens et le nationalisme alsacien.*

Le livre disait ce que l'auteur avait vu et entendu et essayait d'en faire la synthèse. Monarchiste français, partisan du régionalisme, nous osions dire que cette synthèse nous apportait une preuve de doctrines politiques qui nous sont familières et sympathiques. Cela ne signifiait pas que les Alsaciens fussent prêts à adhérer en bloc au mouvement maurrassien et encore moins qu'ils se fussent épris soudain de l'ancienne et très réfléchie affection qu'ils portent à leurs libertés : libertés de la famille, de la religion, du métier, de la province. Cela signifiait que l'exemple de leur province illustrait singulièrement les vertus du régionalisme et que leur goût des réalités et la qualité de leur civisme les disposaient mieux que les habitants de n'importe quelle autre province à comprendre et à accepter les conditions politiques propres à garantir ces libertés.

C'est un fait que les Alsaciens viennent de plus en plus nombreux aux idées et aux partis d'autorité. Mais c'en est un autre que leur républicanisme, fondé sur un sentiment très net des vrais intérêts, est fort loin de la mystique de la République, telle que celle-ci est comprise en France et telle qu'elle y fonctionne. A l'inverse d'un système où la place de l'État est tour à tour occupée par les *partis* vainqueurs, ils souhaitent un État qui soit assez fort, assez stable et indépendant, pour faire son métier d'État, qui est d'assurer la grandeur et la prospérité de la patrie et les droits naturels des citoyens, par l'ordre et la justice à l'intérieur, par la sécurité à l'extérieur. Terrain où il semble bien que puissent se rencontrer tous les Français, position où les divergences quant au régime prennent leurs proportions véritables, où vidées de tout ce que les passions y mêlent de trouble et d'éphémère, les formes de régime ne peuvent plus être regardées que comme des solutions possibles, des *moyens* divers tendant à une *fin* également profitable à tous les citoyens. La dictature, qui sera peut-être nécessaire, ne serait qu'un gouvernement de transition. Que les Alsaciens, « qui aiment une certaine aristocratie bourgeoise » (1), soient parmi les meilleurs

(1) Lettre de M. André Hallays.

artisans d'une « république purifiée », ou que, préférant assurer par un changement foncier le redressement et la stabilité de l'État, ils se rallient à la monarchie, on peut compter qu'ils obéiront au dessein très ferme de concilier les libertés auxquelles ils tiennent et l'autorité nécessaire. Au vrai et très légitimement, c'est une garantie qu'ils demanderont à celle-ci.

Nul ne peut dire quelle destinée est désormais ouverte à l'Alsace ; et s'il est malheureusement permis de formuler des prévisions attristantes, il faut espérer que les maladresses et les hostilités des uns, les imprudences des autres, ne seront pas assez graves pour amener l'irréparable. Mais nous devons le dire très haut, nous n'avons voulu aimer et « célébrer » que « l'Alsace fidèle ». Et fidèle doublement : à la France comme à elle-même.

Un prêtre éminent, un de ceux en qui l'Alsace se pense et s'incarne, un de ceux qui, s'il le fallait, seraient demain les héros et, au sens le plus orthodoxe du mot, les martyrs de sa cause, nous écrivait :

« ...C'est dans l'atmosphère de ces coutumes qu'ont grandi les « génies de la fidélité » qui ont été comme le feu sacré durant le temps de la séparation. » Et, douloureusement atteint dans son amour pour la France par l'anticléricalisme du pays officiel, il en appelait à « ...celui qui, somme toute, a encore été le plus fidèle en donnant à ceux qui souffraient la force de rester fermes et grands. »

Ainsi, l'Alsace redevenue française, l'Alsace qui se glorifiait d'être toujours demeurée française, entendait à la fois rentrer dans le cadre de la mère patrie et conserver les traits profonds de son caractère et de sa vie.

Il n'y avait rien là qui dût laisser place à l'équivoque ou au malentendu. Et c'est de là pourtant que le conflit est né. Il fallait choisir : ou l'Alsace et ses richesses, et ses vertus, et ses exemples, ou les principes d'un jacobinisme mortel. Un État où le laïcisme est la loi ne pouvait se flatter d'assimiler, vite ou non, mais totalement, une province qui tient les disciplines de la religion pour salutaires et indispensables.

Cette atteinte aux sources mêmes de la vie une fois portée, cette cruelle blessure une fois ouverte, qui ne comprend que toutes celles qui avaient précédé et celles qui devaient suivre ne pouvaient qu'aggraver démesurément le mal?

Citons seulement la défiance dont le dialecte était l'objet, la complication du régime administratif et l'incompétence, sinon l'hostilité de trop de fonctionnaires, le difficile aménagement des conditions fiscales et les problèmes divers et complexes posés par la vie économique.

Où le remède, alors? où le refuge, du moins?... Où, sinon dans cette attitude du cœur et de l'esprit où l'Alsace s'était naturellement complue durant un demi-siècle? Repliement qui ne va pas sans regrets ni sans scrupules, mais qui seul, croit-elle, lui permettra de sauver l'intégrité de ce qu'elle veut défendre.

Faut-il encore expliquer ce qu'on doit entendre par « nationalisme alsacien »? Faut-il commenter et justifier son présent développement?

Nous nommons nationalisme le sentiment des liens qui unissent des hommes ayant une origine et une langue communes. Et ce mot constate un fait où le sentiment a une part plus grande que la raison ou la volonté. Il n'a pas de sens spécifiquement politique (1), il a un sens que la politique réaliste ne peut pas négliger. Et, pour résumer notre pensée, mieux vaut dire : « Il y a un nationalisme alsacien », et s'en arranger, que d'affirmer comme aujourd'hui, même s'il n'est le fait que d'une minorité, hélas ! trop active : « Il y a un séparatisme alsacien... »

*
* *

La situation présente un caractère de gravité extrême. L'hostilité à la France, sporadique hier, est maintenant quasi générale. D'individuelle et de négative qu'elle était, elle est entrée dans une phase d'activité et de concentration qui ne laisse pas d'ouvrir des perspectives redoutables. Il a suffi que la *Zukunft* naquît pour qu'elle cristallisât toutes les formes du mécontentement. Nul n'ignore plus que ce journal, et l'organisation dont il émane (2), mènent ouvertement une campagne extrêmement violente pour l'autonomie de l'Alsace. Trop de mystères entourent encore les ori-

(1) En particulier, il n'exprime ici ni accord ni désaccord avec le républicanisme des Alsaciens, ni du reste avec aucune autre forme de gouvernement : ces deux plans n'ont pas entre eux de contact direct.

(2) Sur la *Zukunft*, on lira avec fruit le courageux article que M. André Foucault vient de publier dans *Candide* (11 février 1926).

gines de la *Zukunft* pour qu'on puisse apprécier sans erreur la nature de ses mobiles ; le sens de son effort est plus clair. Il est bien certain que ses dirigeants ne jouissent pas d'un crédit moral inattaquable. Leur succès n'en est que plus significatif. Car ces aventuriers, ces arrivistes, ces séditieux ont rallié à leur mouvement et traînent derrière eux une masse trop nombreuse de braves gens.

Les cadres de la *Zukunft* sont assez variés pour qu'il soit vain de se demander si elle est plus protestante que catholique — ou inversement. Catholiques et protestants s'y rencontrent d'autant plus aisément que, reflétant en ceci le caractère présent du mécontentement alsacien, elle ne donne pas à la question religieuse la première place. On peut mesurer là, d'ailleurs, la gravité du recul que la France a éprouvé en Alsace depuis un an. La question religieuse, certes, prime toutes les autres, mais on ne la trouve pas *à l'origine* du malaise alsacien. Dans l'ordre chronologique, celui-ci avait reçu ses premiers aliments des froissements et des heurts, qu'avaient provoqués, dès le début, les problèmes pratiques posés par le retour de l'Alsace-Lorraine. Mais rien n'était très grave, rien n'était vraiment inquiétant. Le sectarisme de M. Herriot, et lui seul, a tout compromis : aux yeux de l'Alsace, par le fait d'une généralisation excessive, mais compréhensible, il semble bien que son attitude ait fait la preuve d'une définitive « incompatibilité d'humeur » entre l'Alsace et la France.

Depuis, les catholiques alsaciens sont demeurés sur leurs positions, qui sont très solides, et où ils se tiennent très légitimement. On n'a d'ailleurs pas osé tenter de les y assiéger, — soit que l'on comprît la vanité d'une nouvelle offensive, soit que la crise financière ait absorbé toute l'attention. Mais ce qu'un indéfectible amour avait fait taire jusqu'alors a été jeté dans le conflit ; toutes les rancœurs et toutes les déceptions se sont donné libre cours. Le mécontentement a atteint tous les milieux, tous les partis, toutes les familles spirituelles. Le problème alsacien n'est plus limité à la question religieuse et scolaire ; il pose aujourd'hui, dans une effroyable simplicité, la question des destinées de l'Alsace. Il faut dire, pour leur honte devant l'histoire, que la faute en revient tout entière aux manœuvres de nos politiciens anticléricaux. Ils ne pouvaient ignorer les risques dont ils prenaient l'initiative. Avant la guerre, des observateurs

impartiaux, parmi lesquels nous ne citerons que M. André Hallays, avaient noté la pénible impression ressentie par l'Alsace catholique à l'époque de la séparation et des inventaires.

Il convient ici de nous effacer devant les témoins que nous allons citer. Nous n'avons interrogé aucun des dirigeants de la *Zukunft;* leur siège est fait, leur parti est pris : vaine tâche que de tenter leur conversion ! Nous les neutraliserons d'abord, et nous les chasserons, — ou nous serons vaincus dans la bataille. Les hommes que nous avons vus, ce serait leur faire injure que de les présenter comme de fidèles amis de la France : ce sont des Français éprouvés, qui s'affligent de la situation présente, sans renoncer cependant à tout tenter pour amener un apaisement.

Si les mots qui servaient à désigner les vieux partis politiques avaient encore un sens, nous dirions que M. Marc Lucius est un homme de *gauche*. A tout le moins, ses préférences sur bien des points ne sont pas en accord avec les nôtres. Mais, sans parler de son intelligence et de sa culture, que l'on peut qualifier d'européenne, la qualité de patriotisme français dont il a toujours fait preuve, et les hautes fonctions qu'il occupe à la Chambre de commerce de Strasbourg, sont autant de titres à l'audience des esprits impartiaux.

Dans une étude publiée par *l'Alsace française* du 18 avril 1925, et intitulée « Régionalisme économique et administratif », il montrait, du point de vue le plus général, d'ailleurs, et « pour toute la France », les conditions d'une refonte des divisions régionales de la France. Impossible de ne pas souscrire à ses conclusions : la solution qu'il proposait avait « le mérite de ne rien bouleverser, de partir du terrain solide des réalités actuelles et de sauvegarder, en tout état de cause, l'unité politique du pays. » Fondée sur la création de « régions administratives », « combinée avec l'octroi d'une plus large autonomie aux communes et une politique tendant, selon la formule de Lucien Romier, à « revivifier la cellule-mère, le village », cette solution pourrait aboutir, « à mesure que s'affirmeront et que se préciseront les régions,... à leur donner une constitution : ...petit parlement régional professionnel et suppression des départements et des conseils généraux » — résultat à atteindre « progressivement » et non sans « avoir posé les fondements de notre nouvelle demeure ».

Nous ne citons ces idées, assez extérieures au problème particulier qui nous occupe, que parce qu'il y a bénéfice à connaître sur le mal dont souffre aujourd'hui sa province, l'opinion d'un homme dont les convictions républicaines s'allient à une telle absence de préjugés administratifs, et aux yeux duquel il ne peut pas y avoir, à proprement parler, de « questions alsaciennes ». Voici ce que M. Marc Lucius a bien voulu nous écrire :

« Le mouvement actuel est dû à une profonde désillusion. L'Alsacien croyait, avec une confiance touchante, à la supériorité de la France dans tous les domaines. Or, il constate aujourd'hui, au contact des réalités, que cette supériorité n'est pas aussi évidente qu'il le pensait. Pour arrêter ce mouvement de désillusion, il faut que la France fasse un gros effort et opère un redressement radical, qu'elle réforme la plupart de ses institutions et, avant toutes choses, son administration. Il faut, en d'autres termes, qu'elle ait une politique constructive qui redonne à l'Alsacien la confiance et la foi en ses destinées. Si elle continue à se laisser aller au fil de l'eau, comme actuellement, je crains que le mouvement de désaffection ne fasse de terribles progrès.

« Vous avez donc parfaitement raison de dire que c'est du point de vue français qu'il faut résoudre le problème, en ce sens que c'est de la France que doit venir le remède. C'est bien ainsi que je l'ai toujours entendu, et si je ne suis peut-être plus « assimilationniste », comme il y a deux ans, je suis toujours, pour me conformer à la terminologie de Romier, pour l' « harmonisation ».

« ...Tous les bons esprits de France et de Navarre sont d'accord sur ce point, qu'il faut que la France se réforme et se rénove. La crise alsacienne exige que ce redressement national... soit entrepris sans retard. Il faut qu'en Alsace on ait de nouveau le respect de la France, et ce respect sera commandé non par une politique de force, mais par une politique constructive et hardie, en même temps que compréhensive. »

Pas plus que les suivants, nous ne commenterons ce témoignage ; on comprendra qu'en raison même de son origine, il mérite un crédit singulier. Il constitue un constat irrécusable du mal accompli et un réquisitoire lucide contre les erreurs qui l'ont rendu possible.

M. Henri Dutheil, critique clairvoyant et patriote, con-

naît l'Alsace ; il en parle la langue. Dès 1924, en plusieurs articles parus dans la *Gazette française*, il a examiné les différents aspects du drame alsacien.

Un article de lui dans le *National d'Alsace* (1er-8 janvier 1926) citait trois faits, que l'on n'a pas démentis, qui sont symptomatiques et qu'il a pu choisir, hélas ! entre cent autres :

« Les conscrits de Guebwiller ont refusé de marcher en cortège derrière le drapeau tricolore : c'est la première fois, depuis l'armistice, que pareille chose se produit.

« Pas de drapeau du tout, ont-ils dit, plutôt que le drapeau français ! »

« Un officier, procédant au recensement des chevaux — mission officielle, — visite une centaine de communes d'Alsace. Dans cinq communes seulement il est invité à dîner chez le maire. C'est le cas, à X... Mais là, le fils de la maison (qui vient de terminer son service militaire comme sergent, dans un régiment de Nancy) fait demi-tour en apercevant l'officier assis à la table paternelle... et va prendre son repas à l'auberge.

« *Le Fonctionnaire*, organe des instituteurs, des postiers, de tous les employés de l'État appartenant au cadre local, arbore toujours, sur sa couverture, la fière devise : « France avant tout ! » « Mais il insère à son verso une réclame d'une demi-page — et bien sentie ! — pour *Die Zukunft*, qui défend avec courage, audace et une franchise sans ménagements, les droits imprescriptibles des fonctionnaires alsaciens-lorrains. »

Et une lettre de M. Henri Dutheil, qui donnera une vue d'ensemble exacte et nuancée, expose ainsi la situation présente :

« La France ou la République a complètement perdu l'affection des générations qui sont, en ce moment, dans la force de l'âge. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des fonctionnaires alsaciens qui ont été fonctionnaires allemands, marchent à fond avec la *Zukunft*. Ils ont comparé les méthodes. Une grande partie de la population en a fait autant. Comme leur « patriotisme » français ne pouvait avoir de racines bien profondes, le résultat de la comparaison était inévitable. Ils ne voudraient pas redevenir Allemands, mais : « l'Alsace aux Alsaciens », et le retour immédiat à l'ordre, à la discipline, à l'administration allemandes.

« Les vieillards restent fidèles à l'idée française, pour des raisons de tradition, de sentiment.

« La jeunesse ne s'intéresse pas au mouvement de la *Zukunft*, qui, pour elle, est le passé et non l'avenir. L'autonomie lui apparaît un non-sens. Elle est orientée vers la France, sortant des écoles françaises ; et son élite, ici comme chez nous, est nettement antirépublicaine.

« ...Auprès de ceux qu'il fallait conquérir, avec efforts et lutte, le régime a montré son incapacité absolue : échec complet. Ce qui a été sauvé l'a été sans lui, à côté de lui, malgré lui.

« Toutes les générations intermédiaires — et ce sont les plus nombreuses — se sont, devant cette carence éclatante, retranchées dans un particularisme méfiant, voire agressif. Elles boudent. Elles suspectent tout ce qui est français. C'est la raison du malaise qui est réel et profond ; et ça explique l'amertume, les difficultés de la situation présente. Pour cette lourde masse d'Alsaciens de trente à soixante ans, nous sommes maintenant des intrus méprisés, regardés de travers, à peine supportés, et à qui on laisse entendre: « F... donc le camp, nous voulons être les maîtres chez nous. »

M. Maurice Schaeffer, président des *Proscrits d'Alsace*, porte un titre qu'il fallait avoir été à la peine, et plus que bien d'autres, pour mériter. Pendant que son fils qu'il avait lui-même conduit, le 1er août 1914, aux lignes françaises, se battait dans nos rangs, il fut emprisonné, puis exilé en Hanovre. Il appartient à ces générations dont la fidélité française n'a jamais connu de défaillances.

Il y a trois mois, à Verdun, à l'inauguration de la maison de sport offerte à la ville inviolée par les *Proscrits d'Alsace*, il dénonçait « cette poignée d'égarés... qui prêtent l'oreille aux mauvais prophètes du neutralisme ou d'un régionalisme hypocrite et se laissent séduire par ses dangereuses chimères ». Il attestait « la vieille fidélité alsacienne, forte comme les chênes de ses montagnes », et affirmait, au nom de ses compatriotes : « Nous sommes des Français complets... »

Cette affirmation, qui n'est pas un vain mot, ne donne que plus de valeur aux réflexions que M. Schaeffer nous a fait l'honneur de nous communiquer.

Il déplore : « ... l'absorption par Paris de toute autorité locale », et cette « centralisation exaspérée, héritage des Jacobins et de Napoléon, et qui nous étouffe, nous étreint, comme un collier ou une camisole de force, alourdit toute

initiative, décourage toute marche en avant, ralentit la solution de toutes les crises.

« Autrefois les services étaient centralisés à Strasbourg, non à Berlin.

« ...Veut-on faire bon marché de nos traditions qui nous honorent et que nous entendons conserver pieusement? Chaque homme a sa personnalité. Nous, Alsaciens, nous avons aussi une conscience réfléchie de la nôtre ; nous voulons qu'on nous laisse tout ce qui fait de nous une province française différente d'une autre province ; nous ne voulons pas nous abolir, nous anéantir, nous annuler. Nous nous abandonnons joyeux et confiants à la France, mais nous tenons à nous intéresser à notre petite patrie et à l'aimer autant que la grande.

« ...Nous détestons enfin les luttes de parti ; nous désirons que nos lois soient élaborées par des hommes préparés, instruits, cultivés... Quarante ans de régime allemand nous ont habitués à nous soumettre à une sage discipline ; l'Alsace, dit Delahache, aime l'ordre, la régularité, les directions fermes et précises...

« ...Nous voulons être régis avec une autorité douce, attentive au soin de nos intérêts, ce qui est tout l'inverse de la démagogie, funeste à l'ordre social et à la vraie liberté. »

Il faudrait tout citer de la conclusion de M. Schaeffer ; indiquons au moins les conditions qui dictent son espérance :

« ... Le malaise alsacien est une maladie aiguë, elle ne deviendra pas chronique si on en confie le traitement à de bons médecins... Pas d'hommes politiques sans esprit de suite, mais des administrateurs dignes de ce nom.

« Nous sommes las des rhéteurs, — ils ont perdu Rome, — nous sommes las des rebouteux, disons le mot : des charlatans ambitieux et bavards.

« Le temps ensuite effacera bien vite tout vestige de mécontentement et jamais n'étouffera l'amour de la France, qui est une chose naturelle en nous et dont nous sentons les attraits et la douceur. C'est une étoile que la *Zukunft* n'éteindra pas...

« ...La neutralité est impossible, elle ne se conçoit même pas.

« Le retour à l'Allemagne, personne, même la *Zukunft*, ne le désirera jamais.

« Que reste-t-il donc?... La France ! »

Mais on voit que tant de bon sens et de fidélité n'excluent pas une vision très nette des maux présents et des réformes nécessaires.

M. Charles Spindler, le grand artiste de Saint-Léonard, dont la notoriété a depuis longtemps débordé les limites de l'Alsace, occupe une place toute personnelle dans l'histoire du patriotisme alsacien. Cet homme, qui « ne fait rien qui ne soit alsacien » (René Bazin), était, à l'égard de l'Allemagne, un « résigné ». Son rêve était « de voir la France se rapprocher de l'Allemagne et vivre en bonne intelligence avec elle », dit M. André Hallays dans la préface du très intéressant *journal* de guerre (1) que M. Spindler vient de publier et qui conte « toute l'histoire psychologique de l'Alsace pendant la guerre ». C'est à son préfacier encore que nous empruntons les lignes suivantes qui précisent admirablement l'évolution de M. Spindler :

« Le conflit éclate : en moins de trois mois M. Spindler perd toutes ses illusions sur l'Allemagne ; il juge la discipline et l'ordre allemands ; il maudit la guerre, mais il commence à en comprendre le sens ; il fait mieux qu'espérer la victoire de la France, il y croit. ...Il passera quatre ans avec la même foi et la même espérance. Au jour de la libération, nul n'entonnera le *Te Deum* d'un cœur plus joyeux et plus reconnaissant. »

M. Spindler appartient par l'âge et la formation à cette « lourde masse d'Alsaciens de trente à soixante ans », dont nous parlait M. Henri Dutheil, et qui a apporté au neutralisme ses troupes les plus nombreuses. Mais son patriotisme français est trop réfléchi pour qu'il ait risqué de commettre semblable erreur. Son livre vient courageusement et opportunément rappeler à « beaucoup de Français », et à « quelques Alsaciens », « les jours d'angoisses que l'Alsace a vécus dans l'attente de la défaite allemande. » Il n'en était que plus intéressant de le consulter sur le problème présent.

M. Spindler nous écrit :

« Quant à la *Zukunft*, si au lieu de paraître en allemand elle paraissait en français, cela éviterait bien des malentendus. Je n'en ai jamais lu que deux numéros que j'ai passés à mon ami L... (2) ; il me les a rendus en me disant :

(1) *L'Alsace pendant la guerre*, un vol. Treuttel et Wurtz, Strasbourg, 1925.

(2) Ici, le nom d'un homme qui fut toujours un des grands mainteneurs de l'idée française en Alsace.

« Ce qui est navrant, c'est que tout ce que raconte cette « feuille est rigoureusement exact ». Mais jamais notre presse française ne donne une réfutation de ces articles... »

«... Somme toute, le malaise alsacien n'est pas autre que le malaise français, et comme le disait tout récemment un Allemand dans une revue allemande : « Les Alsaciens ne sont « pas mécontents de la France, ce sont seulement des Fran- « çais mécontents. » Le mécontentement a pour causes essentielles la mauvaise situation financière, l'instabilité gouvernementale qui se complique chez nous d'une incurie administrative et de l'emploi de méthodes surannées auxquelles les Alsaciens ont du mal à s'habituer. »

Ne quittons pas M. Spindler sans emprunter à son livre un document du plus haut intérêt. C'est un Allemand de ses amis qui lui parle — notons la date — en décembre 1916 :

« Depuis des siècles, la France n'a plus connu dans son sein les querelles des nationalités : elle avait réalisé l'union nationale. Si elle reprenait l'Alsace, tu verrais au bout de deux ou trois ans se former un parti qui sympathiserait avec l'Allemagne, et la France aurait les mêmes ennuis que l'Allemagne a eus après 1870. Car, d'un côté, nous verrions revenir de France des milliers d'Alsaciens qui formeraient, avec les éléments nationalistes extrêmes, un parti ultra-français ; d'un autre côté, il ne faut pas se cacher que les quarante-cinq ans de domination allemande n'ont pas été sans laisser de profondes traces dans le pays ; on ferait des comparaisons et on apprendrait à estimer bien des institutions allemandes qu'en ce moment on serait disposé à abandonner sans regret. »

L'homme qui tenait ces propos s'appelait W. Wittich. Il était professeur d'économie politique à l'Université de Strasbourg. Il avait publié, dès 1902, à la *Revue alsacienne*, une remarquable étude sur l'influence de la culture française et de la culture française sur la mentalité alsacienne (*Deutsche und französische Kultur in Elsass*). Dès le début de 1916, le haut commandement allemand le priait de rédiger un mémoire sur la question d'Alsace-Lorraine. Le moins que l'on puisse retenir du témoignage de cet Allemand (celui qui a le mieux compris l'Alsace, dit M. Spindler), c'est que la France, pour *valoriser* le retour de l'Alsace, devait s'entourer d'informations et agir avec doigté.

Le général de Pouydraguin, qui est Alsacien, fut, au

lendemain de la victoire, gouverneur militaire de Strasbourg. On sait quelle attention éclairée il apporte à entretenir les « amitiés franco-rhénanes », continuant ainsi de servir et d'agir. Il ne pouvait manquer de porter sur les choses d'Alsace un jugement autorisé. *Le Correspondant* du 25 octobre 1925 publiait de lui une étude qui, la première peut-être, apportait sur le « malaise alsacien » une lumière complète. Tout, depuis, a été dit et redit à cet égard. Mais, analysant les causes de ce malaise, le général de Pouydraguin notait avec beaucoup de finesse que, « par la force des choses », l'Alsacien avait été amené à comparer deux situations qui ne sont nullement comparables : l'Allemagne d'avant-guerre et la France d'après-guerre, l'Allemagne de 1913 et 1914, orgueilleuse, riche et puissante, et la France de 1925, victorieuse il est vrai, mais appauvrie, saignée par la perte de quinze cent mille de ses meilleurs enfants et obligée de réparer à ses frais les dévastations causées par l'Allemagne vaincue et volontairement insolvable. » Il ajoutait que si, du fait de la débâcle du mark, l'Allemagne a connu une longue époque de misère, sa situation est bien différente aujourd'hui. Et il faisait remarquer que le rétablissement financier de l'Allemagne avait eu des conséquences morales en Alsace même :

« Ce nouveau symptôme de la renaissance de la puissance allemande, conjugué avec certains abandons de notre politique de gages, n'a pas été sans impressionner les populations alsaciennes qui en arrivent à ne plus opposer une résistance aussi ferme aux menées de dénigrement dirigées contre ce qui est français. »

Quatre mois plus tard, le général de Pouydraguin voulait bien nous écrire :

« La situation est sérieuse en Alsace et mérite toute l'attention du gouvernement, car la désaffection est proche. La malencontreuse déclaration de M. Herriot a mis le feu aux poudres et a réussi à grouper tous les mécontents en un faisceau redoutable.

« L'Allemagne, par ses soixante-quinze mille nationaux et ses quatre-vingt mille naturalisés, entretient ici un foyer autonomiste très dangereux, car si elle a renoncé officiellement à une conquête du Reichsland par les armes, elle ne se gêne pas pour affirmer qu'elle ne peut se désintéresser d'un pays de langue, de culture et de race allemandes. Soyez sûr

qu'elle défendra sous peu à Genève, au nom des minorités opprimées, la cause de l'Alsace et de la Lorraine.

« Malheureusement, beaucoup de membres des clergés catholique et protestant adhèrent plus ou moins aux idées dont le journal la *Zukunft* est l'organe... très lu, et qui a réussi à grouper tous les mécontents (et il y en a partout), de quelque opinion et de quelque confession qu'ils soient. »

Le nom du chanoine Delsor, sénateur du Bas-Rhin, est l'irrécusable symbole de la fidélité alsacienne. Ce noble vieillard a fait à notre enquête une réponse dont on admirera la fermeté de pensée et de style :

Les causes : « ...D'abord, il y a des groupes qui jamais, depuis deux siècles, ne se sont réconciliés avec la réunion de l'Alsace à la France. La *Voix d'Alsace* a publié récemment les poésies d'un certain pasteur Ungerer, de Sainte-Marie-aux-Mines, qui, en 1845, gémissait sur les chaînes de l'Alsace, prisonnière de la France, qui, en 1870, publiait un dithyrambe sur les victoires de la Prusse et sur le retour de l'Alsace dans les bras de la patrie allemande. La *Voix d'Alsace* a pu, sans rien exagérer, appeler ce pasteur Ungerer un ancêtre de la *Zukunft*, et celle-ci n'a pas réagi. Il serait facile de trouver dans ces cercles d'autres ancêtres.

« Une autre cause du malaise provient de ce que déjà, avant 1870, on se faisait en France une idée très fausse de l'Alsace. Cette erreur s'est encore aggravée par les publications qui ont paru sur les provinces annexées depuis 1870, surtout par les romanciers et les humoristes. L'Alsace réelle n'était plus celle des *Oberlé;* l'Alsacien de Barrès, *Au Service de l'Allemagne*, ne vivait que dans certains cercles de la bourgeoisie, et Hansi, comme c'était son rôle, n'a dessiné que des caricatures.

« Les Français ont donc éprouvé une déception en retrouvant une Alsace où 90 pour 100 de la population ne savait pas un mot de français. Cela n'aurait dû étonner personne, car la proportion d'Alsaciens ignorant le français était d'au moins 70 pour 100 en 1871. »

Le chanoine Delsor indique, au passage, de quels « procédés hâtifs » du personnel administratif cette déception fut l'origine, et en vient à la faute qui a tout gâté :

« ...Quand M. Herriot lança son défi à l'Alsace et à la Lorraine catholiques dans sa déclaration ministérielle, nos provinces surent tout de suite ce que deviendrait l'éducation

de leurs enfants. De là cette lutte à outrance où le sentiment national reçut plus d'une atteinte.

« Si la France légale, pour employer le terme reçu sous Louis-Philippe, ne reconnaissait pas l'Alsace, celle-ci reconnaissait encore beaucoup moins la France chevaleresque que les vétérans de nos luttes politiques avaient représentée aux générations qui ne l'avaient connue que par les calomnies de l'enseignement allemand.

« ... Il eût été facile à l'administration française d'assimiler la population si elle n'avait pas conçu cette assimilation sous l'angle de l'oppression jacobine d'une centralisation à outrance.

« L'Alsacien a toujours été particulariste, en ce sens qu'il n'a jamais admis la dictature de Paris sur la province, et quand Paris, en 1871, s'est appelé Berlin, cette défensive contre la centralisation est devenue offensive et avec un remarquable succès. Quand on parle de l'oppression prussienne, c'est avec raison pour tout ce qui regarde nos relations avec la France ; mais cela est faux au point de vue administratif. Pour les franchises communales, départementales et provinciales, nous avions fait des conquêtes que la France devrait nous envier.

« ...En même temps, surtout depuis le Cartel, l'administration est devenue le jouet des camarades des G. Weill, des Grumbach, etc. On a décoré récemment un mercanti que le procureur a appelé en pleine audience un requin, et personne ne s'étonne qu'un des magistrats qui l'ont condamné ait arraché de sa robe le ruban de la Légion d'honneur.

« Et le prestige de la France victorieuse ! il a disparu complètement devant les capitulations de M. Herriot et de M. Briand, comme le prestige à l'intérieur a disparu sous la double influence, en apparence contradictoire, de la centralisation jacobine et de la carence de toute autorité.

« L'Allemagne, en se ressaisissant dans la politique européenne, a jugé le moment opportun pour déchaîner sa propagande, et elle a trouvé des instruments dociles dans les gens de la *Zukunft*. Ce mouvement est à la fois effet et cause. Ce ne sont pas des mesures de rigueur qui l'arrêteront. Le seul moyen de l'arrêter est de parler à l'Allemagne, pour les affaires d'Alsace-Lorraine, le langage de Mussolini,

et de revenir en arrière dans la voie de l'assimilation purement législative. Il n'y a jamais de honte ni de mal à avouer qu'on s'est trompé.

« ...La presse française a sa grande part de responsabilité dans la situation actuelle : elle a refusé, pour ainsi dire, systématiquement toutes les communications sur l'état d'esprit de l'Alsace et de la Lorraine. Il est temps que l'opinion publique soit renseignée, et je suis heureux de vous voir accomplir ce devoir... »

Alsacien et Français, M. Weydmann préside aux destinées de la *Ligue des Catholiques d'Alsace*. Lorsque nous l'avons rencontré, il ne nous a caché ni ses angoisses, ni les difficultés d'une position où il s'efforce de concilier la défense des catholiques alsaciens et le maintien de leurs traditions françaises ; on verra que les mois ont passé sans lui apporter, à cet égard, tous les apaisements souhaitables. Au cours de la conversation, nous avons demandé à M. Weydmann ce qu'il fallait penser du décret du 14 octobre 1925, qui venait d'organiser à Paris, en remplacement du commissariat de Strasbourg, la direction générale des affaires d'Alsace-Lorraine.

« Cela, nous répondit-il, n'intéresse plus les Alsaciens. Que leurs affaires soient dirigées de Strasbourg, ils pensent aujourd'hui qu'elles n'en iront pas mieux. Ces essais de solutions administratives ne satisfont personne. Et mes compatriotes en sont arrivés à regarder les choses de « la grande « France » un peu comme ils regardaient autrefois les choses de « la grande Allemagne »...

En réaction contre une désaffection dont ils appréhendent les confidences, M. Weydmann et la *Ligue des Catholiques d'Alsace* ont tenu, tout récemment, à dissiper l'équivoque que le groupe de la *Zukunft* avait perfidement essayé de créer. Dans une déclaration extrêmement nette, le comité directeur de la Ligue répudiait toute solidarité avec le mouvement neutraliste, et ajoutait :

« ...C'est en nous plaçant sur le seul terrain absolument sûr, qui est notre point de vue religieux, que nous voulons former une phalange serrée, en union avec les catholiques lorrains et ceux de toute la France... »

Rôle délicat, au surplus, et qui n'est pas sans valoir à ceux qui s'y tiennent scrupuleusement des suspicions injustes et de pénibles rancunes. Quelques jours avant la

publication du texte officiel auquel nous venons de faire allusion, M. Weydmann nous écrivait ces lignes, qui indiquent une fois de plus les causes du mal et qui jettent une lumière nouvelle sur un des plus douloureux aspects du présent :

« ...Les choses vont tellement mal chez nous, qu'on pourrait se décourager. Ceux qui plaident les circonstances atténuantes se font presque huer, on les considère comme des traîtres à la cause alsacienne.

« On n'a plus confiance en la France et on n'espère rien du côté des catholiques français !

« C'est un état d'esprit lamentable, créé par la carence totale du gouvernement, par son manque de compréhension des choses d'Alsace et pour les nôtres, notamment par le refus de faire machine arrière dans la question religieuse (école et langue), le tout exploité à outrance par une certaine presse très, très lue ! »

Une question ici se pose tout naturellement. Quelle est l'opinion de l'évêque de Strasbourg sur ce problème où les choses religieuses tiennent tant de place? Quel rôle joue-t-il? Quelle action peut-il exercer sur les sentiments de son peuple?

On sait que Mgr Ruch, qui est de sang alsacien, mais qui naquit en Lorraine française, après 1871, porte sur sa poitrine les rubans de la Légion d'honneur et de la croix de guerre. Au milieu du conflit dont l'Alsace est le prix et dont il aura été la figure la plus haute, il reste ce qu'il ne saurait cesser d'être : il est *la Charité*. La Charité qui lui fait aimer comme des frères égarés ceux-là mêmes qui attentent aux libertés de la foi, et comme des fils parfois imprudents les fidèles dont il a la garde. Lorsque groupant autour de lui l'Alsace stupéfiée et inquiète, il a affirmé les droits éternels de la vérité, il est apparu au monde dans une attitude qui rappelait celle du cardinal Mercier devant l'envahisseur. Et si le rapprochement est outrageant pour quelqu'un, que les hommes du Cartel ne s'en prennent qu'à eux-mêmes. Il a agi, et son action a été le point de départ de ce grand mouvement d'organisation dont les catholiques français ont tardivement compris la nécessité. Il a agi, et son action, ordonnée selon le vœu intime de son cœur, n'a pas séparé les intérêts de l'Alsace des intérêts de la France.

Dans la lettre si ferme qu'il adressait à son clergé en janvier 1925, deux phrases se faisaient écho, qui précisent bien

le cycle de ses pensées : « L'Alsace catholique est en danger... » — « La France est en danger ! »

Mais, quels que soient les sentiments personnels de Mgr Ruch, quelque désir qu'il ait d'être, par sa personne même, un trait d'union entre l'Alsace et la France, que peut-il comme évêque? C'est ce que nous essayerons de définir avec tout le respect qu'impose semblable question.

La dignité épiscopale et la conception très haute et très juste qu'il en a, lui font un devoir de ne pas s'écarter du plan des choses spirituelles : plan où toutes questions aboutissent, mais pour y être jugées aussitôt en fonction de leur aspect spirituel ; en l'espèce, position difficile s'il en est, qui est au-dessus de la politique, et qui ne peut pas se désintéresser de la politique, —mais d'où l'on ne peut intervenir valablement que dans les limites du droit canon. Nous ne croyons pas que le moraliste le plus orthodoxe puisse s'indigner de cette proposition que les sentiments de l'Alsace, quant à ses destinées politiques, sont affaire de préférences personnelles, et qui n'engage pas la conscience. Si respectables, si importants que soient les problèmes posés sur ce terrain, ils sont contingents et transitoires au regard des intérêts plus hauts dont un évêque et ses prêtres ont la charge. La dignité de l'Église, sa fonction spirituelle, sa catholicité et son éternité imposent au clergé en tant que clergé une réserve dont il s'amoindrirait en sortant (1). L'évêque de Strasbourg peut donc traiter *ex cathedra* des droits religieux des Alsaciens et de la défense de ces droits, non du statut politique de l'Alsace. Aussi bien ce ne sont là que les frontières théoriques du problème, celles qui marquent les bornes de l'action possible. Dans le cas présent, non seulement Mgr Ruch n'a accompli aucun acte, ni prononcé aucune parole qui puissent faire oublier aux Alsaciens qu'ils sont Français, mais implicitement tous ses efforts ont tendu à le leur rappeler toujours. Plus libre que lui, la *Ligue des Catholiques d'Alsace*, dans sa proclamation toute récente, affirmait la solidarité qui unit les catholiques alsaciens à tous les catholiques français : il est bien cer-

(1) Mgr Fritzen et Mgr Benzler, respectivement évêques de Strasbourg et de Metz, *et Allemands tous deux*, ne furent-ils pas invités par les autorités allemandes à sévir canoniquement contre l'abbé Wetterlé et le chanoine Louis, coupables de sentiments français, et ne s'y refusèrent-ils pas, donnant par là un haut exemple de dignité et d'indépendance?

tain que Mgr Ruch n'est pas étranger à son inspiration.

« Nous autres Alsaciens, nous a confié l'éminent pasteur, parce que notre amour est ombrageux, nous exagérons volontiers, en dépit même de notre bonne foi. Pour réduire nos récriminations et nos menaces à leur juste valeur, il faut les diviser par dix... ou par cent... Les choses s'arrangeront. Dieu protège toujours la France. »

Ainsi, bien que les catholiques d'Alsace aient été les premiers et les plus justement fondés à se plaindre de la France, c'est du palais épiscopal de Strasbourg que nous avons emporté l'impression la plus nette de confiance.

* * *

On a vu que la *Zukunft*, organe du séparatisme alsacien, est devenue pour l'Alsace mécontente le point de ralliement de ses revendications et, en quelque sorte, le pôle extrême de ses sentiments. En l'état actuel de la doctrine qu'elle professe, ce pôle risque fort, et bien heureusement, d'être quelque jour... une impasse. S'il n'entre pas dans leurs desseins une perfidie auprès de laquelle leur attitude présente ne serait qu'une faute vénielle, les dirigeants de la *Zukunft* sont des politiques à courtes vues. Dans la position que le destin lui a donnée, et étant ce qu'elle est, on ne conçoit pas une Alsace pleinement autonome, puissance indépendante. Elle aurait tôt fait de retomber dans la zone d'influence et d'attraction de la France ou de l'Allemagne. On peut prédire que les facteurs d'attraction joueraient plus sûrement et plus vite, pour des raisons presque physiques, que les facteurs d'équilibre. Et, du reste, les conditions mêmes de la rupture ne joueraient guère en notre faveur. Tout ce que la France perdrait, tout ce que la France a perdu déjà, en dépit même des sentiments des Alsaciens, est au bénéfice de l'Allemagne. Que politiquement, économiquement, intellectuellement, l'Alsace redevînt exposée à la gravitation allemande, et c'en serait fait du seul fruit que nous ayons retiré d'une coûteuse victoire : notre sécurité même serait immédiatement engagée.

Notre honneur l'est déjà. Le prestige de la France n'a rien gagné devant l'univers au spectacle des basses manœuvres et des maladresses insignes de nos gouvernants. Pour ne parler que de nos alliés d'hier, l'Italie fasciste, malgré toute

l'ampleur de la question romaine, accorde aux libertés religieuses des garanties que notre démocratie leur refuse ; et pour reprendre un mot du cardinal Gibbons aux catholiques français, il est « malaisé » à des Anglo-Saxons, qui jouissent « d'une complète liberté, de comprendre qu'un gouvernement civilisé puisse assujettir au nom de la liberté toute une nation chrétienne à l'athéisme officiel. »

Que pensera l'univers, que décidera-t-il le jour où, admise à la Société des Nations, l'Allemagne jettera sur le tapis vert la nouvelle question d'Alsace-Lorraine? Car l'Allemagne, si visiblement discrète que soit sa presse sur ce sujet, si souterraine que soit son action (pourrait-on prouver qu'elle se soit intéressée à la *Zukunft*?), n'a pas renoncé à ses ambitions. Quelle revanche pour elle (quel commencement de revanche !) et quelle humiliation pour nous, si on la voyait se faire bientôt la protectrice de cette « minorité nationale » et rallier à elle, le temps aidant, les promesses et les concessions amollissant les volontés, cette Alsace qu'elle n'aurait ni reconquise par les armes, ni attirée à elle, mais que nos propres fautes auraient suffi à détacher de la France !

Tel est le danger. Mais rien n'est perdu encore si l'Alsace comprend que l'indépendance qu'on lui propose est un piège qui lui réserverait de douloureux lendemains. Ou française, ou allemande : sa destinée ne peut prendre d'autre direction. Toute autre solution ne serait que transitoire, quelles qu'en fussent les apparences.

Or, l'Alsace ne veut pas redevenir allemande. Et c'est là le fait qui permet encore d'espérer une solution heureuse du « malaise alsacien ». Mais il faut établir cette solution sur les réalités solides, non sur les passions ou les rêves du sentiment. Il faut rendre aux Alsaciens la fierté du nom français.

L'Alsace, plus qu'aucun autre pays, et avec une netteté dont la carte du monde moderne ne montre sans doute aucun exemple aussi saisissant, est essentiellement une province frontière, une *marche*. Elle a ses traits distinctifs, son caractère, ses coutumes ; ni les uns ni les autres ne s'opposent à ce qu'elle s'intègre dans le cadre de la nation française. Mais toute solution qui ferait table rase de ce particularisme légitime serait radicalement vaine.

Sous un État qui n'eût pas fait profession de laïcisme, on aurait pu, par des voies patiemment et judicieusement gra-

duées, et en s'appuyant surtout sur la formation française des jeunes générations, amener l'Alsace au même plan que toutes les autres provinces françaises. Il eût suffi de cultiver et d'exploiter cette haute dose de patriotisme français par où elle est semblable à ces autres provinces. Trop de fautes ont été commises, et il faut pour le moment renoncer à ce rêve. Le seul sentiment peut-être qui soit aujourd'hui commun à la grande masse des Alsaciens est celui des points en quoi l'Alsace est dissemblable de nos autres provinces. Mais cela n'est pas une fiction, et c'est de cela qu'il faut tenir compte dans le règlement du problème.

L'Alsace, parce que l'expérience allemande lui a permis des comparaisons qui ne nous honorent pas, veut se libérer des méthodes stériles et compliquées de notre administration ; elle veut maintenir un statut religieux et scolaire dont elle est satisfaite, et qui lui paraît excéder les justes prérogatives de l'État ; mais elle ne se refuse pas aux devoirs les plus étroits de la solidarité nationale, l'impôt et la conscription. On voit bien en quoi ces revendications se concilient assez mal avec la philosophie d'une république unitaire et centralisée. On ne voit pas que le plus sourcilleux intérêt français puisse s'en formaliser. Il s'agit de savoir si les hommes qui ont la charge de l'intérêt national sacrifieront ce qui leur est confié au fétichisme de doctrines dont ils ne tarderaient pas à prouver par là même la malfaisance. Qu'ils prennent garde alors ! L'abstraite liberté qu'ils encensent, le « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », toutes les idoles qu'ils ont dressées sur les ruines de la guerre agiraient bientôt contre la France. Qu'on épargne cette honte à la France, pour la mémoire de ses morts...

Au terme de cette étude, il nous faut poser une conclusion. Le problème alsacien exige une solution rapide, et une solution hardie. Qu'on ne fasse pas aux Alsaciens l'insulte, qu'on ne nous donne pas le ridicule de constituer de nouveaux organismes plus ou moins administratifs dont le but réel ne serait que de gagner du temps et de donner des apparences d'apaisements. L'Alsace ne se contentera plus d'apparences. Pour éviter qu'une blessure ne demeure ouverte au flanc même de la patrie, il faut aller, tout de suite, au fond du problème.

Restaurer la confiance, c'est fort bien, et c'est vite dit. Mais, comme Mgr Ruch le disait un jour à Colmar, les larmes

aux yeux : « Si la France renie ses promesses, des engagements pris par le généralissime, le chef d'État, le président du Conseil, comment les Alsaciens pourraient-ils avoir confiance dans la parole des autres représentants de la nation? » Il n'est plus temps de faire de la confiance un moyen. Puisse-t-elle sanctionner au plus tôt les arrangements qu'il faudra prendre. Avec toute la prudence que les mots imposent quand il s'agit de traiter des questions aussi nuancées et aussi complexes, nous pensons que le remède est dans *une certaine autonomie administrative*. Sous quelle forme et dans quelles conditions, il ne nous appartient pas de le définir. Mais cette autonomie relative, dans son article principal, garantirait aux Alsaciens les franchises sur lesquelles ils vivent et pour lesquelles, s'il le fallait, ils seraient prêts à lutter ; elle accorderait au bon sens que les choses de la province soient traitées par les hommes de la province. La souveraineté française n'y perdrait rien. La France y gagnerait ceci : que cette soumission aux faits, ce contact repris avec les réalités de la vie la libéreraient du joug des vaines idéologies. Et notre dignité s'élèverait de toute la taille d'un malentendu effacé.

Nous verrions, comme un gage de mesure et de loyauté, l'Alsace déléguer à l'étude des modalités pratiques de ce statut nouveau, des *États* où seraient représentées les forces morales et matérielles de la province : conseils municipaux, cantonaux et généraux, députés et sénateurs, syndicats patronaux et ouvriers, chambres de commerce, ministres des cultes, associations familiales et patriotiques, enseignement confessionnel, etc. Devant ce témoignage de la générosité française, on peut affirmer que la fidélité alsacienne éliminerait d'elle-même de ces « États » les hommes qui auraient joué la carte du neutralisme.

Une très haute personnalité d'Alsace, dont il ne nous est pas permis de jeter le nom dans ce débat, mais dont nous savons qu'elle est atteinte par le mal présent dans ses sentiments les plus élevés, nous disait à ce propos il y a quelque temps :

« Je fais et ferai tout ce qui dépend de moi pour que l'Alsace reste française. Pourtant, au point où en sont les choses, je crois qu'une certaine forme d'autonomie est la solution à laquelle il faudra fatalement recourir. Elle satisferait à peu près tout le monde. Et si je me ralliais à ses partisans,

ce serait autant dans l'intérêt de la France que dans celui de ma province. C'est que si l'Alsace est *une*, relativement à la France, dans les récriminations qu'elle lui adresse et dans son mécontentement, elle ne l'est pas en soi. Supposez l'Alsace autonome administrativement, dans un cadre français élargi et assoupli. Nous avons nos cléricaux et nos anticléricaux, nos conservateurs et nos socialistes, voire nos communistes, pour n'employer qu'une terminologie sans nuances ; il n'est nullement prouvé que les maux dont nous souffrons et dont certains, qui sont communs à toute l'Europe, sont des conséquences directes de la guerre, cesseront du seul fait de cette autonomie octroyée. Du moins la France aurait-elle fait le geste que l'on finira par exiger d'elle, et les Alsaciens ne pourraient plus la tenir pour responsable de tous les maux qu'ils éprouvent. »

Il y a là, pour le moins, une vue assurément ingénieuse.

Pour nous, « Français de l'intérieur », et qui savons qu'il n'y a pas de miracles à attendre du régime parlementaire qui est le nôtre, l'angle sous lequel nous regardons les choses d'Alsace ne peut pas être tout à fait le même que celui sous lequel elles apparaissent à ceux qu'elles intéressent le plus directement. En France, actuellement, les communes et les métiers, les familles et les citoyens éprouvent à peu près toutes les difficultés dont l'Alsace se plaint, à juste titre. Il est naturel que l'Alsace ait réagi d'une manière qui lui est personnelle, parce que les conditions mêmes de son passé lui ont constitué une individualité qui n'est qu'à elle. Mais la question d'Alsace n'est qu'un des aspects de la crise française, et celle-ci ne supporte vraisemblablement pas de solutions partielles. On se rend assez bien compte aujourd'hui qu'il n'y a pas, par exemple, de solution technique à la crise du franc. Que, du moins, on ne se décourage pas pendant que l'on peut encore lutter. Que l'on ne consente pas à ce renoncement qui marquerait l'aveu d'une déchéance dont notre génération ne serait pas seule à porter le poids. Remportons sur nous-mêmes une « victoire d'Alsace » qui soit le premier stade de notre redressement national. Réparons les fautes par lesquelles, si nous n'agissions pas, c'en serait fait pour nous de « la magnifique Alsace », selon le mot de Barrès, cette Alsace que l'on découvre tout entière de la terrasse de Sainte-Odile, avec ses villages et ses champs, ses bois et ses vignes, et au loin, les jours de beau temps, la

ligne d'argent du Rhin, frontière qu'il faut maintenir.

Qui ne comprendra qu'un regret poignant s'attache au nom que nous venons d'écrire? Une fois encore, après tant d'autres, il est impossible de ne pas murmurer : « Ah ! si Barrès avait été là... » Il eût dit les vérités nécessaires, sa voix aurait défendu, cette fois encore, et peut-être sauvé les droits associés de la France éternelle et de l'Alsace française.

Qu'on nous permette un vœu qui ne s'inspire que des pressantes nécessités de l'heure. Sous le signe de Barrès, sous le signe de la victoire française, il serait beau et utile qu'un grand mouvement se rassemblât. Que tant d'efforts isolés se réunissent ! Vous tous qui connaissez et aimez l'Alsace, et qui, parce que vous appréciez ce que l'ordre français peut en recevoir, savez ce que nous perdrions en la perdant, unissez-vous et qu'un *message* de vous tous aux Alsaciens leur dise que vous suivez et comprenez leurs tristesses, et que vous soutiendrez leurs justes aspirations. Républicains ou royalistes, mais Français d'abord, dites-leur que l'imprudence est la ressource du désespoir et que le désespoir n'est pas de chez eux, ni de chez nous ; montrez-leur que leur cause est la nôtre, que nous les sauverons avec nous, que la voie de leur destinée est française, comme le sens de leur fidélité de toujours ; et promettez-leur, par un serment qui serait digne de vos noms et de vos talents, que vous allez employer toutes vos forces à dire les vérités d'où viendra le salut, jusqu'au jour où, pour la paix de l'Alsace et l'honneur français, le malaise alsacien ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

Raymond Postal.

La jeunesse de Shakespeare[1]

II

A Londres : les débuts littéraires.

Arrivé à Londres, Shakespeare chercha d'abord un abri pour sa monture, — ce qui fut vraisemblablement le point de départ de sa fortune, car James Burbage, originaire de Stratford, à qui il s'adressa tout naturellement, était à la fois loueur de chevaux et propriétaire de théâtre. Précurseur avisé, ce James Burbage avait fait construire la première salle permanente, fournissant ainsi un toit hospitalier aux acteurs obligés jusque-là de se contenter d'installations précaires : tréteaux dressés sur les places, cours d'auberges ou bâtiments publics. En outre, il portait un intérêt particulier à la troupe de lord Leicester, où son fils Richard tenait le rôle des *Jeunes premiers*.

Sir William d'Avenant raconte que son illustre parrain en arrivant à Londres, « comme un étranger, ne savait point à qui s'adresser, ni comment il allait pourvoir à ses besoins. En ces temps, on allait à cheval au théâtre. Shakespeare se tint à la porte, où il gagna quelques deniers en gardant les chevaux des gentilshommes venus au spectacle. » Longtemps les *lads* chargés de ce service furent dénommés

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er avril 1926.

Shakespear's boys. Et c'est le souvenir de ce métier d'occasion, qui sera l'origine de l'insulte, « palefrenier », jetée au poète par Robert Greene.

D'Avenant rapporte encore que son esprit le fit vite remarquer des comédiens et lui valut d'être admis parmi eux. Il eut d'abord accès dans le théâtre où il tint un emploi subalterne ; mais bientôt sa facilité à écrire et la fertilité de son imagination lui feront confier le remaniement des pièces du répertoire.

Lorsque Shakespeare vint se joindre aux protégés de lord Leicester, le grand hangar qui les abritait se nommait *le Théâtre;* Burbage construisit par la suite d'autres salles dont le nom revient sans cesse dans les mémoires des contemporains : *la Rose, le Cygne*, où jouait la troupe de Marlowe, et encore *le Rideau*. Plus tard la troupe de Shakespeare eut deux théâtres à sa disposition : *le Blackfriar's*, où elle avait ses quartiers d'hiver, et le *Globe*, « ce fameux O en bois, décrit dans *Henry V*, mentionné dans *Hamlet* et qui servait à Shakespeare et à ses camarades en été, le parterre et l'avant-scène étant à la belle étoile.

Les archives de Londres permettent de fixer les demeures successives de Shakespeare ; il logea toujours dans le voisinage du théâtre où jouait sa troupe.

On sait, par un procès intenté en 1592 à un certain John Claytin qui lui devait sept livres, que Shakespeare demeurait, à cette date, dans Cheapside, entre le palais de lord Rutland et celui de Southampton.

En 1595, l'acteur-poète habitait une maison plus fortement imposée que celle des Burbage, ce qui indique qu'il était déjà dans une situation assez aisée. A partir de 1597, les théâtres furent relégués, par arrêté du lord-maire de Londres, sur la rive gauche de la Tamise, dans le quartier de Black Friors ; Shakespeare continuant à suivre sa troupe habita plusieurs années Silver Street, sous le même toit qu'un barbier français du nom de Montjoye. Enfin en 1611, il acquit, pour la somme de cent quarante livres, une spacieuse maison avec terrain y attenant et ayant une boutique au rez-de-chaussée, demeure qui était contiguë au théâtre de Blackfriars et qu'il légua à sa fille Suzanne.

Tout cela permet de voir avec quelle rapidité le proscrit sans sou ni maille fit son chemin et quelle somme de travail il dut fournir à ses débuts.

* * *

Le 18 avril 1593, Shakespeare sollicitait un permis d'imprimer pour un poème intitulé : *Vénus et Adonis*, dont le sujet, tiré du dixième livre des *Métamorphoses* d'Ovide, était traité avec une fraîcheur d'inspiration, un sens inné des beautés de la nature et une maîtrise technique, qui le classèrent au niveau des Sidney et des Spenser.

Ce chef-d'œuvre de vie et de jeunesse n'a peut-être pas son pareil. Son succès fut d'ailleurs prodigieux et fit sortir Shakespeare définitivement de la catégorie encore discréditée d'écrivain théâtral. Sa gloire de poète se trouva consacrée.

Francis Mères, professeur de rhétorique à Oxford, déclara après cette publication « que l'âme d'Ovide était revenue sur la terre, qu'Apollon lui-même parlait par la bouche du Stratfordien ». Un autre critique appelle Shakespeare « le Térence anglais », et à partir de ce moment on le traite de gentilhomme.

Il est vrai qu'un auteur acerbe, Middleton, dans une satire bizarrement intitulée : *Quel monde de fous, messeigneurs!* flétrissait la sensualité de ces vers et s'étonnait de voir de tels livres chez les dames du monde. « Voilà, s'écrie-t-il indigné, des pâtés succulents à la moelle pour délecter le palais d'une jeune mariée ! » Mais l'éreintement d'un critique ne nuit pas forcément au succès d'un écrivain. Il en est encore ainsi de nos jours.

Si une telle réussite était due au talent et à l'énergie de Shakespeare, on doit ajouter que la chance le favorisa en mettant sur sa route, au moment le plus opportun, le protecteur idéal, rêvé par tout débutant.

Vénus et Adonis, ce poème dont les milieux littéraires s'entretenaient de Londres à Oxford, était dédié à Henry Wriothesley, comte de Southampton et baron de Tichefield. La dédicace, signée Shakespeare, rompait avec une longue tradition d'étiquette. L'auteur, en offrant le « premier fruit de son invention » à son protecteur, lui promet « de l'honorer, si ce poème est bien accueilli, par un travail plus sérieux ; pour lui il s'estimera assez récompensé si un lecteur aussi doué trouve du plaisir à lire ses vers ».

Le jeune seigneur catholique à qui s'adressait Shakes-

peare, héritier d'une des grandes fortunes terriennes d'Angleterre, venait de sortir du Collège de Saint-John, à Cambridge, avec les honneurs de *Magister in artibus* et s'apprêtait à mieux gérer ses biens, par l'étude du droit, dans le centre réputé de Gray's Inn.

Dans ce milieu intellectuel et littéraire, Southampton ne tarda pas à exercer son attraction et à s'entourer de satellites, dont le premier fut Shakespeare. Par tradition et par goût personnel, Henry Wriothesley était porté à aimer l'art dramatique ; son grand-père, « favori d'Apollon », avait été un des meilleurs acteurs des représentations théâtrales universitaires. Le petit-fils montra plus de passion encore pour tout ce qui touchait à la scène, car, d'après une correspondance contemporaine, il passait des journées entières au spectacle.

Ce milieu de Southampton fut celui qui vit l'éclosion des poèmes et des sonnets de William Shakespeare, celui où furent conçus ses chefs-d'œuvre dramatiques.

Avant d'étudier l'interprétation des pièces de Shakespeare, de décrire leur mise en scène et d'examiner les procédés artistiques dont il est l'inventeur, il importe de rappeler le répertoire de cette période.

Vient d'abord la gracieuse féerie destinée à célébrer les fêtes nuptiales d'un grand seigneur, peut-être celles du comte d'Essex avec la veuve de Sidney, ou plus probablement, celle de sir Thomas Heneage avec lady Southampton.

La qualité principale du *Songe d'une nuit d'été*, c'est l'audace. Le titre, du reste, excuse les anachronismes et les absurdités, car en rêvant nul n'est tenu de respecter ni la logique, ni l'histoire. Le poète se livre complètement à sa fantaisie. « Le bois, dans les environs d'Athènes », où se place l'action, n'a rien de grec. Les artisans qui jouent en plein air la tragédie de Thisbé et qui, par leurs efforts trop consciencieux, la rendent burlesque, ces tisserands, tailleurs, rétameurs et menuisiers, n'ont jamais eu leurs pareils hors de la Grande-Bretagne. Thésée lui-même est le portrait d'un lord qui ressemble étonnamment au comte d'Essex.

Shakespeare aurait eu l'idée première de cette pièce, une nuit d'été, dans le village de Grensons où sa troupe était en tournée. Là il entrevit le personnage qui lui suggéra le rôle bouffon de Nick Bottom. Ce personnage vécut assez vieux

pour connaître Aubrey, le premier biographe de Shakespeare, et Aubrey, en consignant cette rencontre, ajoute que le poète notait, partout où il passait, les bizarreries des gens et de leur langage. C'est pourquoi les caractères transportés de la réalité à la scène, sont restés si vivants. Même les rôles secondaires frappent par leur naturel. Quand l'acteur-poète constatait le succès de certaines créations, guidé par les applaudissements des spectateurs, il n'hésitait point à remettre encore sur la scène des personnages qui y avaient réussi. Ainsi retrouvera-t-on chez le « Constable Dogberry », le veilleur de nuit de *Beaucoup de bruit pour rien*, certains traits de Bottom, tisserand d'Athènes.

L'épisode principal du *Marchand de Venise* reflétait les préoccupations et les passions du jour.

En 1594, une conspiration qui faillit coûter la vie à la reine Élisabeth émut l'opinion publique et donna un renouveau d'actualité au *Juif de Malte* de Marlowe, où le grand tragédien, Edward Alleyn, incarnait le rôle effroyable de Barabbas. Une vague d'antisémitisme passa alors sur l'Angleterre, car le médecin portugais de la reine, Roderigo Lopez, séduit par la promesse de « cinquante mille écus et moult honneurs pour ses enfants, s'était engagé à empoisonner sa malade ». Au procès, il déclara « aimer la reine tout autant que Jésus-Christ ». Mais l'historien Camden ajoute, non sans à-propos, « que cette déclaration fut reçue pour moquerie d'un homme de profession judaïque ».

Shakespeare, saisissant tout l'intérêt de la question du jour, traita avec plus d'ampleur un sujet analogue à celui qui avait été déjà porté à la scène par son ancien camarade ; et tandis qu'une compagnie rivale avait repris la pièce de Marlowe, les *Lord Strange's Men* montèrent le *Marchand de Venise*. Avec cette rare faculté de pénétration qui apparaît pour ainsi dire dans toutes ses créations, Shakespeare peignit, dans Shylock, un juif infiniment plus humain que le monstre de Marlowe ; il le dota des traits caractéristiques de la race sémite dont il rendit les qualités et les défauts avec une telle exactitude, que l'intérêt de sa tragédie, éternellement vraie, a survécu aux circonstances qui l'ont fait naître. Non seulement il gratifia son personnage de cet humour qui caractérisait Lopez, mais en outre, il obligea Burgage à se grimer de manière à ressembler au médecin de la reine, tradition encore respectée au théâtre et qui veut qu'on

représente Shylock sous les traits d'un juif *roux* et non *brun*, Lopez ayant le teint de Judas Iscariote.

Il est regrettable que lors d'une récente reprise en France du *Marchand de Venise*, le metteur en scène se soit mépris sur le caractère de Shylock et l'ait fait entrer en scène, trébuchant et ivre, en sortant d'un festin offert par un chrétien. A-t-on donc oublié l'indignation avec laquelle Shylock avait repoussé la première invitation de Bassanio?

— Comment aller sentir le porc, manger cette carcasse dans laquelle votre prophète de Nazareth a enfermé le diable! Non! Avec vous, je fais du commerce, je cause ou je me promène, mais je ne mangerai ni ne boirai, ni ne prierai en votre compagnie.

Quand Shylock se ravise, c'est pour mieux endormir les soupçons de son créancier sur ses sombres desseins. Ascète par tempérament, méfiant, haineux et austère, Shylock n'a rien du bon vivant; il aurait déjà été invraisemblable qu'il se fût grisé avec ses coreligionnaires, c'est inadmissible avec des chrétiens.

Selon Shakespeare, l'homme qui se grise est en confiance avec ses compagnons. A ce sujet, les lamentations du pauvre Slender, dans les *Joyeuses Commères de Windsor*, doivent être prises pour l'opinion de l'auteur; qu'on se rappelle, en effet, la boutade de Slender, lorsque, dévalisé par la bande de sir John Falstaff, il déclare, tout déconfit, qu'il ne s'enivrera plus désormais, sinon avec des gens « vertueux et sobres, ayant dans leur cœur la crainte de Dieu ».

Si l'on s'était souvenu de l'admirable critique faite du *Marchand de Venise*, il y a plus de deux siècles et demi, par Rowe, critique qui n'a rien perdu de sa finesse, notre metteur en scène moderne aurait renoncé à son effet soi-disant comique :

— Bien que nous ayons vu cette pièce considérée par les lettrés comme une comédie et montée au théâtre avec un excellent comédien dans le rôle de Shylock, je ne peux m'empêcher de croire que l'auteur l'avait conçue dans un esprit tragique. Il décrit une soif de vengeance si morbide, une férocité si sauvage dans sa malignité, que rien dans ses autres comédies ne ressemble à cette création du juif.

Après *le Marchand de Venise*, Shakespeare composa *Richard III*, pièce fort goûtée du public, où Burbage avait

un rôle tout à fait approprié à son jeu grandiloquent. Ce personnage resta une des créations les plus populaires de l'acteur. On l'avait si intimement associé au roi, qu'un guide montrant aux voyageurs le champ de bataille de Bosworth, où Richard trouva la mort, au lieu de citer les paroles et les gestes du souverain, disait à son auditoire étonné : « C'est ici que Burbage criait : « *My kingdom for a horse!* » ou encore : « C'est ici que Burbage fut tué ! »

Encouragé par la réussite de *Richard III*, — mélodrame qui, pour être mis en relief, demande une interprétation adéquate, — Shakespeare écrivit ensuite *Richard II* qu'on peut comparer avec la pièce précédente. Je mettrais volontiers *Richard II* en tête des drames historiques. On y trouve, joint à la profondeur psychologique qui distingue *Hamlet*, ce souffle de lyrisme qui atteindra son complet épanouissement dans *Roméo et Juliette*. L'action est rapidement menée et rien n'est plus saisissant que la scène où les deux parents du roi s'accusent mutuellement de trahison, tandis que l'auditeur perplexe se demande : « Quel est le coupable? »

La popularité de ce drame incita l'éditeur Andrew Wyse à le publier en volume et pour la première fois le nom de Shakespeare figura sur le frontispice d'une de ses pièces, en attendant que seize autres de ses drames ou comédies fussent imprimés de son vivant et sous son nom. *Richard III*, publié peu après, connut un succès analogue ; on en vendit rapidement six éditions, preuve qu'à la lecture comme à la scène, ce drame restait très apprécié du public anglais.

C'est également à la production de cette période, qu'appartiennent le remaniement des *Peines d'amour perdues* et la composition de *Roméo et Juliette*, qui marque une date si importante dans l'histoire de la production shakespearienne.

Shakespeare y a fait preuve des dons les plus riches et les plus opposés. Il a su mêler au pathétique le plus intense, l'humour le plus divertissant. Les caractères de second plan, tels ceux de la nourrice et de Mercutio, qui ne figurent pas dans les nouvelles de Porto et Cinthio, où Shakespeare avait pris son sujet, sont une heureuse inspiration qui concourut au succès de la pièce. Dryden rapporte que Mercutio, ce personnage tout de fine gaieté et de sagesse, était tellement aimé du public, que beaucoup de ses admirateurs reprochèrent à l'auteur de l'avoir fait disparaître trop tôt

(il est tué, on s'en souvient, au début du troisième acte). A quoi Shakespeare aurait répondu qu'il regrettait, lui aussi, cette fin prématurée, mais que s'il n'avait pas fait mourir son personnage aussi tôt, c'est lui qui serait mort à la peine.

Certains critiques se sont étonnés que Shakespeare ait, à cette époque, écrit une œuvre aussi différente de ses drames historiques que *Roméo et Juliette*. On peut expliquer ce contraste avec les autres productions de cette période, en faisant le rapprochement suivant : quand Shakespeare transporta à la scène la touchante histoire des amants de Vérone, les péripéties du roman vécu par son ami et protecteur Southampton se déroulaient sous ses yeux. Les entraves apportées à l'union d'Henry Wriothesley avec Élisabeth Vernon, pour n'être pas aussi tragiques que la haine de famille qui s'opposait à l'hymen de Roméo et Juliette, entouraient les amours contrariées des jeunes gens d'une atmosphère romantique qui n'est pas sans analogie avec le caractère général du drame shakespearien. N'y a-t-il pas dans cette indéfinissable grâce, qui transparaît à travers les scènes entre les amants de la fiction, comme un écho des serments du couple Southampton, cité plus tard comme le modèle des époux unis dans les bons et les mauvais jours, dans la richesse comme dans l'adversité?

L'étude des caractères féminins dans l'œuvre de Shakespeare permet d'établir un parallèle entre ses héroïnes et celles qui eurent une place dans sa vie, et de fixer quel fut son idéal de la femme et de l'amour.

Les hommes d'imagination gardent toujours et laissent transpercer dans leurs créations, la première impression de *l'éternel féminin* qui embellit ou corrompt leur jeunesse. De l'œuvre du poète, on peut déduire que sa mère, Mary Arden, était spirituellement distinguée. De même, Anne Hathaway, sa femme, a pu être jalouse ou violente, douce ou altière, elle n'était certainement ni commune ni dépravée.

Peu importe que la publication de documents et de lettres viennent confirmer ce que l'on soupçonnait des tristes histoires de cœur de Byron, chaque critique un peu psychologue sait, en lisant l'auteur de *Child Harold*, que sa mère devait être dure et égoïste et qu'il faut rechercher la cause déterminante de sa misanthropie dans une première expérience de l'amour.

Quand on lit Shakespeare, au contraire, on voit que les femmes qui entourèrent son enfance et sa jeunesse, sa mère, sa sœur Johanne et sa fiancée Anne, étaient faites pour stimuler son idéalisme instinctif et l'amener à cette conception de la femme généreuse et courageuse, d'esprit et de cœur tendre, ne transigeant jamais avec les questions d'honneur, que l'on trouve si vigoureusement décrite dans ses drames. Et n'est-il pas significatif que Flaubert ait rendu cet hommage à Shakespeare, poète de l'amour, quand il a écrit : « Virgile a fait la femme amoureuse, Shakespeare la jeune fille amoureuse ; toutes les autres sont la copie plus ou moins éloignée de Didon et de Juliette. »

Vers 1597, le poète revint au genre historique. Le succès de *Richard II* le décida à donner une suite à cette tragédie. Puisant à nouveau dans les chroniques d'Holinshed et se basant sur des anecdotes qu'il tenait, sans doute, de la famille des Percy, intimement liée avec celle des Southampton, il donna *Henry IV*, qui est une manière de commentaire philosophique de *Richard II* auquel il se rattache étroitement. On y voit l'usurpateur accablé sous le poids d'une couronne mal acquise. Il ne tarde pas à être en butte à des conspirations semblables à celles qu'il fomenta jadis et à souffrir des scandales causés par son héritier. A la sombre figure de ce roi torturé par le remords et la crainte, l'auteur oppose la géniale création de sir John Falstaff, joyeux compagnon du fils prodigue. Bon vivant, animateur, fanfaron, menteur, entraînant les gens les plus ternes à partager sa gaieté, Falstaff fait excuser ses défauts par son inépuisable bonne humeur, son intarissable esprit. Ce personnage est si sympathique à l'auditoire, que le public devient complice de ses machinations. Au moment où ses ambitions s'écroulent, où son élève s'affranchit de son influence, la salle est prête à compatir à sa déconfiture. Tout Londres s'intéressa au sort de Falstaff et Shakespeare promit, dans l'épilogue de *Henry IV*, de montrer au cours de l'héroïque épopée de *Henry V*, déjà en préparation, le même Falstaff déployant ses talents à la guerre de France. Le fou rire annoncé était attendu avec impatience. Pourtant ce ne fut pas sous l'aspect soldatesque qu'on revit Falstaff ; la reine Élisabeth, que les scènes de taverne avaient fortement divertie, commanda au poète de représenter le personnage amoureux.

Le poète, pour répondre à cette auguste demande et pressé

par le temps, écrivit en trois semaines *les Joyeuses Commères de Windsor*, comédie presque entièrement en prose, où, pour la première fois, son intrigue se déroulait dans un milieu uniquement bourgeois. S'introduisant auprès de deux maris jaloux et de leurs jolies épouses, le gros chevalier Falstaff s'est proposé de faire des conquêtes faciles ; mais la belle Mrs Page et la spirituelle Mrs Ford, fidèles à leur maxime : « on peut s'amuser et rester honnête », déjouent hardiment les projets de Falstaff qui est pris dans ses propres filets.

Shakespeare estima, sans doute, qu'il avait épuisé le sujet des frasques de Falstaff quand il présenta le drame historique de *Henry V*. Malgré la promesse faite dans l'épilogue de *Henry IV*, il a soin de faire disparaître sir John dès le premier acte ; c'est Mrs Quickly qui décrira en quelques mots lugubres, d'un comique involontaire, la fin de son compère.

On constate dans la production shakespearienne de cette époque un penchant de plus en plus marqué pour les cultures française et italienne. On en possède un indice avec *Comme il vous plaira*, exquise pastorale dont l'action est placée dans un cadre français, où Shakespeare a très heureusement su donner un tour romanesque, teinté de philosophie, à des scènes de bergerie. Le titre même indiquerait à lui seul, s'il en était besoin, que l'acteur-poète songeait à plaire à Southampton.

Dans cette pièce, son art paraît constamment subordonné aux goûts de son protecteur. La vie est dépeinte, non pas telle qu'elle est, mais telle que la jeunesse la voudrait. Il semble que Shakespeare ait voulu dépasser l'optimisme des contes où Southampton se délectait.

La période des comédies gaies sera close avec *la Douzième nuit*, curieux mélange de lyrisme et de bouffonnerie.

Cette production, qui s'échelonne sur un court laps de temps, étonne par sa variété. Certaines de ces pièces furent rapidement conçues pour répondre, soit au désir du public, soit à quelque demande particulière. Ce n'est pas la seule raison de leur inégalité. Si on examine la manière dont on les montait, la composition de la troupe, les dispositions de la scène, et les lois conventionnelles de l'interprétation, en un mot, les difficultés qui entravaient l'art de Shakespeare, auteur, metteur en scène et acteur, on expliquera certains défauts de son théâtre.

L'une des plus sérieuses résidait dans la composition de

la troupe. Lorsque Shakespeare se plaint du mauvais goût du siècle et des exigences du public (sonnet 110), quand il regrette d'avoir aliéné ses pensées et abandonné à vil prix ses trésors les plus chers, il s'avoue, non seulement prisonnier de sa troupe, mais aussi gêné par les difficultés matérielles de la mise en scène.

A Kempe, le bouffon, et à Burbage le tragédien, étaient toujours réservés les rôles de premier plan dans la conception de la pièce, et leur voix prépondérante, conséquence de succès répétés, les mettait en situation de réclamer un rôle spécialement écrit pour montrer leurs talents respectifs, ce qui a souvent gêné Shakespeare et nui à son art.

Kempe, qui se vantait d'avoir « le cœur aussi léger que le pied », disputait au célèbre Tarleton la réputation de meilleur comique de l'époque. Son entrée en scène suffisait à déchaîner les rires de l'auditoire. Il ajoutait à ses rôles quantité d'à-côtés, plaisants ou grossiers, agrémentait ses tirades de nombreux tours d'adresse ou de maladresse concertée, qui lui valurent une immense popularité. Danseur infatigable, il fit le pari d'aller de Londres à Norwich, sans abandonner le pas rythmé de la *Morrice dance*, pour laquelle il était particulièrement renommé. Cette sorte de bourrée fut connue plus tard sous le nom de *Kempe's Jigge*. Il fut suivi dans cet exploit, qui dura neuf jours, par une foule nombreuse. Tout le long du parcours les châtelains et les habitants des villages où l'on s'arrêtait venaient à sa rencontre et lui offraient des rafraîchissements. Son entrain endiablé lui valut de nombreux imitateurs parmi les curieux accourus au bord de la route pour le voir. Et quand il atteignit Norwich, il trouva la ville en fête ; un concert avait été organisé sur la place publique ; le maire et les corporations, dans leurs robes d'apparat, vinrent le recevoir et le conduisirent au banquet organisé en son honneur. On lui reconnut à l'unanimité *droit de cité* et en souvenir de son étonnante prouesse, il reçut la somme de quarante francs et une pension annuelle.

La légende s'empara de la « neuvaine » et les prédicateurs puritains rivalisèrent avec les faiseurs de ballades pour en décrire les réjouissances sous un aspect licencieux. Tant et si bien, que le héros jugea bon de mettre les choses au point et de publier un récit détaillé, jour par jour, des événements tels qu'ils s'étaient passés. Sa brochure, *Kempe's Nine*

daie's Wonder, écrite dans un style vif et prime-sautier, pleine d'allusions littéraires et de mots d'esprit, est bien faite pour donner une idée favorable de la mentalité du fameux clown et du degré d'instruction du compagnon de Shakespeare qui, par définition, n'était pas le plus érudit de la troupe. Ce plaidoyer est dédié à Mary Fitton, sa meilleure élève à la cour ; la lettre d'envoi prouve en quelle estime le bouffon de Shakespeare était tenu, puisqu'il osa s'adresser à une « demoiselle d'honneur de la reine ».

On comprend, qu'en présence d'une telle vogue, Shakespeare ait été contraint de charger, à l'intention de son célèbre camarade, les rôles comiques qu'il lui confiait dans ses comédies et même d'introduire à son intention, dans ses pièces les plus tragiques, un personnage de ce genre, ce qui n'est pas sans étonner le lecteur d'aujourd'hui.

Shakespeare servait aussi ses intérêts financiers. Et de même qu'il procurait toujours à Kempe le moyen de débiter ses hilarantes facéties et encore de danser, il ménageait à Burbage l'occasion de faire montre de ses talents d'escrimeur. Sans doute l'association pratique entre Kempe, Burbage et Shakespeare reposait-elle sur des bases bien définies puisqu'un document officiel, heureusement découvert, établit que le premier paiement fait à la troupe est libellé aux noms de *Kempe, Burbage et Shakespeare.*

Burbage était d'une rare séduction. Sachant user de tous les artifices de la diction, sa voix était aussi tendre dans les passages lyriques que vibrante dans les tirades dramatiques. Il mettait tant de chaleur à traduire les sentiments des personnages qu'il interprétait qu'un admirateur, l'ayant suivi dans toutes ses créations, croyait voir une vingtaine de personnes disparaître avec lui quand il mourut. Ce contemporain déclare que les acteurs, ses camarades, pleuraient à chaudes larmes quand il s'élançait dans la tombe d'Ophélie et que l'auditoire, empoigné, craignait vraiment qu'il ne se suicidât. Pourtant, quand il joua Hamlet, il avait pris de l'embonpoint et c'est à cause de cela, dit-on, qu'il s'interrompt dans la scène du duel pour essuyer son front ruisselant, tandis que la reine Gertrude fait cette remarque qui s'explique assez mal aujourd'hui : « Il est gros et manque de respiration. »

Shakespeare aurait été bien maladroit s'il avait négligé de tirer profit de la popularité d'un tel interprète. Le charme

que Burbage communiquait à ses rôles d'amoureux expliquait les coups de foudre de Roselinde et de Juliette, et rendait même vraisemblable dans *Richard III*, par exemple, au lendemain du meurtre du prince de Galles, la conquête de sa veuve par l'assassin lui-même.

Le jeu de Burbage est intimement lié à la conception emphatique du rôle de Richard III. Une anecdote cueillie dans le journal d'un étudiant de Londres confirme à quel point l'acteur s'était identifié au personnage royal. Un jour que Shakespeare et lui se disputaient les faveurs de la même femme, il advint qu'il fut distancé par son camarade qui se trouvait chez la belle, lorsque le tragédien frappa à la porte en s'écriant : « Ouvrez au nom du roi Richard. — Non, répliqua Shakespeare, Guillaume le Conquérant précède toujours Richard. »

On peut se demander si Shakespeare n'éprouvait pas quelquefois une certaine amertume devant le prestige dont jouissait Burbage auprès du public et si c'est à sa propre expérience qu'il fait allusion dans ce passage de *Richard II* : « Comme au théâtre, après que l'acteur favori a quitté la scène, les yeux du spectateur se posent avec indifférence sur celui qui entre, trouvant ce qu'il dit plutôt ennuyeux. » Et peut-être ne fut-il point fâché de donner le conseil à ses deux confrères par la bouche d'Hamlet : à Kempe, de ne pas ajouter par vanité de facéties à son rôle écrit de bouffon ; à Burbage, de rester modéré, même dans les situations les plus tragiques, et de ne pas « déchirer en lambeaux ses passions, ni outrepasser la modestie de la nature ».

C'est que le jeu de Shakespeare devait être plus nuancé. Dès 1592, il était déclaré excellent dans sa profession. Son camarade Beeston — chronique vivante de la scène, comme l'appelle Aubrey — affirmait qu'il était bon acteur et supérieur à son rival Ben Jonson, relativement médiocre. Jonson lui-même, quand la mort du poète eut mis fin à toute rivalité, écrivit : « Shakespeare, en chaussant le cothurne, défia la comparaison avec tous les Roscius de l'antiquité. Beau comme Apollon, séduisant comme Mercure, ses accents faisaient vibrer la scène. » Et Drayton qui, sa vie durant, connut Shakespeare, le jugeant comme acteur déclare : « Sa verve comique est aussi juste que ses fureurs tragiques sont puissantes. »

Quels furent ses rôles à succès? A quel genre allait sa pré-

dilection? Rowe assure que la majestueuse et touchante figure du roi de Danemark, qui exigeait un si grand mélange de tendresse et d'autorité, fut l'apogée de son art. Et de fait, sa prestance physique et son apparence vieillie par une calvitie prématurée durent le désigner pour tenir l'emploi du personnage, qualifié au théâtre, de père noble. Il illustra presque certainement, dans la comédie de Jonson, *Every Man in his Humour*, celui du père Knowell.

Or, si le rôle du feu roi de Danemark demande une dignité austère, une passion contenue et une grande tendresse, celui du père Knowell exige des qualités bien différentes. C'est un personnage de pure comédie, irascible, mais plein d'humour, précurseur, dira-t-on, du Philinte de Molière, d'Alceste et de Chrysale. Aussi la scène où Knowell lit tout haut une lettre adressée à son fils et dans laquelle sont tournés en ridicule certains petits travers, est d'une finesse satirique digne du créateur de l'homme aux rubans verts et réclame de l'interprète une parfaite maîtrise de son art. En somme, pour bien rendre des caractères si différents, Shakespeare a dû être, comme en a témoigné Chettle, un acteur excellent et surtout d'une grande souplesse...

Le texte d'un sonnet laisse supposer qu'il endossa au moins une fois la livrée de bouffon. « C'est vrai, dit-il, que je me suis traversti en arlequin. » (*I have made myself a motley to the view.*)

On admet volontiers qu'il ait interprété Touchstone de *Comme il vous plaira*, dont les reparties pleines de verve et de philosophie tranchent avec les clowneries réservées à Kempe. Deux textes assez mystérieux suggèrent que ce fut l'auteur lui-même qui interpréta Falstaff, ce qui indiquerait que Shakespeare était un comédien de premier ordre, car nul autre n'eût osé se charger d'un rôle aussi difficile.

On peut se demander s'il fut le meilleur acteur de sa troupe ; mais on ne doit pas douter qu'il ait été un metteur en scène hors de pair et fertile en expédients. Il est amusant, par exemple, de trouver dans *la Douzième nuit* des traces d'un jeu de scène impromptu qui montre comment il sut remédier à l'absence d'un de ses musiciens. Quand le duc demande une chanson, on lui répond que celui qui devait chanter n'est pas là. Alors le duc insiste, disant qu'on joue l'air en l'attendant : « Le bouffon s'en chargera, Seigneur, lui répond-on, et il ne doit pas « être loin ». Aujourd'hui

encore, l'exquise ballade qui imite le *planh* des troubadours est réservée au bouffon. L'accident qui ajoutait à la vraisemblance est devenu la tradition.

On a d'autres exemples de son habileté à triompher d'obstacles plus sérieux. Certaines règles conventionnelles de l'interprétation n'entravaient pas moins l'action du dramaturge que la composition de sa troupe. En Angleterre, à cette époque, il était encore interdit aux femmes de jouer en public. Force était donc à Shakespeare, comme à ses confrères, de confier les rôles des héroïnes à des adolescents. L'habitude s'en conserva longtemps dans son ancienne troupe, même quand elle passa sous la direction de sir William d'Avenant. Au dire de John Downes (le régisseur), on observa scrupuleusement les règles établies par le dramaturge. Un acteur nommé Knyaston, interprète des rôles de Juliette et de Desdémone, jouait si bien les héroïnes « qu'aucune femme n'aurait montré une tendresse et une sensibilité plus parfaites pour séduire ou émouvoir l'assistance ». Cet usage se conserva dans la troupe, même au temps où les femmes apparurent sur la scène.

Mais à l'époque de Shakespeare, quand lui-même figurait parmi les comédiens, deux de ses camarades seulement étaient chargés de représenter les deux caractères féminins qui semblaient alors de rigueur. Et c'est sans doute parce que leur nombre était limité que son théâtre comporte peu de femmes, ou que celles-ci n'apparaissent pas simultanément sur la scène, ou encore que le même acteur, comme dans *le Conte d'hiver*, double les rôles d'Hermione et de Perdita (tradition respectée de nos jours les rares fois où l'on joue cette pièce).

Pourtant, si adroit que fût l'interprète, il lui était difficile cinq actes durant de conserver les gestes, la voix, l'attitude d'une parfaite jeune fille. Pour rester dans la vraisemblance, Shakespeare imagina un stratagème dont il abusa même un peu : nombre de ses héroïnes se trouvent contraintes de se déguiser en cavalier, d'en imiter les manières, ce qui laissait une plus grande liberté d'allure à Imogène, à Viola, à Rosalinde, à Jessica, à Julia et à Portia. Quand celle-ci entre à Belmont dans l'obscurité, elle se croit obligée d'excuser son timbre trop sonore par une plaisanterie : « On me reconnaît à cause de ma mauvaise voix comme le cuckoo. » Quand on a eu le privilège d'entendre une Sarah Bernhardt inter-

prêter Portia, on se demande pourquoi cette remarque subsiste encore.

La construction du théâtre obligeait l'auteur à d'autres subterfuges.

La scène, large d'une vingtaine de pieds, profonde d'environ trente, avançait en pan coupé dans l'espace réservé au parterre, et était fermée par une balustrade en chêne. Comme elle n'était séparée de l'auditoire par aucun rideau ou paravent, l'acteur qui venait d'être tué était obligé de faire le mort pendant toute la durée de la pièce, sous peine, en se relevant, de détruire l'illusion des spectateurs. Shakespeare pour obvier à ce ridicule avait soin de justifier le départ immédiat de ses morts. Ainsi Hamlet interrompt le dialogue avec sa mère pour cacher le corps de sa victime, Polonius. Lui-même, à la fin du drame, hissé sur les épaules des soldats de Fortinbras, quitte la scène au son d'une marche funèbre, marche qui s'ajoute au dénouement de chaque tragédie. Macbeth, Antoine, Cléopâtre, Cassius, Brutus, Lear, Coriolan disparaissent de la sorte ; tandis qu'au cours de l'action l'auteur imagine quelque raison plausible pour transporter dans les coulisses ses personnages tués de façon violente.

C'est par de tels détails, par sa souplesse et son ingéniosité à tourner les difficultés et à profiter des trucs nouveaux dont la scène s'enrichissait que Shakespeare révèle sa compréhension de l'art théâtral. Car on aurait tort de croire qu'au Globe et au Blackfriar's on ne disposait d'aucun moyen matériel pour monter une pièce avec un certain réalisme. En guise de décors, une toile d'Arras ou une tapisserie de verdure masquait le fond du théâtre ; mais à l'arrière-plan, une sorte d'alcôve à deux étages pouvait être isolée de la scène par un rideau, figurant ainsi une maison, un balcon, voire les murs d'un château ; une trappe à l'étage supérieur rendait possibles certains jeux de scène, tels que déesse ou fée descendant du ciel, ou encore, comme dans le *Juif de Malte*, la chute de Barabbas dans un chaudron. Le partage transversal de l'alcôve permettait deux jeux de scène simultanés.

A la cour, d'après les comptes du lord Chambellan, la mise en scène était autrement soignée qu'au *Globe*. Un certain John Carow réclama la somme de 14 £ 12 pour la fourniture des accessoires suivants :

« Six maisons en toile montées et peintes, selon les besoins de chacune des quatorze pièces inscrites au programme de l'année ; un char de quatorze pieds de long sur huit de large, une montagne avec rochers, une fontaine pour Apollon et ses neuf muses, un château avec colonnes, frise et toiture d'or, le portique orné des armes de France et d'Angleterre. » Telle est la liste des articles fournis par ledit Carow, sans compter des animaux et monstres divers, lances, boucliers, harnachements, ni oublier le pourboire de celui qui avait cueilli les fleurs et la mousse et avait porté à la cour les arbres devant constituer sur la scène un bosquet sauvage.

Quant aux riches costumes — dont les velours, les dentelles et les satins donnaient prétexte aux anathèmes des prédicateurs puritains — ils s'ajoutaient aux décors et permettaient aux acteurs de figurer avec pompe les hauts et puissants personnages qu'ils représentaient.

Les accessoires concouraient à situer l'action. Si l'on voulait, par exemple, représenter une chambre à coucher : un lit, une table, des chaises, des flambeaux, y suffisaient. Un trône entouré de tabourets laissait supposer que la scène se passait à la cour ; une barre, des bancs, une table, qu'il s'agissait d'un tribunal ; de même qu'un autel ou un tombeau indiquait l'intérieur d'une église ou d'un temple. Pour la prison, on n'avait besoin que d'une potence et de chaînes. Une boutique était clairement reconnaissable grâce à un comptoir garni d'objets appropriés. On se contentait de jeter au hasard des roseaux pour figurer une action en plein air. Un bois comportait toujours l'adjonction d'un banc moussu, d'arbres et de rochers ; un jardin différait d'une forêt par la présence de bancs et de buissons taillés.

En dépit de la médiocrité de ces moyens matériels et des restrictions que lui imposaient la composition et l'organisation de sa troupe, Shakespeare arrivait à créer l'atmosphère de vraisemblance indispensable à la valeur du drame. Et c'est en cela qu'il est nettement supérieur à ses confrères et montre sa connaissance approfondie du métier ; les expédients dont il lui faut user sont toujours présentés avec une adresse qui est sienne et qu'il tire de sa psychologie du public.

Se haussant au-dessus des truquages limités de mise en scène, c'est par son art qu'il suppléera à tout ce qui manque pour entretenir l'illusion chez son auditoire. Il a compris que sous les artifices des décors, c'est la magie des idées, la mu-

sique des mots qui charment le spectateur et le retiennent. Quelques phrases lui suffiront pour définir une situation dramatique. Il ne décrit pas, il suggère ; et telle est la force persuasive de son génie poétique que des commentateurs ont cru qu'il avait voyagé en France, en Italie, en Écosse. Ses tableaux sont si vivants qu'ils conservent une éternelle jeunesse.

Mais son art n'est pas seulement grand par le détail. La puissance de son théâtre est unanimement reconnue. On a remarqué avec raison que Shakespeare — malgré son mépris des trois unités de la tragédie antique et la confusion qui règne dans nombre de ses pièces — a su développer un art personnel qui a ses règles et ses procédés ; c'est par la concentration émotive qu'il parvient à créer une impression d'unité, aussi intense et plus naturelle que celle des tragiques anciens. Son procédé est symphonique. Et chaque pièce paraît être la démonstration des effets multiples d'une seule passion. La trame de l'action est faite de plusieurs intrigues juxtaposées, toutes rattachées au dénouement par l'unité de sentiment : *l'art de Shakespeare est toujours réglé par le même procédé dont il fut le grand maître : le thème avec variations.*

Mais si Shakespeare est arrivé si vite au faîte du succès et s'y est maintenu si longtemps, c'est aussi qu'il fut un homme de théâtre épris de son métier et qu'il en exploita successivement toutes les ressources. Comme plus tard Molière, il se laissa guider par la psychologie du spectateur, à qui il lui fallait plaire. La force et la faiblesse de son œuvre résident dans sa préoccupation de satisfaire le goût du public.

Dans son désir de plaire, Shakespeare sut toujours tirer parti de l'actualité et il eut toujours du succès, même quand cette actualité était éphémère. Prenons comme exemple *les Peines d'amour perdues*, écrites au moment où en Angleterre l'intérêt général se tournait vers la France, par suite de l'alliance conclue avec Henri IV. Shakespeare plaça l'action de sa comédie à la petite cour de Nérac et baptisa ses personnages d'après les noms que les gazettes étaient en train de faire connaître. Le roi de Navarre, Longueville, Biron, du Maine et la Mothe parurent sur la scène ; ces personnages n'avaient, bien entendu, rien de commun avec le souverain et les seigneurs de la réalité. Mais le choix habile de ces noms suffisait à fixer l'attention du spectateur.

Quand, grâce à de nouveaux traités de commerce, le public commença à s'intéresser à la Moscovie, il apprécia l'introduction dans la comédie de Shakespeare d'une troupe de danseurs russes, dont les étranges costumes et les riches fourrures charmèrent les yeux. Pour ajouter aux divertissements cosmopolites, les deux acteurs qui jouaient respectivement le Fanfaron espagnol et le Pédant italien, étaient grimés de façon à ressembler à deux individus fort répandus alors à Londres, un certain Monarcho, dont les affectations étaient proverbiales, et un professeur italien. Même « l'attraction » du moment, le fameux cheval savant de l'entraîneur Bankes, qui devinait l'âge des spectateurs, donnait la racine cubique des nombres, et montait jusque dans le dôme de Saint-Paul, était mentionné dans la comédie. Voilà qui explique la grande vogue de cette pièce du vivant de l'auteur, et pourquoi aussi, à notre époque, elle semble plus morte que les autres et enfin pourquoi on la monte si rarement.

On pourrait encore citer d'autres pièces, dans lesquelles Shakespeare fit une large place aux questions du jour. Mieux que personne, il s'est brillamment servi de l'actualité. Fier de son métier, ne disait-il pas :

— Soignez bien les comédiens, car ils sont le reflet et la chronique de leur époque. Ils tiennent le miroir en face de la nature afin que notre temps y apparaisse comme frappé dans son corps et sa substance. Mieux vaut après la mort une mauvaise épitaphe, que subir leur mauvais vouloir de votre vivant.

C'est ainsi qu'on trouve dans les drames de Shakespeare l'image des mœurs et des goûts des contemporains d'Élisabeth et de Jacques Ier, et à côté de détails pittoresques l'évocation d'événements historiques. J'ai déjà indiqué que *le Marchand de Venise* fut composé pour répondre à l'émotion causée par un attentat dirigé contre la reine.

C'était au moment où Shakespeare se plaça sous l'égide de Leicester que ce seigneur organisait la fameuse *Barbary Company* qui devait exploiter les côtes marocaines.

Tout ce qui touchait à l'empire Nord-africain intéressait l'opinion britannique à un degré extrême. Alors que le reste de l'Afrique demeurait pour les Anglais un vaste continent mystérieux, la zone comprise entre Alger et Safi — avec Marrakech comme capitale — leur était devenue familière à cause du sucre et du salpêtre fournis à leur commerce.

On se fait difficilement une idée des liens étroits que ce trafic avait établis entre les deux pays au temps d'Élisabeth. De ce fait, la Barbarie, comme on appelait alors l'empire des sultans de Fez et de Marrakech, était un sujet « brûlant... d'actualité », autant pour les négociants de la cité que pour l'entourage politique de la reine : Élisabeth, espérant atteindre ses ennemis de la Péninsule à travers le Maroc, y encourageait la contrebande des armes et des munitions ; et, pour réaliser ses desseins, ce fut d'abord sous le prétexte d'échanges commerciaux que des relations se nouèrent entre le Chérif musulman et la souveraine protestante.

C'est précisément au moment où les intérêts politiques et commerciaux se tournent vers le Maroc, que ce pays commence à figurer dans l'œuvre de Shakespeare. On y peut relever plus de soixante allusions à la Barbarie et aux Mauresques. Trois personnages dans son œuvre viennent de la Barbarie. Deux d'entre eux, un prince et un condottiere, sont du type de la plus noble tradition berbère. L'autre, aussi distant des premiers que la plaine l'est des monts, représente le plus vil des esclaves.

Shakespeare les appelle les uns comme les autres des « Maures ». Ceci est bien de son temps, où on ne faisait guère de différence ethnologique entre les habitants de la Côte et les guerriers aryens de la montagne. Peu importent les noms d'ailleurs ; le génial auteur du *Maure de Venise*, aussi bien qu'un frère Tharaud ou un Le Glay, nous semble avoir saisi la différence essentielle entre les deux races : sémite et berbère. Il nous fait sentir l'abîme qui sépare Othello d'Aaron. Pas un mot, pas un geste d'Othello qui démente ses origines. Il est issu des souverains guerriers de l'Atlas — on les appellerait de nos jours grands caïds. — « Je tire ma vie d'aïeux de royale souche et mes qualités peuvent prétendre, le front haut, à cette fortune ! » s'écrie-t-il quand le Sénat hésite à confier à un plébéien étranger le sort d'une jeune patricienne. Puis il nous rappelle les souvenirs de sa jeunesse belliqueuse, toujours en lutte avec les tribus des alentours, au sein des antres et des cavernes, déserts effrayants, montagnes neigeuses dont les sommets se perdaient dans les cieux...

Dans *le Marchand de Venise*, nous sommes encore en face d'un grand seigneur de la dynastie saâdienne. Sans autre désignation que celle de prince du Maroc, il vient à Belmont

solliciter la main de Portia, dont le hasard va disposer. Il se présente avec la pompe fastueuse que l'héritier du Chérif doit déployer. La grande dame, un peu blasée par le luxe et l'adulation de son milieu, est impressionnée par la fière sincérité de son nouvel amant. La pointe d'ironie qu'elle met en répliquant aux autres prétendants est absente dans ses réponses au Marocain.

Si les discours du prince sont pleins d'anachronismes, ils sont imagés et pittoresques ; l'auteur avait sans doute entendu dire que la conversation arabe était raffinée et que les grands chefs, d'esprit cultivé, employaient un langage orné de fleurs de rhétorique. Il traduit cela à la mode italienne, avec force allusions mythologiques ce qui synthétisait en même temps, à ses yeux, des goûts patriciens et une tournure de pensée exotique. La méthode est simple : depuis, bien des poètes en ont usé.

En parlant de Padoue, Mantoue, Milan, Vérone et Venise, il était assuré de plaire aux auditeurs de ses premières comédies. La jeunesse dorée qui fréquentait les salles de spectacles avait visité la Toscane ou comptait y aller un jour, mais le marchand-aventurier qui venait se distraire au *Globe* ou au *Blackfriars* a dû être un visiteur rare. Ce n'était pas pour lui et ses compagnons que travaillaient alors les auteurs dramatiques. Pour dépeindre la Barbarie quand son tour venait d'être « l'actualité » du moment, Shakespeare s'est naturellement donné encore moins de mal que pour l'Italie. Son auditoire ne réclamait pas un cours de géographie, ni une étude de mœurs musulmanes. L'exactitude était inutile. On connaissait tout au plus le nom d'Alger et celui de Maroc (qui pour les Anglais correspond à Marrakech) comme résidence du sultan, et seuls les noms d'Alger (épelé *Argier*) et du Maroc lui ont suffi pour établir sa carte barbaresque.

Or, si le public de la Renaissance dédaignait les précisions savantes, il ne dissimulait pas son goût pour un rappel des questions politiques et Shakespeare, après Marlowe, était celui qui répondait le plus vite à l'appel de la nouveauté.

Je citerai pour finir la pièce intitulée *The Yorkshire Tragedy*, dans laquelle la troupe de Shakespeare a donné la mesure de sa prédilection pour la *modern instance*. Cette sorte d'intermède fut joué maintes fois par les comédiens du roi et publié in-quarto en 1606. Dès le titre, le lecteur était prévenu que le drame n'était pas « aussi nouveau que lamentable

et vrai ». En effet, en 1605, un crime horrible avait ému l'Angleterre : un jeune homme d'excellente famille, marié à une femme charmante et père de deux enfants délicieux, avait brusquement assassiné tous les siens. Shakespeare et ses camarades, certains que le public désirerait une explication raisonnée de ce meurtre, montèrent aussitôt la pièce, qui fut présentée comme « étant la peinture des effets de la passion du jeu, qui, lorsqu'elle est combattue, peut changer un homme en démon ». Toute la psychologie de Shakespeare, metteur en scène, est là, et son adresse à reconstituer l'état d'âme d'un assassin assura le succès de cette pièce médiocre.

Cette intuition dont le poète était doué ne se bornait pas à la compréhension de l'individu. Il savait généraliser et à mesure qu'il avançait en âge, il était de plus en plus absorbé par les pensées philosophiques. Poursuivant un idéal toujours plus élevé, sa curiosité et ses succès le feront pénétrer dans un monde cosmopolite où l'attireront le reflet des idées nouvelles et l'écho des aspirations de ses contemporains vers des éléments de culture étrangère.

LONGWORTH CHAMBRUN.

Madame Ruguellou

RÉCIT DES TEMPS DU COMBISME (1)

II

La petite princesse de la piste blanche.

Rien ne ressemble plus, dans le crépuscule, à un malandrin qu'un amoureux, et qui eût vu, quelques jours plus tard, Allain s'avançant à pas de loup, au brun de nuit, vers la coulée du Bas-Trezmeur, s'arrêtant, reculant, rasant les haies pâles d'agnus-castus, seule végétation des talus au voisinage immédiat de la mer, se fût certainement méfié et, de toute manière, n'eût rien auguré de favorable d'un si grand luxe de précautions. Comme si elles ne suffisaient pas cependant, Allain, parvenu en face du chaume de Laurentine, prit une pincée de graviers sur la route et la lança dans les carreaux de la vieille. Une lumière parut presque aussitôt à la fenêtre de droite et dessina une croix derrière la vitre. C'était le signal convenu sans doute. Allain se glissa dans le corridor et, ne voyant que Laurentine, en prit quelque dépit.

— Comment ! Seule, Tina?

— Oui, oui... Allons, restez pas sous la porte à faire la belle jambe... V'là que vous tournez diot à c't'heure.

— Eh ! dit Allain, quelle mouche vous pique?

— Entrez d'abord !...

Sa voix était rêche, presque agressive, en accord avec la tête noire et brûlée, les prunelles de chat, le nez courbe et tout le facies de la

(1) Voir *la Revue Universelle* des 1er et 15 mars, 1er avril 1926.

veuve qui, du vivant de Munut déjà, n'était pas un miroir d'aménité par tous les temps. Le brave homme mettait ces accès sur le compte du baromètre et, patiemment, attendait que sa femme eût déposé sa « face de vent debout ». Allain, qui connaissait Laurentine, ne s'arrêta pas davantage à cette manifestation tout extérieure d'un dépit ou d'une irritation qu'il savait passagers. L'âge, le chagrin, un apache de fils dont elle évitait de prononcer le nom, c'était assez pour expliquer et même pour excuser les sautes brusques de ce caractère mal à l'aise dans un monde qui n'était pas le sien, où de plus en plus, depuis la mort de son mari, elle faisait figure d'intruse. Qu'est-ce qu'elle attendait pour reprendre la patache, cette Gallaise, et retourner dans son Yffiniac-les-Choux? La vieille n'était pas sourde : elle entendait à demi-mot et s'en hérissait chaque jour un peu plus. Il n'y avait guère qu'Allain et Suzie — Suzie surtout — à trouver grâce devant elle. Peut-être, au fond, comme il arrive, les aimait-elle moins pour eux-mêmes que contre d'autres qu'elle abominait secrètement. Les affections désintéressées sont toujours rares, et celle-ci trouvait un aliment singulier dans l'aversion que Laurentine portait au Prieuré depuis qu'elle avait vu à l'œuvre les Ruguellou. Mais, enfin, c'est des Ruguellou uniquement que dépendait son sort : ils lui avaient instillé une envie folle, maladive, de ce bureau de tabac qui tantôt approchait, tantôt reculait, et qu'avec une infernale astuce ils faisaient danser devant ses yeux. L'intérêt, à défaut de la simple honnêteté, lui conseillait d'être prudente, de ne point trop se commettre dans des sociétés qui déplaisaient à ces potentats. Et, tous les matins, elle jurait de ne plus recevoir Allain ; tous les soirs, quand le sable grésillait à sa vitre, c'était plus fort qu'elle et sa main coupait l'air avec son flambeau...

— Là ! dit Allain, une fois entré et d'un ton faussement cérémonieux, me ferez-vous maintenant la grâce, chère et excellente madame Munut, de m'apprendre...

— Commencez par vous « mucheu » au bout de la salle... Puis patientez qu' j'aie « tireu » les « ridiaux »... Ben, continua Laurentine, quand ces diverses opérations furent exécutées, c'est rapport au fricot.

— Au...?

— A la bourdifaille, si vous aimez mieux.

— Mais en l'honneur de qui et de quoi, ce fricot ou cette bourdifaille?

— Tombez-vous de la lune? En l' « honneur » des élections, probable... Si vous ne savez plus que le 1er « meu » s'achemine tout dret, les Ruguellou ont meilleure mémoère que vous et ils mettent ce soèr les p'tits plats dans les grands.

— Alors, évidemment, dit Allain désappointé, Suzie ne viendra pas.

— P't'être que si tout de même, dit Laurentine, remuée malgré elle de l'accent... Le fricot doèt « tireu » à sa fin... Avec Mme Ruguellou, ça s'éternise point, ces bombances... Et la preuve... V's entendez? On crie : « Vive Ruguellou ! A bas... »

— « A bas le Solèges ! » pardine ! Ce doit être les invités qui se retirent. Attendez que j'aille voir.

— Ah ! non, pam (1), m'sieu Allain ! Manquerait plus que ça... J'ai déjà dû « prieu » Mme la marquise de « cesseu » ses visites... Mais vous, qu'on vous sache chez moè, c'est à c'coup que mon buriau de tabac me passerait sous le nez.

— Vous avez raison, Tina... Restons dans notre coin. Soyons prudents.

— Faut ben, si vous ne voulez point que je vous bâille vot' « congeu ».

Elle l'eût peut-être fait à la fin, comme elle le disait. Mais Allain ne voulut pas prendre la menace au sérieux.

— Vraiment, dit-il, vous auriez ce courage, Tina? Vous ne me laisseriez plus pénétrer chez vous à la brune, comme un voleur, en rasant les murs et en étouffant mes pas? Je ne jetterais plus trois petits graviers dans vos carreaux pour vous annoncer mon arrivée et vous ne me répondriez plus que le passage est libre en dessinant une croix avec votre chandelle de résine?

— Faites donc l'innocent ! Comme si on savait point ce qui vous attire par ici et pour qui qu'vous prenez toutes ces précautions !...

— On ne peut rien vous cacher, fine mouche... Eh bien, oui, là, c'est bien un peu pour vous que je viens ici tous les soirs, pour causer avec vous du sous-patron Munut, votre défunt mari, de ses révélations sur la présence réelle de Notre-Seigneur dans le soleil, de son inconscient mazdéisme, comme disent les pédants, qui nous reporte à Zoroastre, aux Ramessides de l'antique Égypte et plus loin peut-être encore, aux mégalithiens de l'âge de pierre, mais c'est aussi, c'est surtout pour Suzie... Oh ! par exemple, ne frisez pas vos petits yeux, ne prenez pas ces airs malins : il n'y a aucune idylle sous roche... J'ai beaucoup de sympathie pour Suzie ; je lui porte un très vif intérêt... Un petit être si charmant ! Et quel cœur ! Jamais un mot de reproche à l'adresse des Ruguellou ! Pas une plainte ! Toujours gaie, toujours contente, même quand le soir, son dur labeur achevé, elle s'échappe du galetas où on l'a reléguée sous les toits et

(1) Crase de *par exemple*.

vient s'abattre ici, n'en pouvant plus, comme un perdreau blessé...

— Euh ! les quèques moments qu'elle passe en vot' compagnie, c'est manièrement les seules minutes de bon temps qu'elle attrape dans la « journeu »... Et le « Seigneu » Jésus sait core c'que ça lui coûterait, si sa tante v'nait à savoèr !

— Heureusement, Tina, que Mme Ruguellou se couche avec les poules... si elle se lève avec les coqs. Il n'y a que les soirs de clair de lune, m'a-t-on dit, qu'elle veille à son bureau, pour profiter de la gratuité de l'éclairage...

— Ça serait assez dans son genre, m'sieu Allain... Ces avares, ça doêt point être bâti comme les autres chrétiens... Ça vit quasi de l'air du temps et ça n'est jamais malade...

— C'est que la maladie est un luxe, Tina... Mais à propos de malades... Je n'ai pu venir hier soir... Suzie a bien pris sa potion?

— Guignez la fiole sur l' « étageure »... Et j'ai point eu besoin de la « prieu », v'savez. Tout ce qui vient de vous...

— Pauvre petite !... Ses parents habitaient Saint-Malo. Elle vous l'a dit?... Mais elle était si jeune quand ils sont morts !... Et est-ce que vous avez entendu dire aussi qu'elle avait une petite fortune personnelle?

— Elle? Pas un rouge liard, mon bon « mossieu ».

— Oui. C'est le bruit que répandent les Ruguellou. Et Suzie elle-même, la première, croit que les Ruguellou l'élèvent par charité... Or c'est faux, Tina... Je ne sais pas quel intérêt peut avoir M. Bellec à se mêler des affaires du Prieuré... J'ai fait, par hasard, avec lui, il y a quinze jours, le voyage de Paris à Châteauneuf... Nous avons causé, je ne sais à quel propos, de Suzie : il n'avait pas encore de chiffres bien précis. Cependant il croyait pouvoir affirmer que Suzie, à sa majorité, serait en possession d'une dot assez gentille... Vingt-cinq ou trente mille francs, venant d'une succession dont les Ruguellou devaient toucher pour elle l'usufruit... J'ai revu Bellec aujourd'hui... Il a les chiffres... Et ce n'est plus 30 000, mais 60 000 francs, m'assure-t-il, qui doivent revenir à Suzie. Vous voyez ce qu'il faut penser de la prétendue charité de ces requins.

— Soixante mille francs !... Dieu d' « bonteu », l'Pérou, autant dire !...

La veuve Munut — Tina, comme l'appelait, à l'imitation de Suzie, le docteur Allain Domaguet — avait levé les bras au plafond et arrêté du même coup l'éternel tricot sans lequel il était à peu près impossible de la concevoir. Ses yeux avaient suivi la direction de ses bras, des yeux en qui le ravissement, l'extase, le disputaient à la stupéfaction. C'était dans la chambre basse aux solives enfumées où,

quelque six mois auparavant, par une nuit tempétueuse de septembre, on avait ramené le corps de son homme. Rien n'avait changé depuis lors dans le pauvre logis : la « Gloire de Dieu » était toujours à la même place, au-dessus de la table, mais les étoiles ne tournaient plus ; les planètes restaient immobiles, et les mites, dans le soleil central, avaient commencé à ronger le petit Jésus de laine et de cire qui habitait son orbe. Le desservant de ce culte antique et puéril n'était plus là pour actionner le déclic de sa machine céleste. Sa pensée survivait seule dans les grands cahiers illustrés et naïvement enluminés où il consignait ses rêveries d'une théogone primitive et qu'Allain, quelquefois, en attendant Suzie, s'amusait à feuilleter d'un doigt distrait.

Au fond, Laurentine avait dit vrai, un seul être l'intéressait profondément, plus profondément même qu'il ne pensait, dans la cambuse des Munut, Suzie, Suzie retrouvée par hasard, le soir de son arrivée, à cette réception de l'Institut orthopédique où, de surprise, de joie qu'il sentait partagée, il en avait oublié d'aller saluer Mme Balandreau.

Elle ne boitillait plus, Suzie. Était-ce sa fraîche toilette, l'animation du bal, l'éveil de ses dix-huit ans? Tout en elle, ce soir-là, respirait la vie et la joie de vivre. Et quelle grâce charmante, aisée, elle révélait ! Un étonnement pareil à celui d'Allain se lisait chez ceux des invités de l'Institut qui connaissaient Suzie et qui n'avaient jamais vu jusque-là cette Cendrillon qu'au coin des cendres. Mais comment fût-elle allée dans le monde? Elle n'avait qu'un costume à peu près décent pour le dimanche — et le même été comme hiver. Encore le quittait-elle, l'office du matin entendu, pour se remettre tout de suite à la besogne, comme une domestique. Elle n'était après tout que cela aux yeux des Ruguellou ; elle était même quelque chose de pis, puisque les domestiques sont payés et que Suzie ne l'était pas. Elle ignorait, comme presque tout le monde à Trébivain, qu'elle avait du chef de sa mère une rente de 3 000 francs dont le capital devait lui être remis à sa majorité et qui, en attendant, fructifiait aux mains des Ruguellou. Cette ignorance permettait aux deux ladres de se donner figure de bienfaiteurs. Et Suzie elle-même, si maltraitée fût-elle au Prieuré, leur était reconnaissante de ne l'avoir pas jetée à la rue, de lui avoir procuré l'illusion d'un foyer. Par un zèle à toute épreuve, une application de tous les instants, elle tâchait de les en dédommager. Son caractère charmant, sa gaieté native, s'accommodaient d'un régime qui, aux horions près, était celui de Cosette chez les Thénardier. Elle ne se plaignait jamais. Elle avait trouvé, il est vrai, dans Théodore, un soutien inattendu : le gros garçon mar-

quait à sa petite cousine une manière de sympathie qui n'avait pas échappé à Mme Ruguellou et qui, d'abord, ne lui causa pas d'ombrage. Théodore prenait volontiers la défense de Suzie ; il lui évitait les rebuffades trop pénibles, s'interposait au besoin quand elle avait commis une maladresse, cassé un bol, laissé détourner quelque objet... Mais, avec l'âge, cette sympathie se colora d'un intérêt plus vif dont s'alarma justement la mégère : Théodore avait décidément « un goût » pour sa cousine. Si l'on voulait que ce « goût » lui passât et ne se changeât point quelque matin en une inclination plus sérieuse, il était expédient de couper le mal dans sa racine. Partagée entre l'amour maternel, où il entre toujours un peu de jalousie, et le désir de voir Théodore renoncer à Suzie, Mme Ruguellou trouva un de ces biais équivoques dont s'accommode trop souvent le sophisme des mères. L'instrument qu'il lui fallait pour aboutir à ses fins, elle s'avisa qu'elle l'avait sous la main, qu'elle pouvait l'employer sans scrupule et sans risque. Mathurine Lozac'h était jeune, saine, avec une manière de beauté plantureuse très propre à séduire un débutant. Depuis sa faute elle se gardait farouchement : Mme Ruguellou s'arrangea si bien qu'au bout de quelques jours Théodore était dans la place et, du même coup, se rompit le frêle lien sentimental qui l'attachait à Suzie.

L'erreur de Mme Ruguellou fut de croire que, la bride une fois lâchée à son garnement de fils, celui-ci s'en tiendrait à Mathurine. Ce poulain n'était pas de ceux à qui leur bout de pré peut longtemps suffire...

Désabusée, mais toujours indulgente, Mme Ruguellou fermait les yeux.

— Il faut que jeunesse se passe ! disait-elle avec un sourire de demi-complicité.

Mais, tout en parlant ainsi pour la galerie, elle préparait secrètement l'avenir ; elle ménageait les voies à Théodore vers un établissement plus sérieux. Dès cet instant elle avait jeté son dévolu sur « Mlle Pauline », la fille du professeur Balandreau, bientôt en âge de se marier et qui lui semblait, par le chiffre de sa dot, un parti fort « sortable ». Théodore, malheureusement, ne paraissait qu'assez peu séduit par les épaules maigres, le long nez et la figure en lame de couteau de l'élue maternelle. Et, de son côté, « Mlle Pauline » ne se sentait que très médiocrement portée vers ce balourd individu.

Suzie, en revanche, lui avait plu du premier coup.

— Emmène ta petite amie, lui avait dit à l'oreille Mme Balandreau. Amuse-la. Fais-la danser. Elle a grand besoin de se distraire...

Mme Ruguellou avait bien essayé de mettre le holà.

— Suzie est si timide !... Elle n'a pas l'habitude de me quitter...

— Eh ! chère madame, ripostait Mme Rochais (de l'Oise), raison de plus ! Ne voyez-vous pas que cette enfant meurt d'ennui dans notre société? Donnez-lui donc campos pour me faire plaisir...

Il avait bien fallu que Mme Ruguellou cédât cette fois, comme la première : la baronne faisait visite au Prieuré ; le hasard voulut que les Ruguellou fussent absents et que ce fût Suzie qui la reçût. Sa bonne grâce, ce charme naturel qu'elle dégageait, joint à tant de réserve et de sérieux, conquirent la visiteuse qui ne s'en tint pas là et, apprenant qu'elle était orpheline et sans fortune, voulut s'intéresser à elle.

— La pauvre chérie ! Elle est délicieuse... Il faudra nous l'envoyer pour la pose de la première pierre...

— Elle n'est jamais allée dans le monde, objecta Mme Ruguellou, et il serait dangereux de lui donner des goûts de luxe...

Elle ajouta même, pour que la baronne n'insistât plus :

— Nous la soupçonnons de vouloir se faire religieuse.

Mme Rochais (de l'Oise) n'avait en effet rien répliqué ; mais, quelques jours plus tard, elle envoyait sa couturière prendre la mesure de Suzie. Et, la veille de la cérémonie, la jeune fille recevait en cadeau, de la riche veuve, deux jolies toilettes de ville et de soirée avec une invitation pour le dîner et la soirée du professeur Balandreau. Mme Ruguellou n'y put mais et dut faire contre fortune bon cœur. Ne pouvant coudre Suzie à sa jupe, elle se promit du moins de ne pas la quitter de l'œil un seul instant. Elle avait compté sans Mme Balandreau qui donna le mot à sa fille : Pauline emmena Suzie qui, gênée d'abord par la nouveauté du milieu, perdit peu à peu de sa gaucherie et de sa timidité. Suzie consentit même à figurer dans un quadrille et ne se tira point trop mal de ce premier essai chorégraphique. Allain l'aperçut à ce moment qui, toute rose encore de son audace, traversait la galerie. A la faveur d'un pilier qui l'abritait des yeux inquisiteurs de Mme Ruguellou, laquelle le croyait d'ailleurs en carafe à la gare de Châteauneuf, il put l'entretenir quelques instants. Il lui demanda si elle allait encore quelquefois, le soir, chez la veuve Munut et s'il lui permettrait d'y venir prendre de ses nouvelles. Elle hésita un peu, puis consentit, tant avec cet Allain, protecteur et doux comme un grand frère, elle se sentait en sécurité. Et puis si souvent, chez Tina, tout cet hiver, en prenant les tisanes de fenouil que lui préparait la brave femme, on avait causé de l'absent ! Mais il faudrait jouer serré pour dépister les curiosités à l'affût. Elle avait une âme à la fois candide et rusée de petite sauvage : très adroitement, ne croyant pas mal faire, elle indiqua au jeune homme

les mesures de sûreté à prendre pour ne pas éveiller l'attention des Ruguellou. Elle-même, avant de quitter sur ses bas la mansarde où elle couchait, dans une aile abandonnée du Prieuré, elle attendait prudemment que toute la maisonnée fût endormie ; elle se glissait alors sous la poterne du jardin et, en quelques bonds à travers champs, par ces raccourcis qu'on appelle là-bas des *gwenojen* ou pistes blanches et dont le labyrinthe lui était familier, elle gagnait la paillote de Laurentine. Elle n'y faisait qu'une apparition la plupart du temps et s'en retournait au couvre-feu, avec les mêmes précautions, par le même lacis de petits sentiers.

Ce bref échange de propos et de soins affectueux, cette petite cure quotidienne de bonté lui étaient devenus nécessaires, surtout depuis que la protection de Théodore s'était retirée d'elle et qu'au Prieuré elle ne comptait plus aucun ami. Le garçon mysogine, la servante terrorisée, farouche, aux yeux de fièvre, sans lui être hostiles, lui restaient fermés, reclus, l'un dans sa mysoginie, l'autre dans on ne savait quelle religieuse épouvante de l'avenir. En vérité que serait-elle devenue sans Tina? Elle n'était un peu chère qu'à cette vieille femme qui, de son côté, tirait de sa présence un sensible réconfort. Les Ruguellou semblaient bien avoir renoncé à lui arracher de gré ou de force son champ du Lenn, indivis d'ailleurs entre son fils et elle ; ils n'en faisaient plus une condition à l'octroi de son bureau de tabac. Peut-être avaient-ils espéré un moment la prendre par la famine et c'est vraisemblablement dans cette intention qu'ils lui avaient fait défense de recevoir Mme de Solèges, pensant que la marquise, froissée, lui cesserait ses secours. Sa longue résistance les étonnait.

— Faut si peu à une « peursonne » de mon âge ! chevrotait astucieusement la vieille... J'ai qu'ma pension de veuvière... quéque cent écus... Mais le fieu Batisse est ben bon pour moè, m'ame la « meuresse », et il m'fait « deuleugation » d'une « moètieu » d'sa solde, pas moins.

— C'est bien singulier, avait dit Mme Ruguellou.

Elle connaissait ce Baptiste Munut pour un vaurien fieffé, — le cauchemar de ses parents ; l'administrateur de la marine s'était vainement entremis en sa faveur : le livret du camarade était si chargé que même la maigre faveur d'une permission de vingt-quatre heures n'avait pu lui être accordée. Il fallait donc qu'il eût bien changé pour être devenu subitement si attentionné pour sa mère. Suzic, qui savait la vérité et que Mme de Solèges continuait d'assister sous mains Laurentine, n'avait eu garde de dénoncer sa fraude. Tant de bonté désintéressée chez la marquise lui inspirait pour cette dame une manière de vénération qu'elle ne montrait pas cependant, retenue par ses obligations de famille.

Il n'était jamais question de politique, d'ailleurs, dans leurs entretiens ; la lutte électorale se poursuivait autour d'eux, acharnée, féroce, surtout du côté des Ruguellou, et il semblait qu'ils ne l'entendissent pas. Isolés, perdus dans cette petite chaumière basse, qui se tassait derrière sa haie d'agnus-castus, s'enfonçait un peu plus chaque année dans le sable, comme désireuse d'y chercher le repos définitif, ils se souriaient, laissaient quelquefois leurs mains l'une dans l'autre plus longtemps qu'il n'eût fallu et, sous « la Gloire de Dieu » et l'œil mi-clos de la veuve Munut, tricotant près de sa croisée, les rideaux tirés, parlaient de tout et de rien et s'enchantaient aux conversations les plus banales : une émotion délicieuse, dont ils ne se rendaient pas compte, mettait un accent, une palpitation, à leurs moindres paroles ; leurs propos étaient comme ces prairies dont la riche nappe sous-jacente ne se révèle qu'au tremblement imperceptible du gazon. Allain, de bonne foi, croyait ne s'intéresser chez Suzie qu'à la malade. Et Suzie avait trop conscience de son infériorité sociale pour croire qu'Allain pût nourrir à son égard un autre sentiment qu'une bonne amitié. Seule peut-être, Laurentine voyait clair dans ses hôtes, suivait par-dessus ses lunettes, entre les cils, de son œil allongé de vieille chatte, les progrès que faisait la passion dans le cœur des deux jeunes gens.

Ce soir-là, justement, sous le ton dégagé des propos qu'elle échangeait avec lui depuis un quart d'heure, Laurentine n'avait pas été sans remarquer l'impatience d'Allain qui ne cessait d'aller et de venir dans la pièce, énervé par sa longue attente. Un vague espoir le retenait encore chez la veuve, depuis qu'elle lui avait annoncé la fin de la bombance : dans le lointain, on entendait les suprêmes éructations des courtiers électoraux du maire : « Vive Ruguellou ! A bas le Solèges ! » qui troublaient seuls le grand silence de la nuit, avec les abois des chiens de ferme et la rumeur sourde du flot. Une à une, les lumières s'éteignirent aux fenêtres du Prieuré. Quelques minutes s'écoulèrent et, tout à coup, l'ouïe de Laurentine et d'Allain aux aguets perçut un pas léger sur la route.

— Elle a pu tout de même s' « échappeu », dit la veuve... Ces jeunesses, ren ne leur fait !... Ouvrez-lui, m'sieu Allain, mais doucement, sans vous « montreu ».

Allain avait déjà entre-bâillé la porte et Suzie entrait en coup de vent...

— Je n'ai qu'une minute,.. Bonsoir, Tina !... Bonsoir, monsieur Allain !...

On l'entoura.

— Je n'en peux plus, dit l'enfant en se laissant aller sur le banc du

lit-clos... Mon oncle traitait aujourd'hui quelques personnes. C'est en tout temps un surcroît de labeur. Mais justement Mathurine était malade...

— Et tout le travail est retombé sur vous, Suzie ! dit Allain en lui prenant les mains...

— Sans doute... Il fallait bien... Ce n'est pas Juluen qui pouvait remplacer Mathurine.

— Et c'est vous, petite princesse des pistes blanches...

— Et c'est moi qui ai fait le service, oui, monsieur Allain. Oh ! ce n'est pas la première fois, je n'en mourrai pas, allez !...

— Mon p'tit rat, dit Laurentine qui était allée prendre la potion, j'te connais, t'as pas deux sous d'malice : on t'tuerait que tu dirais core « meurci » et à vos souhaits. Nobstant qu'c'est des drôles de « pistoleus », tes oncle et tante, et qu'à ta place j'z'y tirerais ma « reuveurence » plus tôt que plus tard.

— Vous ne songez pas à ce que vous dites, Tina... Qu'est-ce que je serais devenue sans eux, qu'est-ce que je deviendrais, si je ne les avais pas?

— Tu te marierais donc, bécasse... Avec ça, jolie comme le bon Dieu t'a faite, qu'il te manquerait des galants... Et c'est point ta dot qui les f'rait « décampeu » plus qu'ton « musieu », tu sais !

— Ma dot ! dit Suzie... Allons, Tina, vous déraisonnez.

— Dame, demande voèr à M. Allain, dit Laurentine. Il tient l' « renseugnement » de M. Bellec, le notaire de Rozlan, qui ne passe point pour un menteux.

— C'est vrai, dit Allain. Et c'est pourquoi vos tuteurs sont inexcusables de vous traiter comme ils vous traitent, Suzie... Non seulement vous ne leur coûtez rien, mais vous leur rapportez chaque année 3 000 francs... Il vous revient par héritage 60 000 francs que vous devez toucher à votre majorité.

A mesure qu'Allain parlait, Suzie sentait ses forces s'en aller et, quand il eut fini, elle ferma les yeux et fut quelque temps sans les rouvrir.

— Ah ! Sainte Vierge ! La v'là toute blanche, dit Laurentine. Manquait plus que c'coup-là pour que ça soye complet.

— Suzie ! Suzie ! dit Allain bouleversé.

— Non ! Non ! Ce n'est rien ...dit Suzie, les yeux toujours fermés, avec un geste de ses mains, comme les aveugles, pour écarter Allain. Cela va passer... Laissez-moi.

— Une p'tite goutte de « chaud » pour t'remettre les sangs, dit Laurentine, qui courut à sa cafetière en permanence au coin du foyer, comme dans la plupart des ménages bretons.

Le café fit quelque effet et Suzic parut renaître. Par prudence cependant, Allain la fit asseoir.

— Mais qu'est que c'est que toute cette histoère? s'enquit Laurentine. On dirait que ce que vient d'te « bailleu » M. Allain t'a fait plus de chagrin que de plaisir... Alors, quoè ! mon chou, t'es pas contente de savoèr que tu risques plus d' « coëffeu » sainte Catherine?

— Tina, dit Suzic, je ne me marierai pas.

Allain la regardait, à la fois surpris et vaguement inquiet de la tournure que prenaient les choses. Cette petite Suzic lui serait donc un sujet d'étonnement continuel? Il semblait qu'une mystérieuse révolution se fût accomplie en quelques minutes dans ce jeune cerveau tout à l'heure si gai, si confiant, si plein d'indulgence pour tous. Quelle gravité soudaine ! Quel accent désabusé ! Suzic, éclairée brusquement sur la conduite des Ruguellou, en avait-elle conçu cette amertume sans nom, ce mortel dégoût de vivre que provoque, chez les natures droites et sincères, la révélation de certaines ignominies? Ou bien se rendait-elle obscurément compte que jamais sa tante ne consentirait à se dessaisir des 60 000 francs qui lui revenaient à sa majorité, que la monstrueuse femme tenterait tout, l'étranglerait, la noierait de ses mains, s'il était nécessaire, pour conserver un héritage de cette importance? Voilà donc pourquoi on la tuait de travail, pourquoi peut-être, quand sa jeunesse reprenait le dessus, on l'orientait astucieusement vers la vie religieuse? Résister? Lutter? Avec quelles armes? Et pour quel fantôme de victoire? Ce qu'il y a peut-être de plus tragique dans certains chocs moraux, c'est la clairvoyance soudaine de nous-mêmes qu'ils nous donnent ; nous portons brusquement sur nous l'œil sans illusion du chirurgien ou du confesseur. Suzic se vit ainsi tout à coup comme elle était : dans une minute d'effrayante lucidité, elle prit la conscience nette de son délabrement physique ; elle sentit dans ses poumons, comme si elle l'y voyait réellement à l'œuvre, la griffe de la tuberculose. Elle toussait bien un peu jusque-là, une petite toux, expliquait Laurentine, comme quand on a un chat dans la gorge et qui ne paraissait pas bien grave à la vieille femme ; c'était plutôt de l'enrouement que de la toux. Pour la première fois Suzic fut prise d'une vraie quinte et qui dura toute une minute, avec les reprises.

— Là ! Là !... Du calme... ou j'vas m' « fâcheu », commandait la veuve en lui tapotant les mains.

Et Allain se multipliait, avec cette gaucherie des praticiens les plus expérimentés qui perdent toute leur science et leur présence d'esprit, dès que le patient est un des leurs. Elle s'était levée pour partir et il voulait l'obliger à se rasseoir.

— Il faut que je rentre, monsieur Allain.

— Pas tout de suite. Attendez un peu... Vous êtes encore trop faible... Ce n'est plus l'ami qui vous parle, c'est le médecin.

— Adieu, dit Suzic.

— Y a rien à faire, dit Laurentine, et c'est têtu comme une mule... Mais vous ferez bien de l' « escorteu », m'sieu Allain, crainte d'accident...

— Si elle permet ! dit Allain.

— Elle permettra, pas, boudette?... Il fait noèr dehors comme dans un four et personne ne vous avisera tous deux. L'diable lui-même y reconnaîtrait point sa femme...

Suzic ne répondit pas, ce qui pouvait passer pour un consentement : le long des haies, à travers champs, elle prit sa course dans la nuit. On n'y voyait goutte en effet. Mais la princesse des pistes blanches, la petite fée des *gwenojen*, comme l'appelait Allain, eût trouvé son chemin les yeux fermés. Allain suivait à quelques pas. Sur la grand'route, devant la poterne, au lieu d'entrer, Suzic s'arrêta. Allain crut qu'elle l'attendait pour prendre congé.

— La porte est fermée à l'intérieur, souffla Suzic. Quelqu'un a poussé le verrou.

— Voyons ! dit Allain.

Mais les efforts d'Allain ne furent pas plus heureux que ceux de Suzic.

— Diable ! Nous voilà frais !

— Le mur n'est pas très haut, dit Suzic, qui avait repris devant le danger tout son sang-froid. Si je pouvais seulement grimper jusqu'au chaperon...

— Voulez-vous qu'on essaie? dit Allain. Peut-être qu'en vous faisant la courte échelle...

— C'est ça.

Allain s'accota, le front aux pierres ; Suzic sauta légèrement sur ses épaules, enjamba le chaperon et se laissa glisser de l'autre côté du mur.

— J'y suis, monsieur Allain. Vous pouvez vous retirer.

Un peu rassuré, il s'en allait, quand deux grandes ombres masculines surgirent au détour de la route. Allain ne put les éviter. C'étaient deux paysans, attardés sans doute dans quelque auberge de Trezdu et qui rentraient chez eux. Avaient-ils vu la manœuvre? Il lui sembla qu'ils se touchaient du coude et ricanaient légèrement en passant près de lui. Mais il était trop occupé de Suzic pour s'arrêter à cet incident, et bientôt il n'y songea plus.

III

Les lettres.

Mme Ruguellou n'était pas de bonne humeur ce jour-là : une épizootie avait décimé le bétail de la région et la « Grise » s'était cassé la patte. Conséquence du premier de ces événements : les fermiers gardaient leurs veaux pour refaire le cheptel, et le boucher, obligé de se fournir dans des régions assez éloignées, avait sensiblement augmenté ses prix. De plus il refusait de porter en défalcation, dans les futurs règlements de comptes mensuels et comme il l'avait fait jusqu'alors, le poids des papiers dont il enveloppait ses fournitures de viande, papiers que Mme Ruguellou collectionnait soigneusement à cet effet. En vain Mme Ruguellou lui objecta-t-elle qu'il ne la fournissait que de bas morceaux dont il n'eût point trouvé le placement chez les « baigneurs », mais sur lesquels, à la vérité, il lui consentait un rabais de 0 fr. 15 par livre : le boucher était demeuré intraitable et, par crainte d'aliéner à son mari, aux approches du 1er mai, un électeur aussi influent, Mme Ruguellou avait feint de se résigner, quitte à prendre sa revanche plus tard, les élections passées.

L'accident survenu à la « Grise » semblait de plus minime importance. La « Grise » n'était qu'une poule. Mais Mme Ruguellou aimait entre toutes ses volailles la bressanne à qui elle avait donné ce nom et ne pouvait se décider à la confier au pot-au-feu pour la vague ressemblance qu'elle lui découvrait avec une de ses grand'tantes héroïquement morte de faim à quatre-vingt-seize ans sur sa paillasse rembourrée de billets de banque. La « Grise » n'était point si vieille à beaucoup près, bien qu'elle comptât un nombre respectable d'années. Et cependant elle ne donnait aucun signe de décrépitude, sauf une certaine lourdeur de la démarche, quand on la trouva la patte cassée. Mme Ruguellou en accusa sa servante, puis Sûzic, qui était la vraie coupable, ayant, par mégarde, la veille, pour répondre à l'appel de Théodore, fermé trop vivement la porte du poulailler sur la retardataire. Par bonheur Théodore, qui s'était levé d'âme généreuse, prit la faute à son compte et Mme Ruguellou lui trouva aussitôt une excuse. Mais elle avait fait porter l'éclopée dans l'oratoire, près de Chimir, où elle pouvait la soigner et panser à toute heure, et l'y avait couchée au plus douillet de ses couffins. Ainsi partagés entre les deux infirmes, ses soins prenaient quelque chose de touchant et d'inattendu. Mais les passions les plus dominatrices n'emplissent

jamais tout entière une âme et il arrive assez souvent que les sentiments qu'elles contrarient ne sont que refoulés dans une autre direction : Mme Ruguellou, que des scrupules trop rigoureux, une tendresse trop vive pour son prochain, eussent embarrassée dans sa marche vers la fortune, avait simplement reporté sur les bêtes les quelques instincts généreux dont la nature lui avait fait don. « Je suis si bonne ! » aimait-elle à dire, et il n'était point sûr qu'elle ne parlât pas sincèrement,

A ces premiers sujets de mécontentement ou d'affliction s'ajoutaient pour Mme Ruguellou d'autres préoccupations de nature assez diverse : la conduite de Théodore qui s'émancipait un peu plus que de raison et qui, blasé, sans doute, sur les délices des amours campagnardes, leur préférait ostensiblement depuis quelques jours la société d'Irma des Varennes, chanteuse légère du Casino en représentation à l'Olympia de Rozlan ; le surcroît de dépenses causé par l'approche des élections ; enfin les fréquentes indispositions de la servante, Mathurine Lozac'h, indispositions singulières chez une fille de cette trempe, bâtie à chaux et à sable et qui avait été jusque-là un vrai bœuf de travail...

Suzic, pour remplacer Mathurine, la suppléer dans le service, était obligée de peiner double : elle se tuait à la tâche, ce dont Mme Ruguellou ne se fût pas autrement souciée, si Mme Rochais (de l'Oise), à plusieurs reprises, n'avait fait chercher la jeune fille et ne s'était étonnée de lui voir les yeux caves et les traits tirés : qu'avait donc cette petite coquine pour séduire ainsi les gens? Mme Ruguellou ne s'était pour tant pas privée de la desservir dans l'esprit de miss Nash et de la peindre comme une intrigante dont il était prudent de se méfier...

Chimir, sur ses coussins, sans qu'on sût pourquoi, s'agita, renifla, miaula, fit tous les bruits, sauf d'aboyer. La « Grise », effrayée, voulut se lever et retomba. Mme Ruguellou, avec une attention maternelle, se distribua pour les apaiser l'un l'autre. Elle vérifia par la même occasion la ligature de la poule.

— Ce ne sera rien, mignonne... Une affaire de cinq ou six jours...

Les pensées désobligeantes qui la hantaient ne l'absorbaient pas au point de l'empêcher de poursuivre ses comptes de ménage. M. Ruguellou, en tournée électorale, ne devait rentrer que pour le dîner qu'on appelle souper en Bretagne. Elle attendait d'un moment à l'autre les frères Le Floc'h, partis la veille pour Pleyber-Christ avec le poivre débarqué de la *Nathalie*. En passant par Morlaix, l'un des frères Le Floc'h devait toucher à la banque Féjean, sur la précédente expédition, 5 340 francs annoncés par la maison Douarin, de Laval. Entendant Mathurine gratter à la porte, Mme Ruguellou

pensa qu'elle venait annoncer les frères Le Floc'h. Mais la servante demeurait bouche close, comme plantée dans le parquet.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a? demanda Mme Ruguellou sans arrêter d'écrire.

— Je voudrais vous parler, madame, dit Mathurine d'une voix défaite.

Mme Ruguellou considéra la servante avec une sourde colère, mais ne lâcha point sa plume.

— Vous êtes encore malade, n'est-ce pas? Vous allez encore me dire que vous ne pouvez plus rester ici, que vous voulez rentrer chez vos parents. J'en ai assez de vos jérémiades, ma fille... Cessez vos simagrées ou gare les gendarmes ! Vous savez ce que parler veut dire...

— Vous ferez ce que vous voudrez, madame, dit Mathurine... Je m'attends à tout... Mais il faut absolument que je m'en aille... je ne puis plus rester ici. Vous-même, quand vous saurez, vous ne vous opposerez plus à mon départ...

— Quoi? Qu'est-ce qui vous arrive?

— Je suis...

Mais le mot s'étrangla dans sa gorge et elle montra seulement son tablier gonflé par le ballonnement déjà sensible du ventre.

Mme Ruguellou, cette fois, lâcha sa plume.

— Grosse !... Et je n'avais rien vu ! Eh bien, je vous fais mon compliment... Après la leçon que vous avez reçue !...

Mathurine sembla chasser de la main une vision obsédante.

— La leçon n'a pas été perdue. Cette fois-ci, madame, je ferai mon devoir.

— Votre devoir ! Votre devoir ! grinça la furie. Parlons-en, de votre devoir... Comme si le premier de vos devoirs n'était pas de rester honnête... ou, tout au moins, de prendre un peu mieux vos précautions, continua-t-elle à voix plus basse et comme honteuse elle-même de son insinuation.

— Vous savez bien que ce n'était pas possible, dit Mathurine.

Le mot fit sursauter Mme Ruguellou.

— Que veut dire ce « vous savez »? Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle impudence? Vous osez rejeter sur moi la responsabilité de vos débordements !

— Je n'accuse personne, dit Mathurine... J'ai été faible et sotte comme toujours, voilà tout. Bien sûr que si j'avais su ce que je sais, je n'aurais pas écouté M. Théodore...

— Pas un mot de plus ! cria Mme Ruguellou suffoquée. Vous êtes une abominable coquine... Accuser Théodore !... Mais, misérable, si

ce que vous dites est vrai, je devrais vous déférer aux tribunaux, pour détournement de mineur !

— Vous voyez bien qu'il faut que je m'en aille, dit doucement Mathurine.

— Et qui vous remplacera ici? demanda Mme Ruguellou. Qui fera votre ouvrage? C'est trop commode de dire aux gens : « Débrouillez-vous ! Moi, je m'en lave les mains ! »

— God Lissillour est prête à prendre ma place, dit Mathurine... Je lui ai parlé. On la bat comme plâtre chez elle, parce qu'elle n'est pas très intelligente...

— Je vous crois : elle est idiote !

— Ce sont ses parents qui la rendent ainsi... Enfin, j'ai attendu aussi longtemps que j'ai pu, acheva Mathurine... Je ne peux plus cacher mon état.

— Soit, dit Mme Ruguellou après un court moment de réflexion, vous partirez... Écoutez-moi cependant, ma fille. Vous comprenez que personne dans la commune, à commencer par moi-même... personne, je dis personne... n'acceptera vos fables, on ne croira jamais qu'un gamin comme Théodore soit le père de votre enfant... Il y a trop de rouliers et de pêcheurs dans le pays... sans compter les baigneurs et les clients de l'Institut... Il en vient assez par ici, comme ce freluquet de docteur Domaguet, qui rôde tout le temps autour du Prieuré... Je me demande ce qu'il peut bien y chercher...

— Je ne connais pas le docteur Domaguet, dit Mathurine, ni davantage aucun des baigneurs de Trezdu. Vous savez bien que je ne bouge quasi jamais de ma cuisine.

— Oui, oui, c'est bon... Enfin, ma fille, voilà : que votre galant soit ce Domaguet ou un autre, il ne m'en chaut, pourvu que ce ne soit pas Théodore... Mais, comme on vous demandera un nom, il faudra bien en donner un ou en laisser entendre un... Alors, que ce soit celui du docteur Domaguet ou un autre... Il est certain que si ça pourrait être le docteur Domaguet, ça ne serait pas pour relever les affaires de ce petit intrigant qui, depuis quinze ou vingt jours qu'il est ici, ne rate pas une occasion de débiner mon mari près des pêcheurs et de prôner les mérites de son beau-frère... On passe à des compatriotes bien des choses qu'on ne supporte pas des étrangers... Et M. Ruguellou pourrait vous savoir gré de votre complaisance...

— Oh ! madame, dit Mathurine révoltée, vous voudriez que j'accuse un innocent !

— Eh ! l'on ne vous parle d'accuser personne... Vous ne nommerez personne... Vous laisserez entendre, ce qui n'est pas la même chose... Mon Dieu ! où les scrupules vont-ils se nicher?... On ne vous demande

même que de vous taire... Oui, vous taire tout simplement... ne pas démentir, ne pas protester, quand la rumeur publique prononcera devant vous certain nom... Voyons ! Mathurine, après ce que nous avons fait pour vous tirer des griffes de la justice, mon mari et moi, vous pouvez bien nous rendre ce petit service. Vous aurez encore besoin de nous, ma fille... Vous comptez peut-être abandonner votre enfant à l'Assistance publique? Non?... Vous préférez l'élever vous-même? C'est un très louable sentiment. Mais avec quoi l'élèverez-vous?

— Je travaillerai, dit Mathurine.

— Mon Dieu, à la rigueur, je vous reprendrais bien à mon service après vos couches, dit Mme Ruguellou... Mais cet enfant serait une grande gêne, un embarras continuel... Et, d'autre part, comme journalière, c'est tout juste si vous gagnerez de quoi ne pas mourir de faim... Ah ! si mon mari avait consenti à vous monter un petit débit, une auberge de campagne. Justement nous avons acquis l'autre semaine une maison « à deux bouts » sur le bord de la route de Châteauneuf... en face des chantiers du futur sanatorium... Ça ferait une fameuse cantine avec la trentaine d'ouvriers qui travaillent là et qui n'ont pas de débit à proximité...

— Certainement, dit Mathurine alléchée, si c'était possible... On gagnerait sa vie avec un débit à cet endroit. Mais avec quoi le monter? Un mobilier, des fournitures, la patente, ça coûte...

— Nous nous arrangerons avec vos parents, dit Mme Ruguellou. Ils ont une petite ferme, quatre ou cinq journaux de terre... C'est suffisant pour notre garantie personnelle... Ils n'ont pas donné d'hypothèques sur leurs biens?

— Je n'ai pas entendu dire...

— Alors laissez-nous faire... Mon mari les verra demain... Pour votre mère, ça ira tout seul... Avec Lozac'h il y aura un peu plus de tirage... Mais nous l'amènerons à composition lui aussi. Et, dans huit jours, nous ouvrons l'auberge : *Au repos des travailleurs*... Dites encore, ma fille, que vous n'avez pas de chance !

Et, de fait, peu s'en fallut que la malheureuse n'en convînt. Elle connaissait pourtant sa maîtresse, ses calculs sordides, son âme impitoyable. Mais elle avait tout oublié soudain devant le mirage d'une avance de fonds qui lui permettrait de s'établir à son compte et d'élever le petit être qu'elle portait. Au lieu de la misère, d'une vie d'aumônes et d'humiliations le long des grands chemins, c'était presque l'aisance, la vie régulière et tranquille qui s'offrait à elle.

On annonça les frères Le Floc'h au moment où Mme Ruguellon désespérait de les revoir et commençait à se demander s'ils n'avaient

pas été arrêtés, dévalisés ou s'ils ne cinglaient pas sur Jersey avec la caisse de l'association.

La feuille de comptes examinée, Jérôme, le cadet des Le Floc'h, tira d'une doublure de sa veste la liasse de billets que lui avait remise la banque Féjean et que feuilleta d'un pouce expert, à deux reprises, Mme Ruguellou. Le reste de la somme, en or et argent, dormait autour de ses reins, dans une ceinture de cuir : Mme Ruguellou lui fit subir un examen non moins méticuleux qu'aux billets, soupesa une pièce de cinq francs qui lui semblait un peu légère et se décida enfin à enfermer le tout dans un tiroir de son secrétaire auquel, comme d'habitude, elle donna un double tour de clef.

Elle alla ensuite vers son « sacraire » à liqueurs et demanda, la main sur la targette :

— Qu'est-ce que vous prendrez, du rhum, du cognac?

Mais elle s'arrêta en voyant la mine déconfite de Baskik ou Barnabé Le Floc'h, moins éveillé à la vérité que son frère et qui s'exprimait en français avec plus de difficulté.

— Eh bien ! Mais, Baskik, ça ne va donc pas comme vous voulez?

— J'espérais (attendais) que vous avez (ayez) fini nos calculs, madame Ruguellou... C'est Pen-Gwenn (1) qui est crevée cette nuit.

— La jersyaise que nous avons achetée à la foire de Bré?

— La jersyaise, oui.

— Une vache de 300 écus... un premier prix du concours agricole !... Il faut que ce soit vous, Baskik, pour que je ne me mette pas en colère... Mais comment l'accident est-il arrivé?...

— On sait pas... L'épidémie... Jeanne-Yvonne avait dit à moi en partant (comme je partais) : « Pen-Gwenna des tranchées. — Change la de paroisse, je dis, et va-t'en avec elle aux Quatre-Chemins. Peut-être ça suffira. — J'irai demain, qu'elle dit, à la tête (pointe) du jour. »

— Et ça n'a rien fait évidemment? Comment pouvez-vous être assez naïf pour ajouter foi à de pareilles recettes de bonne femme? Comme s'il suffisait de faire changer de paroisse à une bête et de la conduire à la croisée de quatre chemins pour qu'elle y laisse son mal !

— Pardon, excuse, madame Ruguellou, la Pen-Gwenn était crevée avant.

— Trois cents écus... près de mille francs ! répéta Mme Ruguellou, qui renonçait à guérir de ses superstitions ce Breton encroûté.

— C'est une somme, oui, dit Baskik, même coupée en deux... surtout que, nous, on n'est pas des richards.

(1) Tête-Blanche.

— Et nous, dit la mairesse, avec un éclair dans les yeux, croyez-vous que ce ne soit rien, pour notre bourse, une brèche de 150 écus?

Jérôme insinua qu'à défaut de mieux Baskik, par l'entremise de « monsieur le maire », pourrait obtenir du département une indemnité, un secours...

— Sans doute, dit Mme Ruguellou, 50 ou 60 francs, une misère. Ce n'est pas avec cela que nous achèterons une nouvelle jersyaise. Il faut trouver autre chose.

— Mais quoi, madame Ruguellou?

— Une collecte à domicile.

— Fameuse idée, dit Jérôme. Seulement...

— Je vous entends, Jérôme. Mais personne, chez les baigneurs au moins, ne sait que la vache était de compte à demi entre votre frère et nous... Et, avec un certificat soigné, en présentant Baskik comme un malheureux dont Pen-Gwenn était la seule ressource... M. le maire s'inscrira en tête pour 50 francs.

— C'est trop, madame Ruguellou, c'est trop, dit Baskik, confus de tant de générosité.

— N'ayez crainte, Baskik, nous les défalquerons au règlement des comptes.

— Ah! bon, je comprends, dit Baskik.

— Vous commencerez votre tournée par miss Nash, continua Mme Ruguellou, de préférence un jour qu'elle aura chez elle la baronne... Ce n'est pas encore la « saison », malheureusement, et beaucoup de villas sont fermées... Mais, outre le personnel de l'Institut, il y a les familles des enfants en traitement, les Morse, les Pitoche, les Badala...

— M. le marquis de Solèges?

— Pourquoi pas? L'argent n'a pas d'odeur. Voyez-le comme les autres... En majorant un peu le prix d'acquisition de la bête, la tournée pourrait nous rapporter un léger boni... Il n'est que de savoir s'y prendre... Et chemin faisant, Baskik, vous et Caboco, le premier adjoint qui vous accompagnera, voyez donc ici ou là, parmi vos connaissances, s'il ne se trouverait pas quelque solide gaillarde qui voulût entrer à notre service. On me parle bien d'une certaine God Lissillour à qui la place conviendrait... mais elle est innocente à moitié...

— Mathurine s'en va? demanda Jérôme.

— Il le faut bien. L'Évangile a raison de dire que chien malade retourne à ses vomissements... Voilà cette triste fille de nouveau enceinte... Après la leçon qu'elle avait reçue, si c'est permis!...

— Ma foi! madame Ruguellou, dit Jérôme en souriant, ce que vous

nous apprenez ne nous étonne qu'à demi, mon frère et moi... Nous n'avions pas voulu vous en parler. Tout de même, une des nuits de la semaine dernière... tenez, justement la nuit où l'on a festoyé chez vous et où l'on est resté un peu après les autres pour causer du déchargement de la *Nathalie*... nous avons très bien vu un particulier qui escaladait le mur du jardin à deux ou trois mètres de la poterne que vous étiez venue fermer dernière nous et que vous aviez trouvée ouverte...

— Je me rappelle parfaitement, dit Mme Ruguellou, subitement intéressée. Je n'ai jamais compris que cette porte fût restée ouverte. Je la ferme tous les soirs au verrou avant d'aller me coucher. L'homme que vous avez vu était peut-être un voleur : vous eussiez dû me prévenir de toute façon.

— C'était bien notre intention, madame Ruguellou... Nous avions pris d'abord l'homme pour un voleur... Mais, quand nous l'avons croisé sur le chemin, nous avons compris d'où il venait et ce qu'il était allé faire chez vous... C'était M. Domaguet, le bon ami à Mathurine...

Mme Ruguellou éprouva quelque peine à cacher sa stupéfaction et il fallut que les deux hommes répétassent jusqu'à trois fois qu'ils ne s'étaient pas trompés, qu'ils avaient bien reconnu tous les deux le jeune médecin et qu'aucune erreur n'était possible. Ils donnèrent à la fin tant de détails et si nets, si précis, que Mme Ruguellou ne put plus conserver aucun doute. Elle n'en demeurait pas moins confondue par l'étrangeté de cette révélation, qui venait appuyer si à propos la fable qu'elle s'apprêtait à répandre dans Trébivain sur les prétendues relations d'Allain et de Mathurine Lozac'h. Jamais elle n'avait cru à ces relations : Mathurine, elle-même, quand elle avait prononcé le nom du jeune médecin, s'était révoltée aussitôt et avec un tel accent de sincérité qu'il forçait la conviction... Et, tout à coup, Jérôme Le Floc'h venait lui apprendre que, sans s'en douter, en ne pensant servir que sa rancune particulière, elle était tombée juste et avait mis la main sur le vrai coupable !

Dans la crise d'allégresse que lui causa cette découverte, elle prit à peine le temps de s'excuser auprès des deux hommes, à qui elle en oublia de servir la consommation qu'elle leur avait offerte, et, courant d'une traite à la soupente où couchait Mathurine, elle s'y lança toute frémissante dans une exploration qui, pour être menée d'un train d'enfer, n'en fut pas moins un chef-d'œuvre de précision et de méticulosité : tout y passa en cinq minutes, les poches et les doublures des vêtements, les placards, les recoins, les dessous des meubles et l'entre-deux des tuiles, sans qu'elle trouvât nulle part

une preuve quelconque, argent, lettre ou bijou, des relations de la servante et d'Allain. Son allégresse commençait fort à baisser, quand elle s'avisa que la soupente attenait à un grenier où l'on n'allait guère et où la coquine avait bien pu se façonner une cachette : Mme Ruguellou en entreprit l'exploration avec le même soin que pour la soupente et, sous une travée, à l'écart, finit par mettre la main sur un paquet assez volumineux noué d'un ruban bleu décoloré. Elle pensa du coup tenir ce qu'elle cherchait et, dans son impatience, fit sauter le ruban qui résistait : une vingtaine de lettres s'éparpillèrent sur le plancher, dont Mme Ruguellou, qui en avait saisi une à la volée, contempla d'un œil stupide l'écriture jaunie par le temps, mais facilement déchiffrable encore : « Yves, mon Yves chéri... »

Le prénom de son mari, de M. Ruguellou !

Elle se porta tout de suite à la signature : la lettre était signée Follette, — un pseudonyme évidemment et qui ne renseignait guère Mme Ruguellou sur l'identité de la correspondante de son mari. La même signature reparaissait dans les autres lettres, sauf les dernières du paquet qui n'étaient pas signées et les deux premières qui l'étaient des initiales J. D. — les initiales de jeune fille de Mme de Solèges.

Mme Ruguellou lut à la file, dévora pour dire mieux, sur l'aisselier de la charpente, où elle s'était adossée, toutes ces lettres, au nombre d'une vingtaine, dont deux seulement étaient datées : 16 mai et 25 juillet 1884 ...Cela remontait donc à vingt ans. Yves, ou plutôt Yves-Marie Ruguellou, pour lui restituer ses deux prénoms trégorrois, à cette époque était l'amant de Jacqueline Domaguet. Le fait ressortait clairement de l'ensemble des lettres, du ton de la correspondance, d'allusions à des circonstances locales, telles que le pardon de Saint-Loup, qui est une fête guingampaise. Passion certainement partagée de celui auquel étaient adressées les lettres, cet Yves Ruguellou, qui était devenu dans la suite son mari à elle, Aurélie Mottet, veuve Pichoreau.

Alors pourquoi était-il parti? Pourquoi avait-il sollicité — car l'administration n'a point coutume d'imposer à ses contrôleurs des déplacements si lointains — son envoi subit à Chambéry tout à l'extrémité du territoire, et l'année même où il échangeait avec Jacqueline cette correspondance enflammée? C'est seulement par le postscriptum d'une des dernières lettres que Mme Ruguellou, dont un vautour rongeait le cœur au cours de l'horrifiante lecture, commença d'entrevoir la vérité : la correspondante de son mari y manifestait certaines craintes au sujet de son état, les craintes se précisaient dans les lettres suivantes : les symptômes de grossesse étaient devenus une certitude ; il fallait aviser sur-le-champ et, devant le silence du

« cher Yves », qui n'avait évidemment pas répondu à son cri de détresse, on sentait que la malheureuse s'affolait, perdait pied... La dernière lettre, sans date, avait été expédiée de Paris : ce n'était plus qu'un long gémissement, au travers duquel on devinait le naufrage définitif de cette âme, il y était question d'une sage-femme complaisante, de manœuvres abortives... Et Yves, le lâche Yves, avait laissé faire, n'était pas intervenu. N'aimait-il donc plus Jacqueline? Ou bien, hypothèse beaucoup plus vraisemblable, cet amour n'était-il pas assez fort pour résister à l'épreuve de certains événements? Mme Ruguellou, documentée sur toutes les familles de l'arrondissement et qui possédait un dossier sur chacune d'elles, l'était beaucoup moins sur les familles des arrondissements voisins. Elle savait seulement, d'une manière vague, que les affaires de M. Domaguet n'étaient pas brillantes vers cette époque et qu'il n'avait échappé à la faillite que par le suicide. Cette ruine et cette mort expliquaient très suffisamment le départ du séducteur : en Savoie, à 400 lieues de Guingamp, il était à l'abri des jérémiades de sa maîtresse, surtout de ses revendications matrimoniales. Mais Jacqueline ne se troublait pas trop d'abord : on voyait par la correspondance qu'il lui avait fait espérer son retour en Bretagne, pour le courant de l'hiver suivant. Elle l'en croyait. Et cet hiver-là, justement, Yves-Marie Ruguellou épousait Aurélie Mottet, fille d'un petit huissier d'Aiguebelle, mariée en premières noces à un avoué du nom de Pichereau.

Un hasard, la rencontre des deux futurs conjoints dans une maison amie, avait décidé de cette union : à la vue de M. Ruguellou, Aurélie Mottet, veuve Pichereau, s'était mise instinctivement, comme les épagneuls de quête, à la position d'arrêt : elle ne le perdait pas du regard, comme si elle eût voulu le fasciner. Ce robuste et grand Breton aux yeux clairs, couleur de fiord, à la barbe blonde et frisée, au timbre doux, chantant et comme voilé par les brumes de son pays, la changeait si étrangement du petit bouledogue hargneux et maussade dont elle portait le nom ! Laissée veuve d'assez bonne heure par la congestion cérébrale qui avait frappé son premier mari, elle débrouillait seule les affaires du défunt, vivait pendant trois mois le nez dans des dossiers et s'arrangeait si bien qu'elle revendait l'étude de Pichereau 30 000 francs de plus qu'il ne l'avait payée. Petite fille, elle faisait déjà les écritures de son père, l'aidait dans la rédaction de ses actes, révélant une astuce, une finesse retorse dont s'émerveillait Mottet lui-même, qui passait cependant pour un procédurier de premier ordre. Elle n'avait pas eu d'enfant de Pichereau, mais son contrat de mariage, modèle d'habileté, l'établissait comme unique héritière de la totalité des biens meubles et

immeubles du défunt. De ce chef et du chef de ses parents, elle pouvait avoir quelque huit ou neuf mille livres de rentes. Elle s'enquit sous main de la situation de fortune du jeune contrôleur breton et apprit avec satisfaction qu'il possédait à Trébivain, dont la mairie avait longtemps appartenu à son père, des biens assez étendus, mais dont l'administration laissait quelque peu à désirer. La plus grande partie des terres, pâtures, landes, îles et îlots, abandonnés à eux-mêmes et de qualité très inférieure, ne rapportaient qu'un revenu dérisoire .Mais la Bretagne devenait à la mode, et Trébivain, humble station balnéaire jusque-là, entrait dans le mouvement : on parlait d'y fonder un casino et un sanatorium. Que le projet prît corps, ces maigres bruyères, ces terres vagues des Ruguellou en recevaient du coup une plus-value considérable.

L'homme lui-même, la veuve Pichereau, de son œil aigu de Savoyarde pratique et madrée, l'avait tout de suite jaugé : c'était un timide, un passif, sans personnalité ou dont les velléités d'indépendance ne duraient guère, un de ces êtres veules dont le langage courant dit qu'ils n'ont pas de caractère et qu'on peut tourner vers le bien comme vers le mal, quand une fois on les tient. Élevé au petit séminaire de Tréguier, comme L'Arc'hantec et la plupart des fils de cultivateurs aisés de la région, il en fût sorti comme eux après sa quatrième ou sa seconde et eût repris au village le mancheron de l'araire paternel, s'il n'eût rencontré sur les bancs du collège ce Pierre Garmès dont il a été plusieurs fois question déjà et qui devait exercer sur sa vie une influence décisive. Même dans la simple amitié de deux êtres, il y a toujours un élément mâle et un élément féminin : Garmès, dans l'association, était l'homme — un homme court, maigre, noir, tout nerf et sang, avec des yeux de flamme dans un visage brûlé d'ascète de dix-sept ans. Où s'était-il procuré les livres qu'il avait lus et qu'il communiquait en sous-main à son camarade, *la Religieuse* de Diderot, *le Contrat social* de Jean-Jacques, *la Révolution* de Michelet, les *Paroles d'un croyant* de Lamennais, toute une bibliothèque clandestine et incendiaire d'un format commode à glisser dans la manche à la première alerte? De 1863 au Septennat, toute la jeunesse française a fait son éducation républicaine dans cette petite collection bleue à 0 fr. 25 fondée pour « faire pénétrer au sein des plus modestes foyers les œuvres les plus remarquables de toutes les littératures » et chez laquelle la littérature était le prétexte, la propagande révolutionnaire le vrai but.

Dès le collège, un plan naquit chez Garmès et prit forme avec le temps : il fit vœu de se donner corps et âme à la propagande républicaine dans les campagnes et de ne plus connaître qu'elle en ce

monde ; il associa le faible Yves-Marie Ruguellou à sa généreuse croisade. Ce grand convaincu — et qu'aucun des démentis donnés par l'expérience à ses convictions n'avait seulement réussi à ébranler, qui, comme un moine et pour être plus maître de ses directions, devait s'imposer toute sa vie un rigoureux célibat, — estima cependant que le meilleur moyen de servir ses idées n'était pas d'aller les répandre tout de suite et sans autre autorité que sa modeste instruction dans des milieux sur lesquels il n'avait à peu près aucune prise : c'est par la ville qu'il entendit agir sur les champs. Mais comment y vivre, sans fortune et rebuté des siens qui, après son expulsion du petit séminaire, où un éclat avait révélé sa vraie nature, le traitaient en renégat? Rien n'y fit. Un rogaton, les 40 francs par mois d'un emploi de saute-ruisseau lui suffirent provisoirement. Il passait tout le temps que lui laissait son emploi dans les bibliothèques ; il y connut des ivresses sans pareilles, s'y lia avec quelques jeunes gens travaillés du même prurit révolutionnaire et fonda avec eux un petit cercle où l'on composait des chansons bretonnes de propagande qu'on allait chanter le dimanche dans les « pardons », des tracts mêmes, que le comité républicain de la ville faisait imprimer et qui étaient distribués aux paysans, à l'issue de la grand'messe, par les soins de la bande, sans autre profit pour elle le plus souvent que des rebuffades et des horions. Aucun ne s'en plaignait, même si le horion allait jusqu'à la jambe cassée. A cet âge héroïque du régime, qui se place entre le 16-Mai et la chute du cabinet Méline, il n'était pas rare de rencontrer en Bretagne de ces Catons et de ces Brutus de sous-préfecture dont on peut à la rigueur tout contester, sauf la bonne foi et le magnifique désintéressement. Au régiment, où il avait retrouvé Yves-Marie Ruguellou, Garmès remit la main sur son faible camarade, plus riche que lui et dont le père, qui vivait encore et que ses concitoyens avaient porté à la mairie, ne montrait pas trop d'aversion pour les idées nouvelles. Sur ses conseils, au lieu de réintégrer la ferme paternelle et pour se préparer par un stage dans les villes au rôle qu'il pourrait jouer un jour à Trébivain, Ruguellou, à sa libération, se présenta au concours de l'administration des Contributions indirectes, qui n'exigeait pas à cette époque une intelligence ni un savoir bien transcendants. Lui-même entrait, peu après, comme expéditionnaire, à Châteauneuf, dans les cadres de l'administration préfectorale. Longtemps leurs deux carrières s'étaient développées parallèlement. Plus encore que Garmès, qui avait le pli rude du Jacobin, Yves Ruguellou, nature essentiellement plastique, s'était rapidement poli au frottement de ses collègues et dans l'aimable fréquentation de la moyenne

bourgeoisie de Châteauneuf et de Guingamp, où il avait été nommé en dernier lieu : de son origine paysanne il gardait seulement certains principes d'économie conciliables avec la nouvelle situation qu'il occupait. Il y avait de l'élégance dans sa mise, sinon de la recherche. Sous ce vernis d'éducation, on sentait cependant qu'il ne serait pas bien difficile — surtout loin de Pierre Garmès — de faire reparaître l'homme de la terre latent dans le citadin, et c'est par ce biais que Mme Pichereau l'attaqua.

M. Ruguellou lui opposa une résistance qui le surprit. Sentimental comme tous ceux de sa race, même les pires, qui pleureraient en vous assassinant, il était peut-être arrêté par certains scrupules, des engagements qui lui pesaient, mais dont il n'osait se libérer. Mme Pichereau n'était ni très jeune, ni très jolie : une sorte de Garmès femelle, moins la conscience ; maigre, sèche, le teint jaune et bilieux, elle rachetait, comme lui, ces disgrâces physiques par deux yeux d'une vivacité singulière. En un temps où l'instruction des femmes n'était pas poussée très loin, elle pouvait passer pour cultivée ; elle citait souvent Lamartine, qui était son poète favori et dont elle ne pouvait dire certains vers, sur la mort du chien, par exemple, sans en être émue jusqu'aux larmes. Rien de tout cela ne suffisait pour lui soumettre le cœur de M. Ruguellou, qu'elle sentait vacillant, mais mal détaché encore du passé. Bravement elle dirigea son effort d'un autre côté, négligea de parti pris tout ce qui, dans son cas personnel, pouvait ressembler à une inclination sentimentale, affecta même de traiter de puérilité les passionnettes des jeunes gens et porta la question sur le terrain de leurs intérêts réciproques, à M. Ruguellou et à elle. Un mariage est une affaire : M. Ruguellou n'avait qu'à voir si l'affaire que lui proposait Mme Pichereau était bonne ou mauvaise et à prononcer en conséquence.

L'apparente logique de ce raisonnement frappa le jeune contrôleur déjà bien refroidi à l'égard de sa maîtresse (Mme Ruguellou s'en rendait compte maintenant, par sa grossesse et la déconfiture de son père. Malgré tout et si les affaires de M. Domaguet n'avaient pas pris cette tournure fâcheuse, on peut croire qu'un reste d'honneur lui eût fait repousser les tentatives matrimoniales de la veuve. Mais ces mots de ruine, de suicide, qui sonnent sinistrement partout, s'aggravent encore dans les campagnes du préjugé qui leur attache une vague idée de malédiction. Et enfin, sans chercher plus loin, il n'est rural ou fils de rural qui, comme la grand'mère de Sancho, entre le doit et l'avoir, ne se range instinctivement du côté de l'avoir. Mme Pichereau devinait les combats qui se livraient chez M. Ruguellou et, sans bien savoir de quelle nature ils étaient, elle sentait qu'ils ne

tournaient point à son désavantage. Encouragée par ce premier succès, elle poussa ferme, circonvint de ses relations et de son crédit le jeune contrôleur, remua ciel et terre et fit tant qu'il céda. Tous les arguments avaient été mis en ligne par elle pour cette suprême offensive : ce n'était pas la beauté, mais des biens plus solides qu'elle offrait à M. Ruguellou et, en sus de l'argent, un caractère, une volonté, les deux choses qui manquaient le plus à ce nouveau Céladon depuis qu'il avait échappé à l'emprise de Garmès. Elle le complétait en quelque sorte. Si l'on pouvait trouver à reprendre dans les avantages physiques de la veuve, M. Ruguellou n'avait qu'admiration pour l'intelligence pratique, la sûreté de jugement, l'étendue et la profondeur des vues de celle qui lui proposait d'associer leurs deux vies : elle avait achevé de le séduire en ouvrant à sa cupidité paysanne, définitivement réveillée, tout un horizon de conquêtes et d'accaparements dont il n'aurait jamais eu le soupçon personnel. M. Ruguellou, sitôt marié, demanderait à être rappelé dans les Côtes-du Nord ou dans un département voisin, afin de pouvoir mieux surveiller ses intérêts, un peu en souffrance depuis la mort de son père, et de permettre à sa femme de prendre contact avec eux. Elle ne connaissait pas la Bretagne, n'était jamais sortie de la Savoie, mais la spéculation obéit partout aux mêmes lois : si ce qu'on lui avait rapporté des projets du professeur Balandreau était exact et que Trébivain dût être doté prochainement d'un sanatorium modèle, la terre, en cet endroit, même la plus déshéritée, les garennes, les landes, les dunes, allait prendre du jour au lendemain une valeur quintuple ou décuple de sa valeur normale. Donc, première règle à observer : ne pas vendre ; rester sur l'expectative. Bien mieux : avec la dot que Mme Pichereau apportait à son second mari, on pouvait, dès maintenant et avant que la spéculation n'eût donné l'éveil aux intéressés, acheter à très bas prix les lots encore vacants autour du Trubuil. Et qui empêcherait M. Ruguellou, la spéculation réussissant, de quitter l'administration et de venir se fixer à Trébivain même dont la mairie lui ferait retour de droit, puisque de père en fils, depuis la Révolution, à quelques intérims près, elle était toujours restée dans sa famille? Il s'y établirait négociant de vins en gros : son passage dans la régie lui avait donné des lumières spéciales sur les conditions où peut s'exercer, avec de sérieux bénéfices et sans trop de risques, cette industrie en apparence si étroitement contrôlée. D'autres commerces pourraient être annexés à celui des boissons. Tout n'était-il pas à créer dans un pays neuf, sans passé, endormi à côté de ses richesses et n'en soupçonnant même pas l'existence? Un tel programme, si vaste, si séduisant, d'une élémentaire facilité d'exécution cependant et qui s'accor-

dait si bien avec les vues politiques de Garmès, était une révélation pour M. Ruguellou : il en fut ébloui et se remit aveuglément aux mains de celle qui le lui apportait...

Vingt ans s'étaient écoulés : le programme de la veuve Pichereau, devenue Mme Ruguellou, s'était exécuté de point en point ; l'homme dont elle dirigeait la vie et qui lui était un instrument plus qu'un associé, s'était toujours montré d'une docilité exemplaire. Elle l'avait lentement façonné à son image, il est vrai, rognant, émondant tout ce qui, chez lui, la gênait, travaillant sans relâche à sa démoralisation, étouffant tous ses bons instincts, ne lui tolérant d'autre ami que ce Pierre Garmès qui habitait assez loin pour n'être pas gênant et qui, d'ailleurs, occupait à la sous-préfecture un poste où il leur rendait les plus grands services, bridant et finalement neutralisant jusqu'à l'affection qu'il portait dans l'origine à Suzie, ayant toujours en réserve, pour vaincre ses scrupules, l'irrésistible argument du million à conquérir.

Une fois seulement — elle s'en souvenait, — l'interrogeant sur les Solèges, elle l'avait vu perplexe, mal à l'aise, comme s'il n'avait pas été très fier, au fond, de sa conduite envers Jacqueline. Si Mme Ruguellou avait pu deviner alors que Mme de Solèges avait été sa maîtresse ! Mais M. Ruguellou s'était tu prudemment : lui qui n'avait plus de secrets pour sa femme, il avait su garder celui-là. Qui sait si, retrouvant après vingt ans, sa première maîtresse, encore belle et séduisante, l'ancien désir ne s'était pas réveillé en lui? S'il ne l'aimait plus, pourquoi avait-il conservé ses lettres? Mme Ruguellou, sa fringale d'amour satisfaite, avait pu reprendre assez rapidement l'habit de son ancien état, redevenir l'esprit réaliste, la volonté tragique qu'elle était essentiellement ; il y avait en elle un Hobbes, un La Rochefoucauld en action qui, dès l'enfance, ne croyait ni à la vertu, ni à la bonne foi de ses semblables : sa manie accaparеuse, développée à la faveur de cette philosophie méprisante, son besoin de tout s'approprier lui rendait odieuse la seule pensée de partager avec Jacqueline, fût-ce les miettes d'un amour qu'elle ne ressentait plus. Or il n'était que trop évident désormais que cette Jacqueline avait eu un arrière-dessein en venant se fixer à Trébivain, quand elle avait le choix pour son fils entre tant d'autres stations hydrothérapiques de la côte. Et cette évidence ressortait encore de la tentative qu'elle avait faite pour revoir son ancien amant. Le billet qu'elle lui avait adressé, et qui n'était jamais parvenu à destination d'ailleurs, pouvait sembler bien anodin, inoffensif même à première vue. Pure hypocrisie ! C'était une grave incorrection que le fait seul de l'avoir écrit. Ah ! comme à cette heure Mme Ruguellou s'applaudissait de

ne pas l'avoir communiqué à son nigaud de mari ! Faible et veule comme il l'était, il eût été capable de tomber dans le piège, — tandis qu'en cachant la démarche de Jacqueline, en prêtant aux Solèges une attitude de sourde hostilité et des visées électorales qu'ils n'avaient jamais eues peut-être, elle avait réussi à enflammer la jalousie du pauvre sire, à le dresser en adversaire irréconciliable de cette famille. Le flair de Mme Ruguellou, là encore, l'avait merveilleusement servie. Et voilà que, pour achever la déroute des hôtes de Silencio, un concours de circonstances positivement incroyable jetait entre ses mains cette arme merveilleuse d'une correspondance d'amour, tout un paquet de lettres compromettantes que Jacqueline croyait détruites sans doute et que M. Ruguellou lui-même, n'ayant pas le courage de les brûler, avait cachées sous une poutrelle dans ce coin de grenier où il pensait que personne n'irait les chercher. Peut-être quelquefois, en catimini, y venait-il les flairer, les relire? Il y a comme une force supérieure à toutes nos volontés dans la parole écrite, qui fait que nous reculons à la détruire, qu'une sorte de magnétisme nous ramène à elle, même quand elle porte témoignage contre nous. S'expliquerait-on autrement la survivance de tant de correspondances compromettantes et que leurs auteurs ou leurs destinataires avaient tout intérêt d'anéantir?

Quelle que fût la raison qui avait poussé son mari à conserver ces lettres, Mme Ruguellou se sentait portée à l'excuser, puisque de cette inconséquence découlaient des effets si heureux. Elle ne songeait plus aux amours de Mathurine et d'Allain Domaguet. Qu'était-ce que cela au regard de la découverte qu'elle venait de faire? Toute à sa vengeance, elle escomptait déjà la terreur de Jacqueline, le désarroi de M. de Solèges, leur ruine totale à tous deux, quand elle produirait l'accablante correspondance. C'est à peine si, par acquit de conscience plutôt que pour affermir sa conviction, de retour dans son aire du Prieuré, elle s'attarda une minute ou deux à confronter l'écriture de la correspondance avec celle du billet que Mme de Solèges avait adressé, six mois auparavant, à son mari : entre les deux écritures, la ressemblance était aussi parfaite qu'elle peut l'être à vingt années d'intervalle ; c'était la même cursive légèrement penchée dans le billet et dans les lettres et seulement un peu plus pleine, plus reposée, dans le billet. Et, quand il s'y fût trouvé certaines différences, Mme Ruguellou, dont le siège était fait, ne s'y fût pas arrêtée. Toutes les passions ont des œillères. Sa jalousie à elle ne discernait plus rien en dehors et au delà de Jacqueline. Pour asservir cette jalousie, on sentait que Mme Ruguellou mettrait à feu et à sang l'univers entier, comme les princesses de tragédie. Elle eut pourtant la force de se

dominer devant son mari, quand il rentra ; mais elle inventa un prétexte, le souper expédié, pour l'envoyer se coucher et rester seule dans l'oratoire.

Elle veilla toute la nuit, et l'aube la trouva encore qui écrivait. Elle copiait, à la lueur d'un maigre suif, qui crépitait sinistrement, la correspondance découverte dans le grenier de Mathurine ; chaque ligne, chaque mot lui arrachait un frémissement. Les lettres copiées, elle en détacha une et remit les autres dans son secrétaire dont elle vérifia la fermeture. La lettre détachée fut placée sous enveloppe à l'adresse de M. de Solèges ; Mme Ruguellou glissa sous une autre enveloppe, plus large, la copie qu'elle avait faite de l'ensemble de la correspondance, joignit à cette copie ses instructions personnelles et expédia le tout, recommandé, à M. Guy de Vallereuse, rédacteur en chef du *Réveil castelneuvien*. Pour plus de sûreté, elle voulut porter elle-même son courrier à la poste. Il était sept heures. Suzie, étonnée de voir sa tante levée avant elle, lui demanda si elle était souffrante. Mme Ruguellou ne lui fit pas la grâce d'une réponse. A huit heures seulement, ses affaires réglées, elle consentit à prendre un peu de repos et se jeta sur son lit. Elle rêva que M. de Solèges tuait Jacqueline à coups de revolver et se fracassait ensuite la mâchoire et, de ce rêve tragique, elle sortit comme d'un bain de jouvence, la tête fraîche et dispose, les idées claires, le cœur allègre, sa loupe presque résorbée.

CHARLES LE GOFFIC.

(*A suivre.*)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'ÉVOLUTION DE LA QUESTION COLONIALE

Trois ans à peine avant le cataclysme mondial, malgré les avertissements d'Algésiras et d'Agadir, un général, ministre de la Guerre, déclarait qu'il ne pouvait plus y avoir de guerre. Faut-il s'étonner qu'en l'an de grâce 1926 la plupart des Français soient convaincus qu'il ne peut plus y avoir de compétitions coloniales et que leur magnifique empire est assuré d'une immunité quasi providentielle?

Qu'importe qu'un socialiste, gouverneur général de l'Indo-Chine, laisse entrevoir l'abdication de la domination française à des populations qui ont de la mémoire pour se souvenir de leur passé et des oreilles pour entendre les appels au droit des peuples? Le cas est jugé assez négligeable pour ne pas mériter même une interpellation.

Qu'importe que notre défaillance escompte les secours de la finance internationale? Il est entendu que nos prêteurs éventuels ne sauraient s'intéresser à de si beaux gages. Qui sait chez nous que la première proposition des capitalistes anglo-saxons à la Belgique en détresse a été la mainmise sur le Congo?

Qu'importe que nous tenions en réserve quelques-unes des plus belles régions de peuplement du monde pour le compte d'une nation qui ne parvient même pas à cultiver ses champs? Comment y aurait-il des gens assez mal éduqués pour s'en offusquer, même parmi les voisins dont la surpopulation éclate dans des frontières trop étroites?

Qu'importe que nous n'ayons plus de marine pour assurer la liaison avec des possessions lointaines? Une marine, à quoi bon?

La seule nation avec laquelle nous ayons eu des démêlés au cours de la formation de notre empire a une flotte que nous ne pouvons songer à égaler. Elle est notre alliée. Quelle meilleure garantie?

Ainsi s'entretient un optimisme béat qui est plus que de l'insouciance, une confiance assez aveugle pour ne s'effrayer d'aucun paradoxe. Quelque chose de très analogue au sentiment de ces propriétaires millionnaires qui font du socialisme par dilettantisme ou par calcul mesquin. Ne leur dites pas qu'ils tressent eux-mêmes la corde avec laquelle on les étranglera. Ils souriraient de pitié. Eux qui se piquent de ne plus croire à rien ont la foi du charbonnier dans l'intangibilité de leur richesse. Eux aussi gardent, dans leur flirt avec la révolution, la conviction bien ancrée que rien ne peut ébranler sérieusement l'ordre établi. N'y a-t-il pas les lois, les gendarmes et cet État-Ugolin qui s'entend si bien à dévorer les contribuables pour leur conserver un protecteur.

Les Français raisonnent exactement de même pour leurs colonies. Ils ont bien entendu parler de puissants empires qui ont croulé, mais cela remonte si loin. Certains savent encore que les deux Amériques ont renié leurs anciennes mères patries. Fatalité des temps et maladresses de régimes tyranniques. Peut-être même en est-il qui gardent quelque souvenir des magnifiques domaines que la France a perdus. Résultat des guerres de domination et châtiment des impérialistes. Le vingtième siècle est au-dessus de ces mésaventures. Les peuples n'oublieront pas la leçon du dernier coup de folie. Leur premier soin n'a-t-il pas été de se garantir contre le retour des anciens errements? La Société internationale s'organise. Un peu de patience, elle aura ses lois, sa police. N'a-t-elle pas déjà prévu l'évolution des peuples qui prennent conscience d'eux-mêmes et la réglementation des entreprises coloniales? La Société des Nations est là pour régler les querelles. Ceux qui redoutent de nouveaux conflits d'expansion l'oublient-ils?

Non, ils ne l'oublient pas. Tout au contraire. Ils se demandent si, sous prétexte de préparer les évolutions pacifiques, on n'a pas institué le régime de l'instabilité et ouvert précisément la porte à toutes les convoitises. Nous avons déjà vu ce que le fameux principe de la création continue a fait du traité de Versailles. Que donnera la même conception appliquée aux grands réservoirs de matières premières, aux champs d'expansion?

Le temps est passé où les appétits trouvaient aisément à se satisfaire, ce qui ne les empêchait pas d'ailleurs de se disputer âprement. On n'en est plus à se disputer les meilleurs morceaux. Pas de place, si mauvaise soit-elle, qui n'ait son titulaire, mais aussi ses envieux.

Il y a plus de mécontents que de satisfaits et les mieux pourvus ne sont pas les moins ardents à convoiter le bien des voisins. Tel qui maîtrise le pétrole et le coton, s'indigne de se voir mesurer la laine et le caoutchouc. Chaque année, il y a au Japon un million de bouches de plus qui protestent contre l'accaparement, par quatre millions d'Australiens, d'un continent grand comme les trois quarts de l'Europe. Chaque année voit monter des générations de peuples protégés qui ne respectent plus les anciens maîtres.

On dira peut-être que ces éléments de déséquilibre et de troubles sont générateurs de conflits et que c'est faire preuve de sagesse que de préparer les moyens de les résoudre. L'argument aurait quelque valeur si la Société des Nations était de taille à assumer une telle tâche, si, tout au moins, on lui avait réservé une période d'apprentissage. Tout au contraire, dans aucun domaine, l'imprudence des fondateurs n'a été plus grande que dans celui de la politique coloniale. Là, en effet, ils ne se sont pas contentés des difficultés inévitables. Ils se sont acharnés à en accumuler de nouvelles en détruisant les droits acquis et en portant atteinte au principe même de la souveraineté.

Il fallait liquider l'empire colonial allemand et l'empire ottoman. On pouvait tout simplement partager les colonies entre les conquérants et appliquer aux peuples d'Orient la formule éprouvée du protectorat. L'affaire était réglée une fois pour toutes et on n'en parlait plus. Mais il fallait rompre avec les traditions, proclamer les nouveaux dogmes de la solidarité internationale. Alors il a été convenu que l'Allemagne n'était pas dépouillée de ses possessions coloniales parce qu'elle avait perdu la guerre, ni à titre d'indemnité légitime aux nations ruinées. L'Allemagne a perdu momentanément ses attributs de nation civilisée et le droit de coloniser. Le butin colonial a été transformé en un dépôt international, confié à la Société des Nations, qui en a attribué la gérance à quelques privilégiés. De même pour le démembrement de l'empire ottoman. Des États nouveaux improvisés ont été confiés à des éducateurs jusqu'au moment où ils pourront voler de leurs propres ailes.

Cette formule peut convenir à des puissants qui savent commander et ne pas s'embarrasser de contrôle. L'Angleterre en a pris à son aise avec le mandat, aussi bien en Palestine que dans l'Irak. Personne ne lui a demandé des comptes de la propagande sionniste que les Arabes abhorrent, ni des bombardements aériens en Mésopotamie. Malheur, par contre, au mandataire faible, scrupuleux, assez maladroit pour transporter en Orient ses querelles de politique intérieure et ses passions sectaires. Les convoitises guettent ses aban-

dons. Les mentors de la Société des Nations passent sa gestion au crible. Vous pouvez en demander des nouvelles à M. Robert de Caix qui a été tenu sur le gril, pendant trois semaines, à Rome. On a fait le silence sur le rapport de la Commission des mandats qui ne blâme pas seulement le bombardement de Damas, mais envisage les conséquences possibles de la débâcle du franc. Imaginez les répercussions d'une faillite en Orient et en Extrême-Orient !

Quoi qu'il arrive désormais, un grave précédent a été créé. Les peuples en état d'évolution savent qu'ils ont un tribunal d'appel contre leurs maîtres. Une voie est ouverte aux rivalités et aux envies qui se drapent dans le drapeau de la liberté pour mieux dépouiller ceux qui ont accumulé les efforts et les sacrifices afin d'établir l'ordre et la paix là où il n'y avait que barbarie ou anarchie. Demain le sort de l'Égypte, de l'Inde, de l'Indo-Chine peut passer du plan national au plan international. On verra si c'est un progrès pour la concorde universelle.

Cela c'est pour demain. Mais dès aujourd'hui se pose le problème de la rentrée de l'Allemagne dans la famille internationale ; l'Allemagne réhabilitée, bien mieux l'Allemagne en position de demander des comptes à des associés qui n'ont pas tenu leurs engagements. Comment les Allemands résisteraient-ils à la tentation de solliciter de petites compensations? Comment leur première idée ne serait-elle pas d'effacer les derniers vestiges de leur dégradation?

Faut-il s'étonner aussi que les Locarniens empêtrés dans le fiasco de Genève, à la recherche d'un moyen d'éviter la rupture, aient cherché à apaiser l'Allemagne par une combinaison dont chacun peut espérer que les frais seront assumés par un autre? Certes il n'est jamais entré dans l'idée des Anglais de renoncer aux morceaux de roi qu'ils se sont adjugés : l'Est et le Sud-ouest africain. Mais il y a le Togo, le Cameroun, menu fretin abandonné au coq gaulois. Bon terrain d'arrangement. M. Briand ne s'est pas fait prier. Il a été le premier à annoncer la révision des mandats coloniaux dans une déclaration à Genève. On a pu ergoter sur les mots. Peu importe que les Allemands se soient vu reconnaître un droit ou simplement « habilités » à rentrer dans la colonisation. Pour des gaillards de cette trempe, les réserves ne comptent pas. Donnez-leur la parole, ils commandent.

Ils n'ont pas perdu de temps pour développer une campagne préparée de longue main. Le mouvement est lancé et de quel train ! Ceux qui croient s'en tirer avec quelques arpents de brousse soudanaise savent-ils combien ils retardent? Qu'ils lisent donc le manifeste lancé à Hambourg par M. Schacht.

M. Schacht, qui est-ce donc? Le président de la Reichsbank. Le

patron allemand du plan Dawes. L'homme qui vient de se rendre en Amérique pour préparer les plans de la coopération financière germano-américaine. Ce n'est pas le premier venu.

Or, que propose M. Schacht? Une combinaison ingénieuse et hardie. L'Allemagne constituerait une Compagnie à Charte analogue à celles qui ont mis en valeur l'Inde, la Nigeria, la Rhodesia. Cette Compagnie à Charte se verrait concéder l'exploitation de vastes territoires sous condition de prélever sur ses bénéfices le paiement des réparations. Comme cela est séduisant ! Le poids des réparations serait soustrait aux épaules allemandes. Les victimes de la guerre ne perdraient pas l'espoir de milliards hypothétiques. Ces milliards seraient produits par les territoires exotiques. Lesquels? M. Schacht ne précise pas. Ce qui est bien certain, c'est qu'ils ne sont pas allemands. Ce qui est non moins certain, c'est qu'ils devraient être vastes et riches pour produire tant d'argent et aussi s'adapter à une main-d'œuvre abondante. Ici, nous découvrons le bout de l'oreille. M. Schacht ne pense pas seulement aux réparations, mais aussi à la surpopulation de l'Allemagne. Les Allemands n'oublient pas le Maroc. Si nous revenons de Versailles, nous nous retrouvons à Algésiras et Agadir. C'est logique.

Mais il est logique aussi que ceux qui ne veulent pas renoncer à la victoire ne l'entendent pas de cette oreille. Il est logique qu'un peuple qui a des besoins d'expansion au moins aussi grands que ceux de l'Allemagne invoque ses droits. L'Italie abattue, doutant d'elle-même, a subi à contre-cœur l'arrangement de 1919. Elle n'a cessé de dénoncer la duperie du partage des dépouilles allemandes. Tout est remis en question. L'Italie réclame. Mais ce n'est plus l'Italie des Nitti et des Facta. C'est l'Italie de Mussolini. La chanson change de ton. Plus de récriminations : un programme d'action net que le Duce a fait proclamer par le prince di Scalea et qu'il va afficher sur la terre même d'Afrique.

L'Angleterre a déjà compris qu'il y a là une force à ménager. Elle a fait des concessions au Jubaland, elle a imposé à l'Égypte l'abandon de Djardoub. M. Chamberlain et M. Mussolini n'ont-ils pas, dans leur entrevue de Rapallo, envisagé une répartition des sphères d'influence en Abyssinie, nation libre et membre de la Société des Nations? C'est un commencement. Rentrée dans la tradition de Rome, l'Italie se découvre des ambitions romaines. Elle se souvient qu'elle a été la grande nation latine, la maîtresse de la Méditerranée. Elle fabrique 800 000 futurs citoyens par an. Elle a une flotte qui dépasse déjà la nôtre. Elle veut avoir trente divisions quand nous nous résignons à n'en avoir que vingt. Elle a déjà assaini ses finances alors que nous

courons après les échéances. Sur un seul point nous gardons l'avantage : nous tenons l'empire du Maghreb, mais cet empire se peuple déjà d'Italiens et d'Espagnols.

Quel Français capable de réflexion peut enregistrer sans angoisse un tel contraste? Il ne s'agit pas de dénoncer des impérialismes, de crier aux convoitises, de s'abriter derrière les solidarités de la Ligue de Genève. La question coloniale est, plus que toute autre, une question d'équilibre naturel des forces. Aux forts, les sources de matières premières. Aux forts, les champs d'expansion. Si la Société des Nations s'avisait de se mettre en travers, nous verrions une petite bataille auprès de laquelle la lutte des sièges ne serait qu'une bataille de fleurs.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

LES LIVRES NOUVEAUX

Il n'est peut-être pas mauvais, pour prendre du nouveau roman de M. René Bazin, *Baltus le Lorrain*, tout le plaisir qu'il peut donner, d'avoir connu ces moments d'ivresse, en novembre 1918 où les troupes françaises entrèrent dans la Lorraine pavoisée. Je ne les oublierai jamais. Je revois, le long de la Moselle argentée, coulant entre des arbres nus, les villages en fête, et les vieux Lorrains en redingote et chapeau à haute forme, pleurant en silence, et les enfants qui criaient de joie, et parlaient français sans accent ; je sens encore le goût du petit vin blanc que j'ai bu chez le curé de Saint-Avold, qui nous contait la retraite désordonnée des troupes allemandes, avec les soldats autrichiens qui formaient, pour le retour, l'avant-garde.

M. René Bazin évoque ces beaux instants. Il nous conte les souffrances, les enthousiasmes et ensuite, hélas, les déceptions d'une famille de Lorrains de langue allemande, trois frères, les Baltus.

Le plus vieux, Léo, est fermier de la Horgne-aux-Moutons, la vieille terre familiale, dont le nom n'est point germanique, mais latin, — *horreum*, la grange. Le second, le protagoniste du roman, Jacques, est instituteur à Condé-la-Croix. Le plus jeune est prêtre, et les Allemands l'ont emmené, dès le mois d'août 1914, dans les cachots de Coblentz et de Cassel. Les deux aînés sont restés à leur poste, la terre et l'école. Ils ont passé par des alternatives d'espoir et de découragement. A chaque victoire allemande, « la Mutte de la cathédrale de

Metz sonnait de sa voix grave ». Voilà un point d'histoire qu'il faudrait éclaicir. J'ai entendu dire par cent Messins, en 1918, que la Mutte, la cloche vénérable qu'a célébrée Verlaine, n'avait pas sonné pendant toute la guerre, et qu'elle s'ébranla seulement quand, sur son cheval blanc, Pétain arriva sur l'Esplanade... Jacques Baltus, l'instituteur, est fidèle entre tous au souvenir de la patrie française. Il a tenu tête courageusement aux « Conseils de soldats » qui ont traversé, en désordre, Condé-la-Croix. Il a accueilli les Français avec un bonheur profond... Après quoi, les désillusions commencent.

M. René Bazin a écrit toute cette première partie tendrement, amoureusement. Dans l'élan lorrain de 1918, du reste, pouvait-on voir autre chose que de la ferveur et de la joie? Mais depuis lors, des fautes, des imprudences ont été commises. M. Bazin ne pouvait pas ne point s'émouvoir des plaintes qui lui sont venues de Lorraine ; et son récit nous les rappelle avec un pathétique douloureux.

Jacques Baltus a eu un fils tué devant Verdun, Nicolas. La mère, Marie, n'a jamais voulu croire à cette mort. Elle est devenue à demi folle et passe son temps à déposer du pain frais dans les carrefours, pour que le fils, à son retour, puisse reprendre des forces, avant de rentrer à la maison. Ce personnage hallucinant, que M. Bazin n'a sans doute pas inventé, donne à tout son livre une sorte de frissonnement tragique.

Pour apaiser la pauvre femme, Jacques Baltus et sa fille Orane explorent les champs de bataille de Verdun. Nicolas est mort en *feldgrau*. Mais le pauvre enfant avait juré, quand il est parti, de ne jamais tirer sur les Français ; il a tenu parole. Seulement, tous les gens à qui Baltus parle de son fils ne comprennent pas bien son héroïsme. Les mères qui cherchent la croix de leur enfant, dans le cimetière français, ont un visage crispé, quand on leur parle du jeune Lorrain en habit gris... Dans un dîner d'anciens combattants où Jacques et Orane sont invités, un balourd prononce quelques paroles maladroites, injustes, qui révoltent Baltus. Pourquoi avoir tant souffert? Pourquoi avoir élevé ses enfants « comme des Jeanne d'Arc », et n'avoir fait aucune concession et avoir bravé tant de périls? Orane, qui est sage et indulgente, rassure son père ; mais à grand'peine...

Les dissentiments qui apparaissent ensuite sont plus graves. M. René Bazin décrit la résistance lorraine à la déchristianisation des écoles. Il montre la surprise douloureuse de l'immense majorité des Lorrains quand ils ont appris que les sectaires du 11 mai allaient bouleverser leur enseignement et leurs traditions. Jacques Baltus est de ceux qui se rebellent. Menacé d'un changement de résidence

dont mourrait peut-être sa femme qui attend à Condé-la-Croix le retour de son Nicolas, il a d'abord un instant de défaillance. Il ne songe certes pas à trahir sa foi ; mais il la tairait peut-être. Ses frères, Léo et Gérard, le réconfortent. Jacques résistera. Du reste, il n'a pas à hésiter longtemps. Marie meurt subitement, en entendant, au téléphone, le fiancé d'Orane, le brave Mansuy, de la Horgne-aux-Montois, l'appeler imprudemment « Maman ». Baltus accepte sa disgrâce. Mais il a compris qu'une bande de méchants ne peut pas se confondre avec la France ; et, avant de quitter son école, il dicte à ses enfants un texte de lui, à la gloire de la patrie retrouvée.

Ainsi, le livre de M. Bazin s'achève dans l'apaisement, mais il nous rappelle des erreurs qu'on voudrait qui n'eussent jamais été commises.

*
* *

Pour échapper à la tristesse qui s'en dégage, savez-vous où il faut aller? A *Meïpe*. Meïpe n'existe pas. Meïpe est une cité imaginaire qu'une petite fille, à laquelle M. Maurois, l'auteur de ce livre, paraît tendrement attaché, a inventée. A Meïpe, il ne pleut jamais. « On joue toute la journée dans de grands jardins. Toutes les personnes s'amusent. Les pères ne lisent pas du matin au soir, et ne répondent pas : « J'ai à travailler » quand on leur propose une partie de Nain jaune. D'ailleurs, les enfants y choisissent leurs parents, dans les magasins. A huit heures, on envoie les grandes personnes se coucher et les petits garçons emmènent les petites filles au théâtre. »

Pour Françoise, Meïpe c'est le pays du bonheur. Tous nous pouvons aller à Meïpe. Il suffit de savoir rêver... Sur quoi M. Maurois nous donne trois exemples des prestiges de l'imagination. Deux lui sont fournis par l'histoire. Mais la seconde anecdote, d'où la tient-il?

On voit d'abord comment Gœthe échappa, en écrivant *Werther*, aux tristesses, — aux tristesses légères, car une petite bise n'ébranle pas l'Olympe, — que lui laissa son aventure avec Charlotte Buff, et son bon ami Kestner, le fiancé. *Werther* n'a pas été composé seulement avec cette déception amoureuse. Kestner n'était pas jaloux. Mais le mari de Maximiliane de la Roche, Brentano, l'était ; et Gœthe dut cesser ses visites à Maximiliane. De sorte que Brentano a complété Kestner. Gœthe ne s'est pas tiré un coup de pistolet, par amoureux désespoir. Mais le jeune Jérusalem, de Westzlar, s'en tira un sans se manquer. Ainsi, Gœthe peut tuer Werther. Quand il fut en possession de tous les éléments de son roman, il éprouva une sorte d'ivresse assez joyeuse et, quatre semaines après, le manuscrit

était achevé. Gœthe avait fait une cure à Meïpe. Il était guéri.

Dans le « second cercle de Meïpe », les choses sont plus compliquées. M. Maurois prétend démontrer que les personnages de romans servent de modèles aux êtres vivants, et que la fiction crée la réalité. Les enfants du siècle se sont modelés sur Rousseau, Werther, Byron et René. L'Italien d'aujourd'hui est une créature de d'Annunzio, et quelques Français d'hier ont formé leurs âmes près de Barrès. C'est assez juste ; mais il faut apporter à cette doctrine bien des tempéraments ! L'anecdote de M. Maurois est celle d'un jeune normalien qu'on nous présente comme un être d'élite, — c'est à contrôler..., — et qui, pour imiter un personnage de Balzac, s'engage dans une aventure d'amour où il se dégrade et s'anéantit. Mais s'en aperçoit-il? Il est à Meïpe. Et il y reste.

La troisième histoire, que je préfère, est celle de Mrs Siddons, la grande comédienne, dont les deux filles moururent d'amour pour le peintre Lawrence. Mais Mrs Siddons ne succomba pas au chagrin. Elle avait Meïpe, c'est à-dire son art. Et en disant les merveilleuses lamentations de la vieille reine Constance, dans le *Roi Jean*, elle sentit sa douleur se styliser, se purifier, s'alléger.

Tous ces récits, pleins de sens et de finesse, sont d'un conteur remarquable.

* * *

La Fin de Chéri, de Mme Colette, est un bien curieux, un bien intelligent ouvrage. Chéri, ce vilain, disons ce malpropre garçon, dont Mme Colette nous avait, avec un peu trop d'indulgence, peut-être, conté les premières amours, les profitables amours pour Léa, courtisane vieillie et confortable, Chéri devient presque sympathique.

D'abord, parce qu'il a le dégoût de tout ce qui l'entoure ; du luxe qu'il a acquis lui-même, et de celui que sa femme, Edmée, lui a apporté ; de ses menus trop délicats, de ses autos, de ses costumes ; des mercantis, et de l'abominable monde d'après-guerre. Chéri devient si triste, si désemparé, il a, d'être paresseux, une telle lassitude, que ces petites expiations le purifient. Et voici par quel tour compliqué et ingénieux Mme Colette va nous faire accepter l'assomption de Chéri.

Pendant qu'Edmée fait ce qu'elle veut, spécule et flirte, Chéri va revoir Léa. En quelques années Léa est devenue mastodontienne et gélatineuse. Elle lui fait horreur. Comment a-t-il pu, grands dieux?... Il la chasse de sa pensée, cette Léa nouvelle. Il remonte le cours du temps. Il pense à la Léa qu'il a connue, qui, après tout, était douce, et encore belle. Mais ce souvenir-là est gênant encore. Il

remonte davantage. Il songe à Léa, avant lui ; à Léa jeune et allègre... Une ancienne « copine » de Léa l'aide à préciser cette image lointaine et charmante. Chéri écoute mille anecdotes sur Léa. Il regarde les portraits de Léa, au temps du président Grévy. Il « cristallise », disait Stendhal. Il va à Meïpe, dirait M. Maurois. Cristallisation, jeux de l'imagination... Tant y a que Chéri devient amoureux pour de bon, d'un amour pour ainsi dire normal et frais. Il finit par se tuer d'une balle dans l'oreille en contemplant une photographie de Léa.

Sans doute, le suicide est un crime atroce. Mais on ne voit guère ce que Mme Colette pouvait, d'un Chéri même assaini, faire de mieux que de le supprimer. Et c'est un livre un peu fuyant, un peu trop subtil, charmant tout de même. Il est permis de préférer les sortilèges de la *Maison de Claudine*. Cette psychologie sous les voiles a pourtant bien des attraits.

*
* *

Mürren, près de la Jungfrau ; c'est là, entre des pics blancs, parmi les skis rapides et silencieux, dans le vent glacé de la montagne, et dans l'atmosphère douillette d'un hôtel, que M. Henry Bordeaux a suivi des *Jeux dangereux*. Plus dangereux que les glissades sur la neige sont les jeux de l'amour. Une petite Française, Claire de Maur, qui n'est pas très sportive, mais qui a l'esprit subtil, et qui est délicieusement cultivée, joue, seule, contre une bande de jeunes et de vieux Anglais. Elle est la plus fine. Elle mériterait bien de gagner. Et, un instant, vous croiriez bien qu'elle gagnera. Mais le dernier pli n'est pas pour elle.

Elle commence par se faire aimer d'un jeune géant, Gerald Steela. Elle a voulu le prendre assez méchamment — mais on l'avait mal reçue et blessée ! — à une certaine Dianah, gigantesque et belle. Elle plaît aussi, mais sans trop y songer, à un vieux professeur d'histoire de l'art, sir Brian Daffadil, disciple de Ruskin, qui cite volontiers son maître ; et elle séduit tout à fait deux quinquagénaires dont l'un lui offrira de l'épouser et l'autre, simplement, de la rendre heureuse. Pourquoi accepterait-elle? Elle a dans le cœur un grand amour, pour le diplomate lord Musgrave... Mais lord Musgrave se sent vieux, — M. Bordeaux ne suit pas cette mode d'à présent, toute à l'inverse de celle de 1910, qui veut maintenant que les femmes n'aiment que les godelureaux ! — et ne veut pas unir à sa vie celle d'une enfant...

Claire rend Gerald à Dianah, et apaise le trouble de ses deux vieillards.

Les paysages sont émouvants, et toutes ces descentes vertigineuses

dans la neige, et cette visite à l'Américain Coolidge, le vieil amoureux de la Jungfrau. On aimera aussi les deux scènes symétriques où Dianah, perdue dans la montagne, et Claire, devant son miroir, font chacune de la psychanalyse, de « l'introspection » — ce qu'on appelle, mieux et plus harmonieusement, l'examen de conscience.

***

L'auteur d'*Etienne*, M. Marcel Arland, publie deux nouvelles importantes : *Monique* et *Terres étrangères*. Monique est une petite orgueilleuse, qui n'accepte pas d'être aimée. Elle ne se croit pas une « femme comme les autres ». Elle se révolte à la pensée qu'elle subira la volonté d'un homme, et des caresses où elle aperçoit elle ne sait quelle honte. La honte et la piété ne l'éloigneraient pas longtemps de Claude Vignal, son ami d'enfance, car il est bon et sincère. Mais l'orgueil est dur à tuer ! Monique, quand elle a enfin décidé d'épouser Claude, se sent aussitôt humiliée par la joie triomphante du jeune homme. Elle s'apprête à lui faire, dans « de nouveaux combats », payer cher sa victoire. *Terres étrangères*, — une tragique histoire de jalousie amoureuse, vaguement comprise par un enfant, qui en est le témoin inquiet et le confident, — me plaît moins. Mais M. Marcel Arland a de bien fines qualités de psychologue. Il aime les nuances. Il a seulement un peu plus de fantaisie que de logique, et je crois qu'il imagine beaucoup plus qu'il n'observe.

Qui ne craindra pas de descendre dans une géhenne de pauvreté morale et matérielle, pourra lire *le Mémorial secret* de M. Gaulène. Dans une sombre ville de l'Est, deux hommes du Midi, dont la guerre a fait fléchir déjà toutes les énergies, s'enfoncent lentement dans le vice et le désespoir. Ce sont de pauvres êtres. Mais le plus affreux c'est que l'un d'eux, par lâcheté, par impuissance d'aimer, pousse à l'abîme une pauvre fille qu'un peu de tendresse aurait pu sauver. M. Gaulène nous montre l'irrémédiable misère des âmes vides, vides de volonté, vides d'idéal... C'est noir ; c'est ignoble ; c'est puissant. Et, au fond, c'est extrêmement moral.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

UN SALON « ULTRA » SOUS LA RESTAURATION

C'est le salon du comte et de la comtesse Apponyi, qui représentèrent l'Autriche en France de 1826 à 1849. Pendant un quart de siècle, et principalement à partir de la révolution de 1830, tout ce qui a un nom dans les rangs légitimistes, tout ce qui n'accepte pas les prétentions de la branche cadette et répudie le gouvernement des d'Orléans se retrouve, se groupe et s'unit sous les lambris dorés de cette belle demeure parisienne dont les propriétaires ont su faire un des centres les plus brillants de la société européenne.

Être invité chez les Apponyi, quand on ne fait pas partie du personnel diplomatique ou gouvernemental, de ce que l'ambassadeur appelle lui-même « le monde obligé », constitue le brevet de la plus haute distinction qui puisse être attribué à un homme ou à une femme du monde. Aussi faut-il voir quelle affluence aristocratique se presse à l'ambassade de M. de Metternich et avec quelle joie féroce on se dispute les moindres invitations aux bals, aux dîners et aux fameux déjeuners-dansants que les délicieux maîtres de maison ont mis à la mode.

L'histoire du salon des Apponyi, c'est, en raccourci, toute l'histoire du faubourg Saint-Germain *ultra* sous Charles X et Louis-Philippe.

*
* *

C'est au début de l'année de 1826 que les nouveaux ambassadeurs d'Autriche prennent possession de leur poste à Paris. Le 5 février, vers onze heures du matin, deux chaises de poste lourdement chargées, entrant par la porte Saint-Denis, amènent de Vienne le comte

Apponyi et sa famille « par des chemins impossibles et des routes exécrables ».

Au faubourg Saint-Germain, l'hôtel de l'ambassade les attend, encore occupé par les gens et les équipages du prince Paul Esterhazy, reparti pour Londres après avoir représenté son souverain au sacre du roi de France.

Le prince Esterhazy est un grand seigneur qui dépense sans compter, cela se voit au train de maison qu'il laisse derrière lui : deux suisses, cinq piqueurs, vingt chevaux, vingt-quatre carrosses, trente domestiques attestent que le magnat hongrois est passé là.

Sans être pauvres, les Apponyi ne peuvent songer à soutenir un tel train et se hâtent de liquider la maison de leur prédécesseur.

Au reste, l'hôtel leur déplaît, ils le jugent « petit, malpropre et incommode », et se mettent en quête d'une demeure plus spacieuse. Ils la trouvent en l'hôtel d'Eckmühl, 107 rue Saint-Dominique, « le plus beau palais de Paris », dont la terrasse donne sur l'Esplanade des Invalides et dont le spacieux jardin anglais fait l'admiration de tous les visiteurs. L'intérieur est splendide : neuf salons, une galerie, une bibliothèque, d'une fraîcheur de décoration et d'un luxe qui confond les nouveaux locataires eux-mêmes. Le tout est loué 60 000 francs par an à la maréchale Davoust.

L'on s'installe, l'on commence à faire quelques visites, et Paris apprend à connaître ses hôtes. L'ambassadeur, de taille moyenne, assez gros, portant moustache, « ce qui, dit Beaumont-Vassy, n'est pas commun dans le corps diplomatique », fait impression par sa morgue aristocratique sur les personnes bien nées. Tout le monde admirera ses réceptions, ses allures de grand seigneur, sous le costume de magyar, avec la Toison d'or, qu'il porte admirablement.

La comtesse Apponyi, issue d'une des plus anciennes familles de Vérone, est charmante et d'une distinction parfaite. A Rome, d'où ils viennent, elle n'a laissé que des regrets dans tous les mondes. D'une taille élevée, d'une figure un peu maigre, avec des yeux dont l'expression douce et bienveillante a un charme très particulier, elle conquiert tous les cœurs. « La nouvelle ambassadrice d'Autriche, dit le *Mercure des Salons*, a éveillé toutes les sympathies. Au Palais-Royal (chez le duc d'Orléans), elle a fait une vive impression. A l'Opéra, on la vit l'autre soir, à la représentation d'*Olympie*. Sa beauté devint le but de toutes les lorgnettes braquées sur elle. On dit que, dès le mois prochain, vont commencer les grandes réceptions de la rue Saint-Dominique. »

Avec le comte et la comtesse Apponyi habitent leurs trois enfants : Rodolphe, Jules et une fille, Marie, qu'on appelle Mimi dans l'inti-

mité. Rodolphe se distingue, sur ses cartes de visite, par le chiffre II de son cousin Rodolphe Ier, attaché, lui aussi, à l'ambassade, valseur intrépide, excellent observateur et qui nous a laissé de son séjour à Paris un *Journal* fort intéressant.

Leurs visites protocolaires faites, le comte et la comtesse Apponyi marquent leur intention de donner des déjeuners-dansants à la mode viennoise.

Des déjeuners-dansants ! C'est toute une petite révolution dans la société parisienne. Les invitations portent : « Monsieur le comte et madame la comtesse Apponyi prient M... de leur faire l'honneur d'assister au bal qu'ils donneront jeudi matin. On se réunira à midi. » A midi ! par conséquent toilette de jour. Et, cependant, c'est une fête qui se prolongera, paraît-il, jusqu'à huit heures du soir, aux lumières. Quelle robe choisir? Quel chapeau? Quelle coiffure? Habillement du soir ou de l'après-midi?... Perplexité imprévue ! Angoisse dans tous les cœurs de femmes !

« La société parisienne est émue, s'écrie *la Mode;* la société parisienne ne sait plus où donner de la tête. Les déjeuners-dansants de M. l'ambassadeur d'Autriche l'ont troublée au dernier point. Toutes nos élégantes s'interrogent avec anxiété sur la façon dont elles vont se parer. Il y a plus de conciliabules en ce moment, au faubourg Saint-Germain, plus de démarches, plus de diplomatie et d'accords secrets que dans toutes les chancelleries d'Europe. »

Une autre question non moins troublante est celle de la beauté des femmes à la lumière du jour :

« C'est la plus dangereuse des épreuves pour les attraits parisiens, écrit *le Bon Ton.* Plus d'une femme habituée à briller aux bals du soir craindra de compromettre sa réputation de beauté dans ces rencontres matinales. Il faudra toute l'éclatante blancheur, toute l'inaltérable pureté du teint allemand pour affronter le péril. » Et les esprits malveillants de répandre aux quatre coins de Paris la nouvelle que l'ambassadrice a diaboliquement choisi l'heure de ce bal pour assurer le triomphe de ses compatriotes !

Enfin, il a lieu, ce fameux déjeuner-dansant, suivi de beaucoup d'autres. Et tout de suite le succès du premier s'amplifie jusqu'à devenir un triomphe. Se retrouver à midi, commencer à danser à une heure, quelle nouveauté, quelle originalité ! Mais aussi, et toujours quelle difficulté pour les toilettes, comme il faut du tact et du goût !

« Si vous saviez quelles folies on fait pour briller dans ces réunions sans pareilles, écrit Mme de Girardin, si vous saviez ce qu'il y a là de dentelles, de rubans, de mantelets, d'écharpes, de fleurs, vous comprendriez pourquoi un bal du matin à l'ambassade d'Autriche

est un événement dans Paris. Pour aller au bal du soir, pour y aller bien mise, il suffit d'avoir une robe élégante et une guirlande nouvelle ; mais une robe de bal ne peut jamais être qu'une robe de bal ; une coiffure de cheveux ne peut jamais être très compliquée. Mais un habit de bal du matin, c'est une parure indéfinie qui laisse à l'imagination toute sa liberté et qui permet toutes les combinaisons les plus savantes et les plus heureuses. »

C'est à midi que l'on arrive, en plein soleil, par les rues calmes en général à cette heure, et qui retentissent du piaffement sonore des chevaux et du roulement des équipages.

Sur les trottoirs de la rue Saint-Dominique, aux abords de l'Esplanade, la foule des petits bourgeois et des passants s'assemble pour voir entrer la brillante société conviée par l'ambassadeur.

A la porte, deux suisses énormes, herculéens, semblent défendre la demeure contre l'intrusion trop brusque des invités. Ils portent, comme toute la domesticité de l'ambassade, la livrée bleu foncé avec aiguillettes sur l'épaule, cocarde jaune et noire. Les attelages magnifiques caracolent pour passer le portail de l'aristocratique demeure, les voitures brillent de tout leur vernis à la grande lumière du midi, les domestiques en livrée s'empressent de toutes parts, les valets de pied sautent des sièges, les invités en toilettes claires de printemps descendent dans un grand bruit de soie froissée ; il y a des fleurs, de la jeunesse, de la gaieté. D'un train d'enfer pénètrent des cabriolets : des « tigres », gros comme le poing et coiffés de chapeaux énormes, bondissent de l'intérieur comme des écuyers de cirque, suivis d'hommes élégants qui leur jettent les rênes avec désinvolture. Des berlines datant de l'autre siècle, conduites par des cochers d'un autre âge, armoriées sur toutes les faces, entrent avec gravité et déversent sur le perron majestueux des vieillards vénérables que soutiennent des valets de pied empressés.

Dans le premier salon de réception, se trouve une théorie de jeunes filles, sous l'œil vigilant de la comtesse Apponyi elle-même, qui distribue à chaque invitée un petit bouquet de fleurs. Au pied du trône, devant un amoncellement de plantes vertes, se tient le comte Apponyi dans un splendide costume de magyar, la Toison d'or au cou et la plaque de Saint-Étienne sur la poitrine ; grand seigneur affable et plein de dignité.

La musique fait déjà entendre ses accords et la foule la plus élégante de Paris se retrouve à cette heure incroyable de midi dans les magnifiques salons dont les lustres ont été enguirlandés de fleurs et qui donnent sur le vaste parc anglais.

On se presse, on se salue, on se congratule avec joie. Voici le bel

Antonin de Noailles, celui qu'on appelle Antinoüs, plus élégant encore dans sa « redingote couleur fumée de Londres », son gilet drapé chamois et son pantalon bleu. Il est suivi de *Mathieu*, drapé dans sa redingote couleur bronze, qui donne le bras à la comtesse de Saint-Aulaire, en robe de taffetas bleu garnie de trois volants bordés de petites franges blanches. Un chapeau de paille de riz orné de roses encadre le fin visage de cette dernière. Les ducs d'Ossuna, Valençay et Dino forment un trio respectable et respecté. Belle et imposante, la princesse de Ligne étale une de ces toilettes simples dont elle a le secret. Mme de Ganay est en rose, ainsi que Mme de Beaufort, qui montre de magnifiques dentelles posées à plat. La princesse Galitzine, venue sans chapeau, et qui a, dans ses cheveux, de gros bouquets de diamants, fait admirer une robe verte avec un grand volant d'Angleterre. Ses cheveux sont lissés en bandeaux pour laisser ressortir la blancheur éclatante d'une peau merveilleuse. De grandes pendeloques de diamants tombent le long de son cou et touchent les épaules. La comtesse d'Haussonville a choisi une robe de crêpe jaune, et la princesse d'Arenberg, aux yeux noirs si beaux, une robe blanche très simple. Sur le devant de la poitrine, un bouquet de feuilles vertes très légères, au milieu desquelles une broche composée de brillants et d'une émeraude d'une grosseur prodigieuse.

La duchesse de Sutherland s'entretient avec lady Granville, qui sera deux fois ambassadrice d'Angleterre à Paris, et le baron de Lotzbeck avec cet excellent M. de Werther, ministre de Prusse, « ce bon Werther », comme l'appelle le prince de Talleyrand, en le frappant familièrement sur l'épaule.

Mmes de Nicolaï, de Virieu, de Contades forment un groupe ravissant. Les deux Labriffe sont, comme d'habitude, aussi élégants l'un que l'autre, et M. de Chateauvillard, qui arrive du *Jockey-Club*, narre sa dernière prouesse sur le livre des paris à son ami Jumilhac.

Tout ce beau monde se presse, s'écrase dans les deux premiers salons, dont les hautes portes-fenêtres permettent d'accéder à la terrasse du jardin. Un peu plus loin, l'on danse, et là, c'est le terrain réservé, la chasse gardée du comte Rodolphe Apponyi.

« L'orchestre joue la *galoppe*, dit le *Mercure des Salons :* c'est toujours le signal d'un grand mouvement, parce que le neveu de l'ambassadeur galope comme il valse. Il n'y a pas d'homme de vingt ans qui ne souhaite d'avoir la Hongrie pour patrie, afin de saisir la mesure, l'accent, pour ainsi dire, de cette danse nationale, que le jeune comte Apponyi exécute à désespérer. On se range, on semble écouter des yeux. Ceux qui ont un peu de sang allemand dans les veines

s'élancent, tournent, volent avec le jeune homme et sa danseuse... »

Gardel lui-même, le fameux maître de danse qui soumet à son archet toute la jeunesse dorée d'alors, ne pourrait trouver une faute à relever dans le maintien de ce danseur impeccable. Depuis dix jours, il danse toutes les nuits jusqu'à cinq heures du matin ; on se l'arrache de soirée en soirée et de salon à salon, et cependant il semble infatigable. Il a ouvert hier le bal des Tuileries avec la duchesse de Berry, et, aujourd'hui, il en est à la *galoppe*. Il se lance maintenant dans la *Boulangère*, dans l'*Ecossaise*, dans le *Carillon de Dunkerque*, et il finira par la conduite du cotillon.

Dans la salle à manger où l'on peut admirer de magnifiques tapisseries des Gobelins, des domestiques passent sur des plateaux le chocolat mousseux sur lequel on se jette avec avidité. Ce chocolat mousseux est célèbre dans tout Paris, et l'on cite telle femme du monde qui en a absorbé certain soir jusqu'à quatorze tasses sans se lasser. Triomphe de Vienne sur les friandises parisiennes !

Vers les cinq heures, les danses se ralentissent, et l'on songe au souper. Il a lieu dans le jardin, quand le temps le permet, sous les beaux ombrages du parc où sont dressées des petites tables, ou bien au premier étage, lorsque les derniers souffles de l'hiver font rentrer frileusement les invitées imprudentes.

Somptueux et varié, il enchante les gourmets et ravit les connaisseurs de bonne chère. Les friandises en sont célèbres dans Paris, ainsi que la qualité extraordinaire des vins qu'on y verse... Puis la musique reprend, la valse succède à la *galoppe*, et les inlassables danseurs recommencent de tourbillonner éperdument.

Enfin le soir tombe peu à peu dans les beaux salons. Les domestiques se répandent aussitôt, allument les grands lustres chargés de fleurs, posent sur les cheminées et sur les tables les girandoles ; une lumière nouvelle éclaire, mettant en évidence la beauté des femmes, l'élégance des hommes.

Bientôt les invités se retirent l'un après l'autre, s'égrenant par petits groupes dans la cour d'honneur et sur le perron majestueux, où les deux suisses se tiennent toujours immobiles. Et la journée s'achève comme elle a commencé, dans le fracas des voitures, le piaffement des équipages, les appels de la livrée, au milieu du crépuscule, aux premiers feux des réverbères à corde que l'on allume et qui font scintiller les gourmettes des chevaux ou l'éclair d'un diadème.

*
* *

Des fêtes de cette qualité, les Apponyi en donnent plusieurs par mois, et toujours avec le même succès, avec la même affluence. Le

renom de l'ambassade est maintenant solidement établi dans le faubourg Saint-Germain, et l'on commence à se disputer les invitations avec férocité. « On me tourmente du matin au soir, écrit le comte Rodolphe, avec des demandes d'invitations ; je ne sais où donner de la tête pour répondre à tout ce monde. »

Cependant voici l'horizon politique, déjà très noir depuis quelque temps, qui tourne franchement à l'orage, et la révolution de 1830 qui éclate.

Il est curieux de suivre dans le *Journal* de Rodolphe Apponyi l'impression que ces grands événements produisent sur l'envoyé de M. de Metternich et son entourage.

Tout le monde est à la mer, à ce moment, à Dieppe. C'est la plage à la mode, celle que vient de lancer la duchesse de Berry qui y attire du monde, ordonne des promenades en mer, des fêtes dans les ruines du château d'Arques, porte des bijoux locaux, se démène comme un beau diable pour donner le ton avec « sa » villégiature.

C'est sur cette plage mondaine que les Apponyi connaissent peu à peu par les journaux, par les arrivants de Paris et par les messages de l'ambassade, les événements de Juillet. Entre deux parties de whist et une promenade au château d'Eu avec les Noailles, les Vogüé et les Jumilhac, on apprend la bataille dans les rues et la débandade de la société. En même temps, on voit arriver, ventre à terre, des chevaux traînant des véhicules de toutes sortes chargés d'Anglais, lesquels s'empressent de prendre le *steam boat*, pour se réfugier dans leur pays. Bientôt on sait la fuite du roi, l'érection du drapeau tricolore, la proclamation du duc d'Orléans, nommé intendant général du royaume. La colère des *ultras* est à son comble dans ce petit coin de Normandie. « Le duc d'Orléans est un roi de paille, » écrit Rodolphe. Et déjà les quolibets pleuvent dru sur le roi et sa famille : « Dernièrement, un marchand de coco offrit un verre de cette boisson au duc d'Orléans, qui se promenait avec le duc de Chartres. Le duc l'accepta, en but la moitié, donna le reste à son fils, qui le partagea avec le coconier ; depuis ce temps, on appelle le duc Coco Ier. » Le nouveau roi rentre avec son fils, à cheval, sans escorte ; l'approche qui veut : « La populace la plus sale, la plus dégoûtante leur donne des poignées de main. » Le souverain reçoit au Palais-Royal. Entre qui en a envie : « Aussi, ce superbe escalier autrefois si soigné a-t-il une mine incroyable. Toute la boue des rues y est portée. » Chose inouïe : « J'ai vu de mes yeux, raconte M. Standish, le comte Molé entrer avec son portefeuille sous le bras, à dix heures du soir, chez le roi, en redingote, avec des bottes malpropres, comme un homme qui est venu à pied ! »

On voit surgir à Dieppe quantité de fuyards, qui content

les nouvelles les plus sinistres sur le faubourg Saint-Germain.

Évidemment, il y a de l'exagération dans ces racontars que note fiévreusement le comte Rodolphe, et qui sont partagés d'un bout de la France à l'autre, mais cette surexcitation même prouve l'affolement général. Dans ces circonstances, on se décide à rentrer : l'ambassadeur d'Autriche se doit de conserver des relations avec le nouveau gouvernement et la comtesse Apponyi ne peut laisser son salon trop longtemps fermé.

* * *

Les premières rencontres avec les gens du régime né des trois « glorieuses » ne paraissent pas très dramatiques. On s'observe de part et d'autre avec circonspection. Les d'Orléans multipliant les prévenances au salon Apponyi, on leur rend les politesses, mais déjà le temps a changé rue Saint-Dominique, et beaucoup d'*ultras* ne paraissent plus, lorsque les officiels sont conviés. MM. des Cars, de Beauffremont, de Narbonne, de Damas, de La Force, de Clermont-Tonnerre se refusent à rencontrer le duc d'Orléans, même sur un terrain neutre.

Bientôt les invités eux-mêmes éprouvent le besoin de faire des niches : on se passe ostensiblement une caricature sur le duc d'Orléans qui court les rues : les *Armes du grand Poulot*. C'est un écusson à bandes, une blanche entre deux vertes, deux bâtons tricolores avec un paon, queue déployée. Pour support, un cheval de carton, des capucins de cartes armés de fusils. Pour couronne, un bonnet de papier avec cette devise : « Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux. »

Un autre jour, c'est le duc lui-même qui, après une contredanse, trouve, en regagnant sa place, la coiffure qu'il y avait laissée ornée d'une cocarde blanche en place de la superbe cocarde tricolore qu'il arborait ostensiblement ! Enfin, à quelque temps de là, toujours chez les Apponyi, nouvel incident fort désagréable pour tout le monde. Le prince de Léon dit tout haut à Mme de Caraman, que le duc d'Orléans venait chercher pour une valse :

— Comment, madame, vous me plantez là pour le grand Poulot !

La phrase lancée, il la regrette, car elle a certainement dû parvenir aux oreilles du duc qui reste cependant impassible. Mais des aides de camp ont entendu, qui, loin d'arranger l'affaire, s'appliquent, au contraire, à l'envenimer, d'accord avec les amis du prince de Léon ; si bien qu'au bout de quelques jours, ce minime incident prend la tournure d'une histoire diplomatique.

— J'en ai assez, d'être quotidiennement la risée de l'ambassade d'Autriche ! déclare le duc. On me traite indignement, je ne conseille à qui que ce soit de me regarder de travers.

Et il ajoute :

— Je n'ignore pas que l'hôtel de la rue Saint-Dominique est un foyer de conspiration carliste, et qu'on y décrète tous les jours entre huit et neuf heures du soir, l'abolition du régime actuel. Ces gens-là feront bien de prendre garde, notre patience est à bout.

Répétées aux Apponyi sur-le-champ, de telles paroles incitent l'ambassadeur à agir tout de suite. Dès le lendemain, il demande une audience à Casimir-Perier et lui représente que les paroles du duc d'Orléans sont graves et tout à fait injurieuses pour lui. Si elles étaient confirmées ou si elles demeuraient sans excuses, ce serait le rappel forcé qu'il serait contraint de demander à Vienne.

Très ennuyé de la tournure que prend l'affaire, Casimir-Perier s'efforce à le calmer, promet d'en parler au prince royal et au roi tout en représentant à son interlocuteur qu'il y a évidemment de la témérité à inviter au même bal les officiels avec des ultras et des pairs démissionnaires.

— Soit, monsieur le président, répond sèchement Apponyi ; mais, comme je ne puis entrer dans toutes ces nuances, je vous prierai de me donner la liste de ces personnes que je dois cesser d'inviter.

L'entretien tourne court, le duc d'Orléans, morigéné par Casimir-Perier, retire sa phrase, mais l'alerte a été chaude.

Plus encore que l'ancienne, cette nouvelle société adore la danse. Jamais les bals des Apponyi n'ont été aussi brillants, jamais les déjeuners-dansants n'ont été si réussis : « On n'a aucune idée de ce qu'est Paris en ce moment, écrit Rodolphe. C'est une folie qui s'est emparée de tout le monde ; c'est une rage de s'amuser. On court du matin au soir, on se dispute les jours, ce sont des bals à n'en plus finir... Si j'avais seulement le temps de dormir dans la matinée, il me serait peut-être possible de reprendre un peu de force, mais je me lève à huit heures et demie ! Quelle vie que d'être toujours pressé, de n'avoir jamais une minute à soi ! »

Bientôt l'ambassade d'Autriche, réputée pour ne recevoir qu'une sélection d'invités, est obligée de suivre le courant et de donner à danser à la multitude. Mille à douze cents personnes défilent dans les grands bals, la suite des voitures va jusqu'à la place actuelle de la Concorde : c'est un événement dans la capitale quand on « saute » chez les Apponyi.

Malgré tous les obstacles que met l'ambassadeur à la fringale des mondanités, qui s'est emparée du « Juste milieu », il n'est pas un député, pas un maire de Paris, pas un personnage important ou qui se croit important qui n'aspire à l'honneur d'être reçu rue Saint-Dominique. Aussi, à côté de ces réceptions obligées, l'ambassadrice

multiplie-t-elle les raouts, les soirées de musique et les thés intimes.

On pourrait continuer jusqu'à la veille de la révolution de 1848 ces descriptions de fêtes, de bals et de raouts, ce serait toujours le même cortège d'aristocratique beauté, le même entrain pour la danse, le même cercle, tantôt élargi, tantôt fermé de ce que Paris compte de plus authentique dans la jeune et vieille noblesse.

A mesure que l'on approche de la nouvelle tourmente révolutionnaire, les fêtes sont moins éclatantes ; elles satisfont moins ceux qui les organisent et ceux qui y assistent. Tous ces papotages, ces détails protocolaires, ces sujets de conversations pour déjeuners-dansants, ces mille riens mondains que les émigrés avaient rapportés d'exil et qui étaient le ton ordinaire de l'ambassade d'Autriche, disparaissent devant les premières secousses qui vont ébranler une fois encore la vieille Europe. On attend le coup, et, comme la première révolution a donné déjà à tous ces gens l'expérience tragique de ces choses, c'est un coup auquel on se prépare avec une affreuse appréhension.

Cependant l'ambassadeur met une certaine crânerie à organiser des bals jusque sous la mitraille, et, aux journées de février 1848, il faut que ce soit un message du ministre de l'Intérieur lui-même, lequel avoue ne plus répondre de l'ordre, qui fasse fermer les beaux salons de la rue de Grenelle... pour quelques jours seulement !

Dans ces semaines de crise, le comte Apponyi ne demeure pas inactif : il parcourt les boulevards, les rues et les carrefours de la capitale, manque d'être tué, note au passage les traits de mœurs, les signes caractéristiques, tous les mille petits détails avec l'ingéniosité et le courage d'un grand reporter.

Et puis, on se remet à danser ! A peine le prince-président installé à l'Élysée, ce sont les salons qui rouvrent et toute la société élégante de Paris qui se retrouve aux chandelles. Il semble même — et Apponyi le note malicieusement — que le faubourg Saint-Germain soit bien plus au complet que dans les réjouissances du temps de Louis-Philippe. Personne ne boude plus le régime nouveau, et, peu à peu, chacun se fait à l'Empire, qui arrive tout doucement et paraît inévitable. Lorsque celui-ci est proclamé, de nouveaux liens de grande intimité s'établissent entre Napoléon et le comte Apponyi, mais le salon de la noble ambassade d'Autriche n'est plus tout à fait le même. Qu'on attende quelques années, la princesse Metternich va venir, l'encanaillement du second Empire va commencer.

Jules Bertaut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LE DUC D'ORLÉANS

Des journaux modérés comme le Temps *et* les Débats, *ont cru sage, prudent et habile de ne signaler la mort de Monseigneur le duc d'Orléans qu'en seconde page, comme si la Maison de France avait cessé de compter. A leur propre point de vue, et pour les partis qu'ils représentent, ces organes ont eu tort. D'abord, ils se réclament de l'idée de patrie, et les Bourbons-Orléans, descendants des Capétiens, ont été trop mêlés à l'histoire de la nation française pour qu'il soit « national » de les ignorer. Ensuite, des conservateurs sociaux ont tout intérêt à ne pas se laisser classer à l'extrême droite. Ils ne renforceront pas leur situation, au contraire, en affectant de ne pas savoir qu'il existe une famille qui incarne la royauté et les royalistes pour lesquels* le Temps *et* les Débats *sont déjà la révolution. L'extrême droite est la couverture du juste milieu.*

La presse étrangère a été plus clairvoyante que les deux pontifes de notre presse conservatrice du soir. Elle a été frappée par la sensation que la mort du duc d'Orléans a produite en France. Elle en a conclu que le souvenir de la monarchie n'avait pas disparu et que la conception monarchique n'était pas morte. M. William Martin, républicain suisse, a fait à ce sujet, dans le Journal de Genève, *des réflexions judicieuses et il a noté que le duc d'Orléans, dans son exil, avait effectivement gouverné puisqu'il avait approuvé le caractère donné à sa cause par les théories, la propagande et les campagnes de* l'Action française.

Les personnes qui ont eu l'honneur d'être reçues par le Prince et qui

ont visité soit la résidence de Woodnorton, soit, plus récemment, le manoir d'Anjou, près de Bruxelles, n'ont pu manquer d'observer un détail qui illustre la thèse de M. William Martin. Les souvenirs historiques que possédait le chef de la Maison de France se rapportent tous à la famille d'Orléans. Et ils ne remontaient pas plus haut que le fondateur de la branche cadette. Depuis le frère de Louis XIV, depuis la princesse Palatine, depuis le Régent jusqu'au roi Louis-Philippe, représenté dans un vaste tableau entouré de ses fils, et jusqu'à la reine Amélie, on ne trouvait là aucune autre trace de la monarchie française. On sait que le comte de Chambord, en laissant au comte de Paris son héritage politique, en vertu de l'ordre de primogéniture, ne lui avait rien laissé de son héritage particulier. Il n'y avait donc pas, dans la famille d'Orléans, de souvenirs de la monarchie légitime. Ainsi s'attestait la longue division des deux branches.

Cependant le duc d'Orléans, suivant et achevant l'exemple de son père, avait repris à son compte l'idée de légitimité. Il avait complété cette « fusion » dont l'échec avait jadis empêché la restauration de la monarchie. Déjà le comte de Paris avait dit que, s'il régnait, il s'appellerait non pas Louis-Philippe », mais Philippe VII. Et le duc d'Orléans, qui avait également Louis et Philippe pour prénoms, se fût appelé Philippe VIII. Il allait plus loin encore dans la reprise de contact avec la branche aînée, dont la branche cadette s'était distinguée si longtemps, puisqu'il se plaisait à mettre un drapeau blanc près du portrait de son bisaïeul, le roi des Français, monté sur le trône en 1830 *avec le drapeau tricolore, et de son aïeul le duc d'Orléans, mort victime d'un célèbre accident de voiture et qui, dans son testament, avait recommandé que sa descendance restât toujours libérale.*

Quand on se rappelle ce qu'a été historiquement l'orléanisme, l'évolution politique du comte de Paris et de son fils le duc d'Orléans est donc très remarquable. L'orléanisme s'était pour ainsi dire confondu, au dix-neuvième siècle, avec le parlementarisme. A tel point que le comte de Paris avait encore approuvé la Constitution de 1875. *Et les principaux adversaires de cette Constitution, qui étaient les radicaux, l'attaquaient en lui reprochant d'avoir été faite, ce qui était vrai, par les partisans de la famille d'Orléans, et même, ce qui a été beaucoup moins exact, à l'usage de la famille d'Orléans.*

En somme, le libéralisme que le comte de Paris tenait de ses ancêtres aurait pu servir de base à une restauration de la monarchie au cas où le régime parlementaire ne se serait pas acclimaté en France sous la forme républicaine, au cas où les radicaux auraient sérieusement entendu renverser la Constitution de 1875. *Si alors les Français avaient voulu protéger cette Constitution contre ses adversaires de gauche, ils auraient*

pu faire appel au comte de Paris. L'heure de la mission libérale à laquelle le fils aîné de Louis-Philippe croyait fermement eût sonné pour son propre fils. Mais les choses se passèrent d'une toute autre façon.

En effet, l'hostilité des radicaux aux lois constitutionnelles que des orléanistes avaient conçues et votées, ne fut pas de longue durée, si jamais elle fut sincère. On s'aperçut bientôt que le parlementarisme allait à la République comme un gant. Voulait-on, par surcroît, de la démocratie? Elle coulait à pleins bords et elle n'avait pas besoin, pour couler, de la famille d'Orléans. Contrairement aux théoriciens qui disaient que seule la monarchie pouvait garantir les libertés parlementaires, on avait une démocratie parlementaire parfaite et plus que parfaite en régime républicain.

Délogé de sa position idéologique, l'orléanisme ne pouvait plus mourir que de sa belle mort. Ce fut l'affaire d'une génération. Mais si la monarchie perdait sa raison d'être « louis-philippienne », elle en retrouvait dans le même temps une autre. Car c'étaient les abus du parlementarisme qui devenaient sensibles. C'étaient les excès de la démocratie, tombant dans le sens où elle penche toujours, qui devenaient dangereux et qui suscitaient une nouvelle sorte d'opposition. Prendre la tête de cette opposition fut le rôle qui apparut au comte de Paris pendant la crise du boulangisme. A la suite de quelles réflexions et même au prix de quels débats intérieurs de sa conscience le petit-fils de Louis-Philippe se résolut à cette évolution, ce sont des choses sur lesquelles on est réduit aux conjectures. Mais, peu à peu, il se trouva que le comte de Paris, qui avait approuvé en 1875 une Constitution à la fois orléaniste et républicaine, se rapprochait un peu plus tous les jours des idées du comte de Chambord qui avait refusé la couronne en 1873 plutôt que de la tenir aux conditions que les parlementaires mettaient.

Le duc d'Orléans est allé droit, avec logique, dans la voie que son père avait choisie. Si la monarchie pouvait rendre service aux Français, signifier quelque chose pour eux, ce n'était pas en s'offrant comme une forme meilleure ou plus pure de régime parlementaire, mais comme un correctif ou un antidote au régime parlementaire. Ce n'était pas comme une solution diluée de libéralisme et de démocratie, mais comme un réactif contre les poisons du libéralisme et de la démocratie. Remède allopathique et non plus homéopathique. Contraria contrariis et non plus similia similibus. Ceux qui voulaient un pouvoir national et fort, de l'autorité dans d'Etat, se tourneraient vers la royauté,

C'est ainsi que le duc d'Orléans en vint pour sa part à la formule frappée en médaille romaine que Charles Maurras avait lancée tout seul avec quelques amis : « La monarchie héréditaire, traditionnelle, antiparlementaire et décentralisée. » Charles Maurras a raconté un jour quel

*sourire de pitié avait animé les rides du vieux duc de Broglie le jour où il avait entendu que ces rénovateurs de la monarchie voulaient l'opposer au Parlement. Et il est certain que le duc d'Orléans lui-même trouva dans son entourage des orléanistes classiques qui s'efforcèrent de le détourner de l'école autoritaire. Ces résistances se traduisirent par ce qu'on appelle encore à l'*Action française *la « crise », qui fut comme le dernier sursaut de l'orléanisme expirant.*

Quand on a replacé ainsi dans la suite historique des choses ce qui a été, selon le mot du Journal de Genève, *le gouvernement de Philippe VIII, il resterait à dire que le tempérament du duc d'Orléans était d'accord avec les principes de* l'Action française. *Un besoin d'agir, qu'il a trompé comme il a pu par ses expéditions lointaines, le dévorait. Il a cruellement souffert d'être exilé de France. Il a toujours senti et pensé en « Français d'abord » : témoin, en* 1918, *sa dépêche de félicitations patriotiques au vieux républicain Clemenceau qui avait jadis voté les lois d'exil. On eût dit que le mot de Léopold I^er^, dans ses conseils de direction royale à la jeune reine Victoria, était de lui : « Souvenez-vous avant tout que le souverain doit toujours être national. »*

Il y avait dans l'intelligence et le caractère de ce prince un autre trait que peu de personnes auront discerné. Certains ont bien dit que son œil rappelait tantôt François I^er^ et tantôt Louis XI. Il y avait en effet dans son regard beaucoup de fierté et aussi de la réflexion. Aux détours de ses paroles, on découvrait un réaliste. Il voyait les choses telles qu'elles étaient. Il ne se confiait pas facilement. Il disait à un de ses visiteurs, au mois d'avril 1924, *après s'être assuré que ce n'était pas quelqu'un à décourager : « Les élections du* 11 *mai seront mauvaises, très mauvaises. Je puis vous l'annoncer. » Rarement peut-être prétendant aura eu moins d'illusions pour lui-même, avec autant de foi dans son idée et de conscience dans son devoir de mainteneur d'une cause et de continuateur d'une maison.*

M. William Martin, l'observateur genevois dont nous parlions tout à l'heure, a pu dire que la monarchie comptait en France plus de partisans à la mort du duc d'Orléans qu'à la mort du comte de Paris, et que l'appui donné à l'école néo-royaliste et à l'Action française *en était cause. Par là même, durant sa triste vie d'exilé, le duc d'Orléans aura rendu un service à la France qu'il désirait tant servir. Dans un pays où l'opposition de principe n'existait plus, où le régime ne trouvait plus de censure en lui-même, il aura permis de ressusciter une utile antithèse. La République s'est parfois redressée parce qu'il y avait en face d'elle une idée contraire. C'est l'idée que Gambetta exprimait le jour où mourut le comte de Chambord. Comme un républicain se félicitait de la disparition de cet adversaire : « Ne vous félicitez pas tant, dit-il.*

La République a besoin, pour marcher droit, de voir une autre figure que la sienne dans le miroir. » *Et en cela, aussi, le duc d'Orléans aura continué le comte de Chambord.*

***

Le Théâtre : *Félix.*

Le nouvel ouvrage de M. Bernstein porte pour titre le banal prénom du personnage principal. A l'origine, il devait en porter un bien différent ; il devait s'appeler *le Royaume des Cieux.*

Or, le premier acte de ce *Royaume des Cieux*, devenu *Félix*, se déroule dans un mauvais lieu. Voilà une opposition à ne pas perdre de vue. Elle aidera à saisir tout à l'heure les intentions de M. Bernstein.

Félix Lesourd est venu en ce mauvais lieu rencontrer une jeune femme qu'il a croisée par hasard et remarquée dans l'escalier. Ce n'est donc pas une vertu farouche. De fait, sitôt qu'elle paraît, elle agit de telle manière qu'on est rapidement fixé : aucun besoin de la prier, elle a l'habitude.

Cependant, Félix éprouve pour elle tout autre chose qu'un désir passager. Il la fait parler, il l'amène à raconter sa vie. Une naissance irrégulière, dans un milieu flottant entre ciel et terre, comme le tombeau de Mahomet ; une mère qui avait des goûts délicats, des mœurs peu sévères et pas de fortune. La fille a reçu l'instruction qui fait aujourd'hui de faciles bachelières, mais l'éducation morale, on n'y a pas pensé. Alors, elle a eu un amant, elle l'a aimé, il l'a quittée, elle a souffert. Elle a recommencé. Encore quittée, encore déchirée. Elle a glissé sur la pente. Elle n'est pas encore en bas, elle ne fait que commencer à glisser, doucement, sans s'en apercevoir. Au reste, cela lui semble fort égal. Elle travaille, elle est secrétaire d'un vieil homme d'affaires qui la paie médiocrement. Alors, par mollesse, quand elle a envie ou besoin d'argent, elle vient le gagner sans peine, comme elle fait ce jour-là.

Cette histoire est contée avec la verve aimable des Parisiennes délurées : elle ravit Félix au point qu'il offre à Madeleine de se mettre en ménage avec lui. A son tour, il se présente : Félix Lesourd, environ quarante ans, a été mobilisé, puis libéré pendant la guerre, s'est lancé dans les affaires, est en passe de réussir brillamment. Loge à la Muette, automobile, solide amorce de fortune en immeubles et diamants. Serait content d'avoir pour maîtresse une femme fine, adroite, capable de briller et de lui faire honneur dans le monde vulgaire des gens d'affaires.

Madeleine refuse. Elle veut, dit-elle, bien se vendre, mais non pas se louer. Son goût de la paresse et de la liberté répugnent aux longues

aventures. Ce refus défrise Félix ; il insiste tellement qu'elle finit par accepter de dîner avec lui le soir même.

Second acte ; des années après. Félix et Madeleine sont restés ensemble ; la liaison est admise, acceptée, il ne tiendrait qu'à Madeleine qu'elle fût régularisée. Félix l'aime, il lui offre le mariage. C'est elle, encore, qui refuse. Félix lui a apporté la fortune, la sécurité, un amour paisible et stable. En retour, elle n'apporte que sa présence. C'est assez pour que la vie de celui qui aime soit transformée, illuminée. Il ne voit tout le jour que des hommes d'affaires durs comme des crocodiles : exemple son associé, Dangé, vieille canaille sans cœur qui vient de monter un maître chantage pour évincer le principal intéressé d'une entreprise industrielle où ils ont des intérêts communs. Maxime Braux est l'inventeur du bouchon Stop. Dangé et Félix ont fourni les capitaux. Dangé a flairé que Braux eut en sa jeunesse un égarement qui le conduisit en prison ; marché au point : nous restons seuls propriétaires de l'affaire en échange d'une somme à régler, ou nous sortons le dossier. Braux, qui va se marier, ne peut pas accepter le déshonneur. Dans l'autre cas, c'est la ruine, il se tuera. « Tant pis, » dit Dangé. « Tant pis, » répète Félix Lesourd.

Au bruit de la dispute, Madeleine est entrée, justement inquiète. Elle ne dit rien, elle ne se mêle jamais des affaires de Félix. Mais celui-ci a lu dans ses yeux un tel dégoût qu'à présent il hésite. Longuement, en silence, il s'interroge. Au terme de cette délibération entre l'intérêt et la conscience avec l'amour pour juge, il prend sur lui d'arrêter le chantage et de sauver Maxime Braux des griffes de Dangé. Madeleine a obtenu ce résultat sans parler. Félix a pris cette résolution sans rien dire.

Troisième acte ; des années encore après. Félix est arrivé à la fortune, aux honneurs, au bonheur : il a épousé Madeleine, il l'aime avec la même tendresse, renforcée par l'habitude. On a toujours senti que Madeleine ne le lui rendait pas. Tout ce que Félix lui a apporté de si précieux, stabilité, dignité, fortune, amour, elle l'a accepté avec reconnaissance, car elle n'est pas méchante. Mais l'instinct s'est réveillé en elle, et comme aucun rempart ne la gardait, ni morale, ni sentiment profond, l'instinct a été le plus fort. Elle avait aimé avant de connaître Félix deux hommes qui l'avaient quittée et l'avaient fait souffrir ; elle en aime un troisième dans les mêmes conditions : un petit journaliste juif de qui Félix a fait la fortune, qui n'aime pas Madeleine, ou qui ne l'aime pas assez, ce qui revient au même, pour risquer indéfiniment de la compromettre auprès de son protecteur, et qui d'ailleurs aime une autre femme, qu'il va épouser. Cette nouvelle porte le dernier coup. Déjà détraquée par cette passion malheureuse, Madeleine achève de perdre la tête, et pour jouer sa dernière chance, elle réclame sa liberté au pauvre Félix, que cette extravagance imprévue ahurit. Il prend cette demande pour une folie de malade ; elle insiste, elle finit par crier :

« Mais comprends donc que je ne t'aime pas, que je ne t'ai jamais aimé. » Comme il semble hébété, elle lâche tout : « J'en aime un autre, » et elle le nomme, elle avoue, elle crie qu'elle a été sa maîtresse. Le premier mouvement de Félix est la colère violente. Il rappelle à Madeleine son origine, l'accable des injures qu'on devine, marche sur elle pour l'étrangler. Puis, ils se voient l'un et l'autre si accablés qu'ils n'éprouvent plus, pour eux-mêmes et l'un pour l'autre, qu'une profonde pitié. Ils se rapprochent, ils décident de partir, d'aller en voyage, seuls, tous les deux. Ils tenteront de recoller les morceaux de leur vie brisée, et du bonheur du malheureux Félix.

Si l'on ne jugeait en cette pièce que l'anecdote et la réalisation, on s'égarerait à tout instant et il serait impossible de raccorder les éléments divers. Rien en effet n'est plus varié, ni plus traversé d'influences complexes.

Le premier acte rappelle naturellement les antiques audaces du Théâtre-Libre, mais celui-ci était agressif par système et représentait un mauvais lieu au nom de la liberté de l'art à l'égard des règles morales, de sa servilité à l'égard de l'imitation directe de la nature. Il n'y a rien de tout cela chez M. Bernstein. Libéré des préjugés de 1890, l'esprit complètement dégagé de ce côté, également gardé des excès du naturalisme qui peignait le mauvais lieu de couleurs crues et des excès du sentiment à la russe qui le peint de couleurs mystiques, il manie cette matière trouble et dangereuse avec un art dépouillé, élaboré, qui décante, qui stylise, dont l'aisance et la transparence de touches sont telles qu'il semble donner en quelque manière un modèle rétrospectif de l'ancienne pièce naturaliste, transférée sur un plan plus haut, selon une méthode plus souple et plus libre. Et l'on ne jurerait pas que M. Bernstein, première intention n'ait voulu donner en effet ce qu'on pourrait appeler une transposition classique du naturalisme.

Les trois premiers quarts du second acte sont simplement, au contraire, un fragment de drame charpenté et agissant comme M. Bernstein savait déjà en construire au temps où il écrivait *Samson*. Au point de vue de l'effet dramatique, rien n'est plus fort. Préparation, développement, marche rapide et efficace de l'action, rien ne manque à ce morceau de maître, une fois admis le manque de noblesse systématique des caractères et des actes, et aussi le fait que cette suite de scènes opposent un seul des personnages essentiels à deux personnages secondaires et constituent une intrigue adventice. Sans doute, au cours de ces scènes, la présence proche de Madeleine influe sur la conduite de Félix, mais on ne voit Madeleine qu'en quelque sorte par transparence à travers Félix, si l'on peut dire, et, trait important, nouveau chez M. Bernstein, sans que cette influence soit exprimée en clair.

C'est au spectateur à deviner. Tout est suggéré, rien n'est dit. Pendant la longue scène où Félix hésite et délibère pour décider s'il

suivra l'influence Dangé-affaires ou l'influence Madeleine-sentiment, un auteur des siècles précédents n'eût pas manqué de mettre un monologue. Nous disons siècles précédents, car au dix-neuvième encore, Hugo mettait en pareil cas un monologue dans la bouche de Charles-Quint devant la tombe de Charlemagne. Au lieu de ce monologue explicatif, M. Bernstein a mis un silence.

La remarque est d'autant plus curieuse que le troisième acte appelle la comparaison avec le troisième acte d'une pièce d'un des chefs de la jeune école du silence, *M. et Mme Un Tel*, de M. Amiel. Les personnages sont dans le même cas, les dénouements sont identiques, et une similitude est plus profonde encore, celle des intentions : les deux auteurs ont eu la même volonté de faire découler le tragique d'un cas banal et de deux êtres vulgaires. Voici déjà trois courants qu'on peut distinguer dans le détail et à l'intérieur de la pièce. Quant au dessein d'ensemble, il importe de rappeler les deux titres si différents qui ont été donnés tour à tour à la pièce, qui sont contradictoires et qui tous deux sont vrais.

Le premier, le *Royaume des Cieux*, annonçait un dessein symbolique. Le second, *Félix*, annonce un dessein réaliste. Ils y sont l'un et l'autre et ils ne pouvaient pas ne pas y être, dans un seul et même sujet.

La pièce se déroule à Paris, les personnages s'appellent Félix et Madeleine. Supposez que l'action soit à Oslo et que les personnages s'appellent, si vous voulez, et faute de connaître d'autres noms nordiques que ceux-là, Paavo Nurmi et Hedda Gabber, et vous avez une sorte de *Tristan et Yseult* de la vulgarité, une image du destin de deux pauvres êtres qui font effort pour s'élever au-dessus de la gangue originelle et qui retombent douloureusement. Tel a été, à coup sûr, le dessein, ou l'un des desseins de M. Bernstein, et de même que son premier acte ressemble à un fragment du Théâtre-Libre remis au point d'après les méthodes de l'art généralisateur qu'on appelle classique, l'ensemble de la pièce fait penser à un drame scandinave repensé en clair.

Mais ce sujet même obligeait M. Bernstein à prendre son point de départ fort bas, à ras de terre. On comprend alors pourquoi le premier acte se déroule en un mauvais lieu : loin que ce soit laideur gratuite, c'est nécessité, commandée par la ligne générale de la pièce. *Le Royaume des Cieux*, c'est l'idéal entrevu par deux êtres qui partent du plus bas dans la laideur et la vulgarité matérielles. De ce point de vue, tout s'explique et devient cohérent. Il va de soi que de tels êtres ne peuvent pas mettre très haut leur idéal. L'idéal, c'est peut-être pour chacun de nous ce qui est immédiatement au-dessus de nous. Pour les cloportes de la cave, le royaume des cieux, c'est le rez-de-chaussée.

Félix et Madeleine ne rêvent pas l'impossible : pour lui le progrès sera d'être moins canaille en affaires, pour elle il sera d'être moins

facile en amour. L'amour de Félix pour Madeleine n'est pas très haut, mais il est amour : à ce titre, il suffit pour élever Félix d'un étage, un petit étage seulement. Ainsi le plan d'ensemble est irréprochable : cet amour vulgaire n'engendre aucun sentiment disproportionné, il ne fait pas de Félix un héros ni de Madeleine une sainte. A la fin, il leur permet seulement de ne pas s'ancrer dans le mal, d'avoir pitié l'un de l'autre et de trouver le courage de recommencer : et c'est déjà beaucoup.

Ainsi, on a pu relever tour à tour chez M. Bernstein des influences diverses, l'ancien théâtre naturaliste, la jeune école du silence, le symbolisme scandinave et jusqu'à ce qu'on peut bien appeler sans forcer les termes la première manière de M. Bernstein. Si bien que par approximations successives, on arrive à la vue d'ensemble : l'intelligence souple et plastique de cet auteur accueille sans peur les influences, les remet au creuset de sa pensée et de son tempérament personnels qui sont très forts l'un et l'autre, et par instinct autant que par théorie, il fond les éléments divers, il les stylise, comme s'il nourrissait la haute ambition que son art jouât à leur égard le rôle d'un art classique, qui accueille, épure, généralise et élève à la forme définitive. Et il est bien probable que M. Bernstein nourrit, en effet, dans le secret de son cœur, cette haute ambition.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La mort du duc d'Orléans. — *Le duc d'Orléans meurt à Palerme, le 28 mars, des suites d'une pneumonie. Le duc de Guise devient chef de la Maison de France.*

La fin de la conférence de Genève. — Le gachis international. — *La conférence de Genève tient sa dernière séance le 17 mars. Toutes les questions litigieuses soulevées par la demande d'admission de l'Allemagne dans la Société des Nations sont ajournées en septembre.*

La publication dans la presse d'un rapport confidentiel à son gouvernement de M. Houghton, ambassadeur des Etats-Unis à Londres, soulève une vive émotion. M. Houghton souligne les symptômes du gâchis international et réédite contre la France les allégations calomnieuses de nos ennemis.

Tandis qu'au Reichstag, M. Stresemann développe son succès diplomatique (22 mars), aux Communes, M. Lloyd George et M. Macdonald se font, contre M. Chamberlain, les avocats du Reich (23 mars). Le travailliste Snowden renchérit, le 24, en attaques furieuses contre la France.

France. — *Les débuts du nouveau cabinet Briand donnent lieu, à la Chambre, à une séance mouvementée. Attaqué par la droite, M. Malvy, ministre de l'Intérieur, s'évanouit en séance. Le Cartel se reforme provisoirement sur un ordre du jour flétrissant les « calomnies persistantes de la réaction », voté par* 341 *voix contre* 164 (18 *mars*).

On annonce toutefois que M. Malvy va prendre quelques jours de repos (19 *mars*).

La Chambre vote la loi de finances (25 *mars*). *Il subsiste un déficit de près de* 5 *milliards.*

Pour le combler, M. Péret propose une taxe civique qui n'est pas autre chose que le vieil impôt de capitation et une augmentation de la taxe sur le chiffre d'affaires (26 *mars*).

La taxe civique est votée par la Chambre le 31 *mars, avec une progression demandée par les socialistes. L'augmentation de la taxe sur le chiffre d'affaires et l'ensemble des projets financiers sont votés le* 1er *avril.*

L'élection de Paris. — *Deux communistes, Fournier et Duclos, sont élus, au scrutin de ballottage, députés du* 2e *secteur de Paris, par* 1 500 *voix de majorité sur les candidats du Bloc national* (28 *mars*). *Dans la soirée, une colonne de manifestants des Jeunesses patriotes qui se dirigeait vers la place Beauvau pour conspuer M. Malvy est brutalement dispersée par la police. Un jeune homme, M. Maurice Ridard, est tué.*

Italie. — *Le procès des meurtriers de Mateotti se déroule du* 16 *au* 24 *mars devant la Cour d'assises de Chieti.*

Dumini, Volpi et Poveromo sont condamnés à cinq ans, onze mois et vingt jours de réclusion. Deux autres accusés sont acquittés.

— *M. Farinacci, secrétaire général du parti fasciste, donne sa démission* (30 *mars*).

Allemagne. — *Une demande de référendum pour l'expropriation sans indemnité des princes allemands réunit* 12 *millions et demi de suffrages* (26 *mars*).

Grèce. — *L'amiral Coundourioutis, président de la République, remet sa démission* (20 *mars*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 33575.